

ŒUVRES POSTHUMES

DE

M. DE GRIMALDY,

PREMIER MÉDECIN
du ROI DE SARDAIGNE, & Chef
de l'Université de Médecine de
Chambery.

Où sont contenus ses meilleurs Remèdes.

Avec une Dissertation Physique sur les sujets
qui entrent dans la composition de ces
Remèdes.

*Par M. *** Éditeur de ces Œuvres Posthumes.*



À PARIS,
Chez DURAND, rue Saint-Jacques, au Grifon.

M. DCC. XLV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

ŒUVRES

POSTHUMES

DE

M. DE GRIMALDY,

PREMIER MÉDECIN
DU ROI DE SARDAIGNE

ŒUVRES POSTHUMES

DE

M. DE GRIMALDY,

PREMIER MÉDECIN
du ROI DE SARDAIGNE, & Chef
de l'Université de Médecine de
Chambery.

Où sont contenus ses meilleurs Remèdes.

Avec une Dissertation Physique sur les sujets
qui entrent dans la composition de ces
Remèdes.

*Par M. *** Éditeur de ces Œuvres Posthumes.*



À PARIS,
Chez DURAND, rue Saint-Jacques, au Grifon.

M. DCC. XLV.
Avec Approbation & Privilège du Roi

« Le Maître possédait, parmi les livres de sa très riche bibliothèque, celui, du médecin Denis de Copponay de Grimaldy, qui fut attaché à la personne du roi de Sardaigne. »

....

« Nous ne prendrons pas la responsabilité de parler, aujourd'hui, plus que de Copponay en prit sur lui l'autorisation téméraire, il y aura bientôt trois cents années, quant à ce point capital de la Science, que le maître Fulcanelli se résolut à ne traiter qu'avec la plus grande sagesse. »

Eugène Canseliet.

– l'Alchimie expliquée sur ses textes classiques –, p. 170.

À MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE
S. FLORENTIN,

Ministre & Secrétaire d'État,

MONSEIGNEUR,

Lorsque je formai le dessein de rendre publics les principaux Remèdes de feu M. de Grimaldy, reconnu dans toute l'Europe pour un des plus grands Médecins de nos jours, mon projet fut que tout ce qui aurait rapport au Livre que j'ai fait à ce sujet, répondît aux sentiments purs & désintéressés de mon cœur, & à la liberté de mon esprit. Ainsi, MONSEIGNEUR, dans la Dédicace que j'ai l'honneur de vous faire de cet Ouvrage, je ne cherche ni l'élévation du Mécène, ni les avantages que je pourrais recevoir de sa protection. Libre dans mon choix par la loi que je me suis faite de rester inconnu dans mon laboratoire & de me proposer que le bien public, après une mûre réflexion, j'ai trouvé que ce choix devait à bien des titres ne regarder que VOTRE GRANDEUR, sous quelque point de vue que je prenne la liberté de la confédérer. Vous avez un amour éclairé pour les sciences, une connaissance parfaite de ce qu'elles ont de plus curieux & de plus utile, vous êtes le soutien & l'appui des Savants. Élevé dès votre plus grande jeunesse dans une place éminente, vous faites le bonheur & l'admiration du Public, vous montrant en tout l'héritier du génie, & des vertus de vos illustres Aïeux, qui depuis plusieurs siècles ont fait la félicité des peuples que nos Souverains ont mis sous leur administration. En effet, MONSEIGNEUR, n'y a-t-il jamais eu un Ministre d'État plus digne de l'être que VOTRE GRANDEUR. Quelle application pour les affaires ! Quelle justesse dans ses décisions ! Quelle probité ! Quelle candeur ! Quelle urbanité anime donc à vous assurer du zèle le plus vif & du respect le plus profond avec lesquels je suis,

MONSEIGNEUR

De VOTRE GRANDEUR,

Le très humble & très
obéissant serviteur

E.J.P

DISSERTATION

PHYSIQUE

DE

L'ÉDITEUR.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Je ne viens point en imposer au Public, par une sorte vanité me parer des plumes du paon, me faire l'auteur des Remèdes que je lui présente, dont l'heureuse découverte est due au génie, au travail, & à l'expérience consommée de feu M. de Grimaldy, premier Médecin du Duc de Savoie, qui s'est immortalisé par le succès de ces mêmes Remèdes, administrés à un grand nombre de malades qui en ont été guéris. En un mot le plus brillant éloge qu'on puisse faire de leur auteur, est la confiance que M. Daquin premier Médecin du feu Roi, eut en sa, capacité, confiance qui lui fit remettre entre ses mains son épouse affligée depuis longtems d'une maladie qu'on regardait comme incurable, & qui cependant fut radicalement guérie par l'efficacité de ses remèdes.

Ce sont ces mêmes remèdes dont je fais présent au Public. Je ne ferai point comme certaines personnes qui distribuent, non tous les remèdes de ce Savant Médecin, mais un fébrifuge qu'ils supputent être le même qui a opéré tant de cures miraculeuses. Ils se contentent d'en exalter les vertus & la puissance, & ne disent rien de sa composition : cette conduite me paraît non seulement très suspecte, & peu satisfaisante pour le Public judicieux, mais encore exposer à des suites si funestes que je n'ai jamais pu concevoir comme on pourrait la tolérer.

Je ne suivrai donc point une route que je blâme : je vais apprendre la composition de ces remèdes, la manière de les faire, leurs vertus, leurs usages, leurs propriétés, & la façon de s'en servir. Je ferai plus : je donnerai une idée générale de ce en quoi consiste la vie & la faute, & de la cause des maladies ; & je ferai connaître en détail les principales matières qui entrent dans la composition de ces remèdes par une dissertation sur chacune d'elles, où je ferai connaître leurs vertus ; par-là tout le monde sera à portée d'agir conséquemment.

L'unique avantage que je me propose de retirer de cet Ouvrage, est d'être utile au Public, en déterrânt, pour ainsi dire, ces rares trésors ensevelis avec leur auteur, trésors dont la perte causait un regret sensible aux personnes sages & charitables, attendu que ce grand homme n'avait pas mis au jour ce qui lui avait acquis si justement une si grande réputation. Car encore une fois, tout ce qui a paru jusqu'ici sous son nom, sont des lambeaux imparfaits qui ne peuvent satisfaire un homme sensé. Il faut en quelque sorte s'en rapporter à la bonne foi de ceux qui nous distribuent les remèdes, ce qui n'est pas raisonnable, & qui empêche Messieurs les Médecins de s'en servir pour leurs malades. Mais il en sera tout autrement lorsqu'ils seront sûrs d'employer les véritables Remèdes de M. de Grimaldy.

Je déclare que je ne veux ni être connu, ni vendre, ni débiter ces excellents Remèdes, comptant avoir rempli mes vues en donnant au Public les véritables productions de ce célèbre Médecin.

Car quand il serait possible qu'on me déterrât dans le fond de mon cabinet & de mon laboratoire, ou un goût déterminé pour l'étude de la nature & de la science spagyrique me fait passer une partie de mon temps, je ne donnerai pas même à mes meilleurs amis aucuns de ces remèdes, sans que je sois pleinement convaincu que la personne qui veut s'en servir, le fait par l'avis & sous les yeux d'un Médecin. Je ferai voir dans la suite de ce discours ce qui me détermine à prendre ce parti.

Comme l'on ne peut savoir les qualités que peuvent avoir les remèdes, & en faire une juste application, si l'on ne fait en quoi consistent la vie, la santé, & les causes des maladies, je vais commencer par donner une idée générale de toutes ces choses.

ŒUVRES

POSTHUMES

DE

M. DE GRIMALDY.

PREMIER MEDECIN DU ROI de Sardaigne.

CHAPITRE PREMIER.

Où l'on donne une idée de ce en quoi consiste la vie, la santé, & de ce qui cause les maladies.

La vie n'est autre chose que l'action première de l'esprit pur, qui est composé d'une portion de la lumière céleste, ou des éléments supérieurs, & d'une portion de la plus subtile partie des éléments inférieurs.

Cet esprit est double ; l'un fixe, qui est arrêté au centre de chaque partie intégrante du composé, & qui est le principe du mouvement & de l'action, c'est, le feu central, feu inné, feu de nature ; l'autre est volatil, qui se répand jusqu'aux extrémités des parties, qui les meut, & les anime, comme un instrument dont l'esprit fixe se sert pour communiquer son action. Cet esprit volatil sert aussi à entretenir, ou nourrir l'esprit fixe. Ces deux esprits unis forment ce que nous appelions l'humide radical, & sont les principes & le soutien de la vie & de la santé. Plus ces esprits sont abondants & dégagés, plus leur action est forte, & par conséquent plus la vie est longue & la santé parfaite.

Comme l'esprit fixe à besoin d'être entretenu & nourri par l'esprit volatil, de même l'esprit volatil a besoin d'être réparé par un autre & semblable esprit, qui remplace ce qui s'en dissipe continuellement. Cette dissipation est plus ou moins grande suivant la qualité & la quantité des actions du composé. De là vient la nécessité indispensable des aliments d'où ces nouveaux esprits réparateurs sont tirés. L'on peut juger par-là de quelle importance est le choix des aliments & de quelle nécessité pour la conservation de la vie & de la santé il est que leur préparation (je parle de leur préparation intérieure) soit parfaite.

Le dépérissement & les maladies n'ont d'autre cause que les excréments qui se forment dans nos corps, soit qu'ils viennent des aliments que nous prenons, soit de l'air que nous respirons. Les différentes qualités de ces excréments, leur quantité, & les différentes parties du corps où ils se forment, font la différence de nos maladies & leurs différents degrés.

La formation de ces excréments dans nos corps est inévitable, parce que tous les aliments dont nous pouvons user en sont remplis ; il ne s'agit que du plus, ou du moins ; & ce n'est que par l'action des esprits que les excréments sont séparés du pur, & qu'ils sont expulsés hors du corps.

Cette séparation & cette expulsion se font par les différentes coctions qui se font dans différentes parties de notre corps. Ainsi il y a différents excréments, parce qu'il y a différentes coctions. Il y a les excréments du ventricule, ceux du foie, du fiel, de la rate, des reins & de la vessie, du cœur & de la poitrine, du poumon, de la tête & du cerveau, &c.

Tous ces excréments ne sont autre chose que les portions des aliments qui, par les différentes coctions, ne peuvent prendre la nature de notre corps, lui étant hétérogènes, & qui par cette raison sont séparées par l'action de l'esprit des parties homogènes, qui seules sont converties en notre substance.

Connaissant le principe de la vie & la source de la santé, ayant montré la cause des maladies, & ce qui les forme & les entretient, il n'est pas difficile d'en connaître les remèdes, & de juger des qualités qu'ils doivent avoir, des vertus, & des préparations qui leur sont nécessaires ; ce que nous démontrerons plus particulièrement dans la suite.

Mais comme les maladies auxquelles nos corps sont malheureusement soumis sont presque infinies, en nombre & en qualité, ce serait un ouvrage d'une étendue immense, que de vouloir raisonner en détail sur tous les remèdes particuliers. Qu'il nous suffise donc de dire quant à présent deux choses ; la première que comme tous nos maux ne viennent que du mélange des parties hétérogènes avec les parties homogènes & du défaut d'équilibre ou de proportion des éléments requis à chaque composé, l'on pourrait avoir un remède qui, mettant dans nos corps cette proportion, se faisant la séparation requise, suffirait pour tous les cas. Mais la difficulté d'avoir ce

remède universel est si grande, la dépravation du genre humain si considérable que cela empêche les vrais adeptes de se manifester. Aussi la plupart ne s'attachent à cette science toute divine que par des motifs humains, & des principes de cupidité, motifs diamétralement contraires à cette science, ce que nous nous proposons de faire voir dans un ouvrage que nous donnerons bientôt au public. Ainsi nous nous contenterons de donner quelques remèdes particuliers. & nous avons donné la préférence à ceux de M. de Grimaldy, comme les meilleurs que nous connaissons.

La Seconde chose que nous ayons à dire ici, & qui est de la dernière importance est : 1°. qu'on ne peut tirer aucun bon remède que des substances pures ou de ce qui est pur dans les substances ; 2°. que le pur est ce qui est homogène à la nature du composé ; 3°. que c'est principalement la partie spiritueuse qu'on doit rechercher ; 4°. que l'agent dont on se sert pour extraire cette partie pure, doit être pur lui-même, autrement il la corrompt. Il doit être vif, pénétrant, conservateur ; il doit être tout feu, mais feu vivifiant, agissant, non brûlant, & destructeur ; le remède doit être l'opposé de ce qui cause nos maladies ; il en doit être le destructeur, mais en même temps le conservateur de ce qui fait notre santé & notre vie.

Ce que nous venons de dire sur ce qui constitue la vie & la santé, & sur ce qui engendre les maladies, doit suffire pour donner une idée générale de toutes ces causes, & nous aider à faire des méditations & des réflexions sérieuses sur ces mêmes causes, pour trouver le moyen de remédier à celles qui nous sont nuisibles.

Passons présentement à l'examen des matières qui composent les remèdes de M. de Grimaldy.

CHAPITRE II.

Concernant les matières qui composent les remèdes de M. de Grimaldy.

Ces remèdes consistent en cinq, savoir pilules aurifiques, son fébrifuge, son huile de vie, son élixir, & son or potable.

Pour donner quelque ordre à ce discours, en faciliter l'intelligence & mettre les choses à la portée des lecteurs, disons que de tous temps les savants ont convenu qu'on pouvoir distinguer toutes

les substances sublunaires en trois règnes, minéral, végétal, & animal, & que de chacun de ces trois règnes en particulier on peut tirer une médecine universelle.

Il est convenu aussi que des minéraux & métaux on en tire les plus excellents remèdes ; il faut néanmoins convenir de bonne foi qu'il y a du danger à employer ces matières qui abondent en soufres impurs & arsenicaux. Mais ces craintes & ces doutes disparaissent dès qu'on a vu & examiné les préparations que nous en faisons & que nous enseignons, parce qu'elles réduisent le mixte à sa dernière pureté. Il est vrai que ce travail est pénible & laborieux, mais on est bien récompensé par le fruit qu'on en peut retirer. Le prince de la Médecine Hippocrate nous dit que l'Art de Médecine est long, & la vie de l'homme courte, *Ars longa, vita brevis*. Il a bien raison ; car indépendamment de la difficulté qu'il y a à reconnaître les différentes causes & les différents symptômes des maladies, & en conséquence de trouver des remèdes efficaces, cette découverte coûte beaucoup de peines, de travaux, & de soins ; mais l'on n'en saurait trop prendre pour composer ses remèdes, & les mettre en état de bien opérer.

Nous reconnaissons si bien la nécessité indispensable qu'il y a de purifier le mixte qu'on emploie, que nous convenons que c'est en quoi consiste presque tout le secret. La science spagyrique consiste uniquement en l'art de séparer le pur de l'impur, ainsi que porte son nom tiré du mot grec σαυω. Nous exhortons donc de tout notre cœur ceux qui entreprendront de travailler à la composition de ces remèdes de s'attacher au choix des matières, & à leur purification.

Car si nous ne recevons pas le secours que la Médecine nous promet pour la guérison de nos maladies, pour la conservation de notre santé, & pour le prolongement de la vie par les différents remèdes que la Pharmacie vulgaire nous prépare, & qui nous sont administrés par l'ordonnance de Messieurs les Docteurs en Médecine, ce n'est pas que les végétaux, les minéraux, & les métaux ne contiennent pas en eux les vertus que les grands Maîtres de l'Art leur ont attribuées pour le rétablissement & la conservation du corps humain. Chaque mixte, outre la vertu générale qu'il renferme dans son centre, qui est la source & le principe universel de la vie, est doué en particulier de vertus & de qualités spécifiques à chacune de nos infirmités ; ce qui vient des différentes proportions qui se trouvent dans le mélange

des principes qui le composent.

Ces vertus sont plus fortes, ou plus faibles, suivant les différents degrés de pureté, & de coction de ces mêmes principes. Pour pouvoir donc tirer d'un mixte les secours que nous en attendons, & que l'on nous promet, il faut connaître en quoi consiste sa vertu, & où sont ses qualités ; il faut de plus, & c'est ici (nous le répétons) l'essentiel, tirer de leur masse grossière ce qui leur donne cette vertu & renferme ces qualités.

Or dans la préparation que l'on fait ordinairement des mixtes, cherche-t-on à les purifier, à dégager le pur qu'ils contiennent des excréments qui l'enveloppent & des hétérogénéités qui l'altèrent. À peine travaille-t-on à le débarrasser de sa première écorce, & de sa terrestrité grossière ; mais quant aux autres excréments, tant fixes que volatils, qui sont mêlés dans chaque partie insensible du mixte, & qui aux yeux vulgaires paraissent en faire le composé même & l'essentiel, il n'en est pas question ; ainsi on ne peut faire un vrai & bon remède de ce mixte, puisqu'il n'y a que ce qu'il contient de pur qui communique sa vertu & qui renferme ses bonnes qualités, que les excréments, dont on le laisse embarrassé, arrêtent & altèrent. C'est la première raison pourquoi la plupart des remèdes que l'on nous donne sont si inefficaces, & souvent même si nuisibles. Les préparations que je demande exigent un travail pénible, long & assidu ; un artiste adroit & savant dans la nature, enfin à quoi l'on se refuse, ne peuvent se faire sans dépense.

Une seconde raison de l'insuffisance des remèdes qu'on nous prépare, est que ceux mêmes qui comprennent la nécessité qu'il y a de purifier le mixte dont on se sert & de n'en prendre que le pur ou ne savent pas le véritable moyen de purifier les mixtes, d'en ouvrir toutes les parties jusqu'au centre, d'en dégager le baume de vie qui y est renfermé, de l'extraire & de le séparer de ce qui lui est hétérogène & de lui donner enfin un corps analogue qui le rende sensible, traitable, & propre à nous être administré, ou, s'ils savent quel est ce moyen, ils ignorent le lieu où ils pourront le trouver, & l'art de le rendre propre aux actions auxquelles ils voudront l'appliquer.

L'agent dont nous parlons n'est pas unique. Il y en a plusieurs ; mais qui partent tous du même principe, & qui ont sous là même source, la même origine, & les mêmes vertus, quoiqu'en différents degrés. Les uns sont propres à tous les genres ; d'autres à un seul, &

d'autres seulement à quelques espèces particulières. Les uns sont nécessaires pour ouvrir, pour fouiller jusqu'au centre pour décomposer radicalement, d'autres pour extraire les parties pures & essentielles qui ont été dégagées des liens qui les tenaient serrées.

Celui dont se servait M. de Grimaldy, & que nous mettons en usage pour composer son or potable, est le plus efficace, & le plus merveilleux. Nous nous expliquerons sur cet article autant qu'il est permis de le faire. Je suis persuadé qu'il se trouvera des personnes qui me blâmeront de m'être trop expliqué ; mais je les supplie de me pardonner en faveur de mes intentions. D'autres personnes, dont le nombre sera infiniment plus grand trouveront que je ne m'explique pas suffisamment ; mais je me rendrais criminel en le faisant d'avantage. Mais pour revenir à ce dissolvant, dont je traiterai dans la suite plus au long, il sert non seulement à extraire parfaitement toutes les teintures des trois règnes, leur soufre pur & leur partie mercurielle, mais encore il les ouvre seul, de quelque nature qu'ils soient ; il les ouvre, dis-je, dans leur centre, fait la séparation requise, & ensuite l'extraction parfaite des principes purs qui en composent la quintessence.

Ce qui fait le mérite le plus considérable de cet esprit dissolvant & extracteur, qui doit sans contredit lui faire donner la préférence sur tous ceux que l'on pourrait avoir pour toute sorte de sujets, & entre autres pour les matières médicinales, est qu'il est le plus analogue à notre nature, & que l'on n'en peut craindre aucune corrosion, aucune mauvaise impression, aucun danger, aucun mal ; au contraire on doit en espérer toute sorte de bien.

La base & le fondement des pilules & du fébrifuge, de M. de Grimaldy est l'antimoine, le fer, le cuivre, l'étain, & le nitre. Acquittions-nous présentement de ce que nous avons promis, & donnons une dissertation sur ces matières minérales, & métalliques, pour faire connaître leurs vertus.

Pour cela nous nous servons de ce qu'en ont dit les meilleurs Auteurs, & de ce que l'expérience que nous en avons faite nous a confirmé. Nous commencerons par l'antimoine.

CHAPITRE III.

Contenant une dissertation sur l'Antimoine.

Un célèbre Auteur de notre temps donne pour maxime que tout est dit, que nous ne faisons que glaner après les anciens & les habiles modernes. Il a raison ; ce que je vais dire au sujet de l'Antimoine n'est pas nouveau, je l'ai pris des meilleurs auteurs qui en ont traité ; j'ai choisi entre eux tous ceux qui l'ont fait avec le plus de modération, pour ne rien dire qui paroisse outré.

L'Antimoine est composé d'un soufre minéral, en partie très pur, de la nature de celui de l'or, qui est rouge & fixe. C'est dans le centre de ce soufre solaire que résident les merveilleuses qualités de l'Antimoine. L'autre partie de soufre est impure, pareil au soufre commun, c'est à ce dernier soufre qu'on doit attribuer la violence de ses effets, lorsqu'il n'est pas bien corrigé, ou bien séparé.

Ce minéral est fait d'un mercure métallique abondant, indigeste, & fuligineux néanmoins plus cuit & plus coagulé que le vif-argent, participant de la nature du plomb. Le surplus est une substance terrestre, qu'il tient de sa matrice, qui contient fort peu de Sel apparent, quoique le sel l'ait produit le premier ; mais il est changé de nature à cause des diverses altérations & des divers changements qui se sont faits par la cuite & par la digestion de son feu central.

Il est aisé de voir par ce que nous venons de dire de l'Antimoine & de ses parties constituantes, qu'il n'est autre chose que le composé ou l'assemblage d'un sel vitriolique, d'un soufre, & d'un mercure de la nature du plomb.

Ainsi écartons toutes les fausses préventions que nous pourrions avoir sur cet admirable minéral & ne perdons pas de vue, que lorsque les Anciens ou les Modernes qui ont traité de l'Antimoine, l'ont qualifié de poison, ce ne peut être que par la comparaison des simples préparations de l'Antimoine, qui ne sont ne font pas assez corrigées, qui purgent & font vomir avec violence, avec celles qu'ils enseignent, qui n'ont aucun mauvais effet, au contraire fortifient la nature & l'aident à chasser insensiblement ce qui est nuisible. Nous pouvons nous en rapporter à ce qui nous en est dit par le savant M. Zwelfer dans les remarques qu'il a faites sur sa pharmacopée d'Ausbourg, & aux louanges qu'il donne à ce

minéral loin d'être de l'avis de ceux qui s'avisent par un effet de leur ignorance, de le blâmer sans restriction. Voici ses propres termes que j'ai traduit.

« Quoique le nom seul de l'Antimoine sonne si mal parmi certains ignorants qui ne s'attachent qu'à décrier les plus beaux de tous les arts, en sorte que si quelqu'un ose seulement prononcer ce nom, aussitôt ils le déclarent exclus du corps des Médecins, & le mettent au rang des empoisonneurs, cependant comme ce jugement sur l'Antimoine ne peut sortir que d'un cerveau lunatique, & que ce ne sont que ceux qui n'ont pas la moindre connaissance des choses qui en pensent si mal, & qui s'attachent à le décrier, nullement détourné du droit chemin par les cris des chiens qui aboient contre cet art, je ne rougis point d'assurer que l'Antimoine est véritablement une des bases, & même la principale colonne de la Médecine. Car l'on tire de l'Antimoine seul, comme d'un Prothée, seulement par différentes préparations, différents remèdes très salutaires à différentes maladies, & qui opèrent de différentes manières. On en tire des remèdes anti-vénéériens, des diaphorétiques, des purgatifs, des vomitifs doux, des remèdes qui purifient toute la masse du sang, des vulnéraires, des stomachiques, en un mot on en fait une véritable panacée, un remède universel. Nous pouvons encore assurer qu'il n'y a aucun vomitif tiré des végétaux qui soit moins violent & moins dangereux, que ceux que l'on tire de l'Antimoine bien préparé, car jamais il ne causera ni tranchées, ni convulsions, ni évacuation excessive, quand même on boirait de l'eau froide par-dessus.

Le témoignage d'un si savant personnage doit nous suffire. Passons au choix de l'Antimoine, & aux diverses dénominations que lui ont donné ceux qui en ont voulu cacher la préparation & les mystères, afin que cela serve pour l'intelligence de leurs énigmes, & pour l'explication de leurs hiéroglyphes.

Les Philosophes Chimistes nous dépeignent ce minéral avec un caractère qui représente le monde avec la croix au-dessus, pour nous signaler que comme le mystère de *la* croix purifie & sauve l'âme de toutes ses souillures spirituelles, l'Antimoine & ses remèdes bien & doucement préparés, purifient & délivrent le corps de toutes les impuretés qui causent & entretiennent les maladies qui l'affligent. Ils le nomment de plusieurs noms énigmatiques comme le *Loup*, à

cause qu'il consomme & dévore tous les métaux, à l'exception de l'or. D'autres l'ont nomme *Prothée*, parce qu'il reçoit toute sorte de formes, & qu'il se revêt de toutes les couleurs par le moyen du feu. D'autres l'appellent la *racine des métaux*, tant à cause qu'on en trouve proche leurs minières, qu'à cause qu'il y en a qui croit qu'il est la racine & le principe des métaux. Ou l'appelle encore *Plomb Sacré*, *Plomb des Philosophes*, & *Plomb des Sages*, parce qu'il a quelque rapport à la nature de Saturne qui dévorait ses enfants comme il dévore les métaux, & parce qu'il y en a qui le prennent pour le sujet du grand œuvre des Philosophes, & de leur quintessence. Glauber nous le décrit comme le premier être de l'or.

Tous les Auteurs & entre autres Mrs Le Febvre & Lemery qui fait un grand nombre d'expériences sur ce minéral, demeurent d'accord qu'il faut choisir l'Antimoine de Hongrie, ou celui de Transylvanie parce qu'il est le plus pur, & qu'il participe davantage de la nature solaire & qu'ainsi son soufre interne est beaucoup plus exalté. Malgré cela ils conviennent que celui d'Allemagne, & celui de France sont bons, & qu'on peut s'en servir efficacement.

Il serait trop long de déduire les épreuves qu'on peut faire pour le choix du meilleur Antimoine, mais la sûre & celle à laquelle il faut s'arrêter, c'est de préférer celui qui donnera le plus de régule, & qui sera le plus net ; parce que le régule n'est rien autre chose qu'un Antimoine bien purifié à quoi nous ajouterons une chose très importante qui serai la clôture de ce que nous avons à dire en particulier sur l'Antimoine. Il y a apparence que Paracelse n'entend par le mercure d'Antimoine autre chose que son régule bien préparé sans aucune diminution de son soufre Solaire & central. Ainsi on doit nous savoir gré si nous sommes si exacts en cette opération, & l'on doit nous suivre scrupuleusement pied à pied dans la manipulation que nous enseignerons & se servir d'un nitre bien purifié, pareil, s'il est possible, à celui que nous employons, dont nous devons la préparation à notre travail, & duquel nous nous servons avec succès pour la purification de nos matières. Nous parlerons de ce nitre, bien différent du nitre ordinaire, après que nous aurons parlé des métaux tant en général qu'en particulier.

CHAPITRE IV.

Concernant les Métaux en général.

Quoique nous ayons déjà fait voir qu'on pouvait tirer les meilleurs remèdes des Minéraux & des Métaux, pourvu qu'on les purifie, cependant pour ne laisser rien à désirer sur ce sujet, nous établirons de plus en plus cette vérité, en donnant une idée de leur conformation.

Comme il ne se trouve que trop d'ignorants parmi ceux donc l'art & la profession ne doivent être fondés que sur la connaissance parfaite de la nature & de ses productions & que cette ignorance produit le mépris qu'ils ont pour les remèdes tirés des Métaux & des Minéraux qu'ils décrivent, qu'ils annoncent hautement comme dangereux, & dont ils impriment la crainte dans l'esprit du public, ne se fondant que sur les mauvaises préparations que les Sophistes, les ignorants, & les paresseux en font, nous sommes obligés ici de tâcher de détruire une réelle prévention, si contraire au bien & au salut du genre humain ; ce que nous ferons en découvrant la nature des Métaux, & des Minéraux ; en faisant voir qu'ils tirent leur origine de la même source que les végétaux & les animaux mêmes, & qu'ils ne sont composés que des mêmes principes.

Ainsi pour les rendre aussi propres que les végétaux & les animaux à entretenir la vie de l'homme, pour en tirer contre toute sorte de maladies des remèdes plus puissants & plus salutaires que ne sont ceux que l'on tire des animaux & des végétaux, il n'y a qu'à les purifier, rompre cette teneur froide & forte qu'ils ont contracté dans les entrailles de la terre, en séparer ce qu'il peut y avoir d'étranger & de nuisible, & digérer & cuire ce qu'ils ont de cru & d'indigeste.

Il est certain & indubitable, que les Métaux, & les Minéraux quels qu'ils soient, sont formés par la nature de la même matière que le sont les végétaux & les animaux, de sorte que l'on n'y peut découvrir rien de plus que l'esprit universel du monde, le ciel, & les éléments, dont la nature compose toutes choses. Car elle n'a aucun autre réservoir ou magasin particulier, d'où elle puisse tirer une matière singulière pour employer dans la composition des Métaux, ou Minéraux. Ainsi elle est obligée de faire tous ses ouvrages, & de produire tous les différents mixtes, de la même matière tirée du

même laboratoire, & dont toute la différence ne vient que des différents moyens, des différents vaisseaux, & des différents instruments, dont elle se sert pour faire ses ouvrages.

C'est pourquoi voyons & examinons quelle est la route que la nature tient inviolablement dans la production des Métaux.

Chaque élément suivant l'ordre que le suprême Dispensateur de toutes choses a établi dans la nature, jette de son pur & parfait de l'un dans l'autre, le supérieur dans l'inférieur, car l'on doit savoir que dans les productions les semences ne montent pas, mais qu'elles descendent. Ainsi les cieux les plus élevés répandent leurs influences, qui sont, pour ainsi dire, leurs semences dans les cieux inférieurs, de sorte que ces semences, ces vertus, ces influences descendent par ordre des uns aux autres jusqu'au centre de la terre.

Là de toutes ces semences il se compose une certaine vapeur, qui ensuite se résout en liqueur ou eau, laquelle monte & descend par une circulation perpétuelle de la terre aux cieux, & par-là se purifie se sublime, & enfin se coagule en terre, qui étant encore continuellement arrosée de cette même liqueur donc elle a été formée, est purifiée de plus en plus, & lavée de toutes ses taches, jusqu'à ce qu'elle devienne très blanche, très pure & très nette. C'est ce que les Philosophes appellent le Soufre blanc incombustible. Cette terre blanche, pure, & parfaitement lavée par sa propre eau, comme nous venons de le dire, est enfermée dans des souterrains parfaitement purs & nets, où elle ne peut être gâtée ni altérée par aucun mélange de matière étrangère, ni en ayant aucune dans ce lieu secret, où par sa chaleur naturelle & centrale & par celle des autres causes qui influent, elle se cuit, & se fixe en Métal parfait, & pur argent.

Que si par une plus longue & plus forte coction, cette terre de blanche qu'elle est, devient terre ou soufre rouge, & qu'elle foie aussi renfermée dans matrices pures & nettes, sans aucun mélange de terres étrangères ou soufres impurs, elle se cuit & se fixe encore plus parfaitement que n'a fait le soufre blanc, & forme le roi des métaux, l'or. Ainsi l'or & l'argent ne diffèrent que par les degrés de coction & de fixation. Car pour ce qui est de la pureté & de l'harmonie des parties, elle est la même dans les deux.

Il n'en est pas de même dans les métaux que l'on appelle imparfaits ; leur harmonie est différente & discordante & les impuretés dont leurs parties sont infectées les altèrent & les dégradent de

différentes manières.

Car quoiqu'ils soient formés de la même semence métallique que l'or & l'argent, de cette eau formée de la vapeur qui s'élève du pur des cieux, & des éléments descendus au centre de la terre, cependant comme cette eau qui, pour se purifier, & pour s'empreindre de plus en plus des vertus célestes & élémentaires, circule continuellement de bas en haut & de haut en bas, pour se coaguler enfin en terre vierge, n'acquiert pas toujours par ce mécanisme de la nature, la pureté où elle rend, & qu'au contraire elle y contracte souvent des impuretés par le mélange & la jonction qu'elle reçoit, des parties grossières excrémenteuses des éléments qu'elle rencontre dans ses différentes ascensions & descentes, qu'elle se coagule souvent non en terre pure & nette blanche ou rouge, mais en terre noire & fétide, qui en cet état d'imperfection est renfermée dans des matrices impures où il se trouve déjà des souffres & grossiers, terrestres, brûlés, & un sel altéré ; que là se cuisant & se fixant sans se dégager, il se produit un métal imparfait, dont les qualités, les vertus, & la forme différent suivant la vertu de la planète dont l'influence prédomine, & suivant la qualité des souffres & des sels qui se sont trouvés dans le souterrain ; comme aussi suivant le degré d'impureté de l'eau on mercure qui s'est coagulé en terre noire ; les métaux imparfaits sont très différents entre eux dans leurs compositions pour leurs degrés d'imperfection & pour leurs vertus & qualités.

Mais on peut par art non seulement imiter & aider la nature, mais même aller quelque sorte plus loin qu'elle. On peut réveiller & fortifier ce petit feu minéral suffoqué dans un corps grossier ; le dépouiller des impuretés sulfureuses combustibles, des terrestrités incapables de coction, en nettoyant & lavant le corps pur, & lui donnant à boire une liqueur de sa nature & à manger une viande de sa substance ; on peut multiplier cet esprit & ce feu naturel par un esprit & un feu semblable ; enfin on peut assembler & réunir les principes de la vie & du règne minéral, & les rendre analogues à notre nature & à nos principes vitaux.

Quoique nous soyons vivement pénétrés de toutes ces choses, quoique nous en sentions les véritables beautés, quoique nous eussions un plaisir extrême à les communiquer, cependant comme ce n'est point ici un traité de métallique en forme que nous donnons

au Public, nous croyons avoir suffisamment rempli l'objet que nous nous étions proposé ; c'est-à-dire, avoir démontré quelle est l'origine des métaux en général, que les imparfaits sortent de la même source, ont la même semence que les parfaits, & que par l'art en dégageant les imparfaits du mélange impur qu'ils ont contracté dans leur formation, & dont la nature n'a pu seule les dégager, comme elle n'a pu vaincre les obstacles qui se sont opposés à sa première intention, on peut donner à ceux-ci la pureté requise & rendre leur vertu & leur efficace pareille aux autres.

Enfin il nous suffit de dire que les uns & les autres, les parfaits & les imparfaits, sont composés de la même matière, & ont les mêmes principes que les végétaux & les animaux ; qu'ainsi ils sont du moins aussi propres à nourrir, à guérir, à conserver, & à prolonger la vie de l'homme.

Ajoutons à cela succinctement les bonnes & mauvaises qualités, les propriétés, les vertus, de chacun de ces métaux en particulier, pour pouvoir rejeter les unes, & conserver les autres.

Quoique nous ayons montré suffisamment quels sont les principes de l'or & de l'argent, il reste à faire voir quelles sont leurs vertus médicinales.

L'or parfaitement préparé est le plus souverain confortatif de la nature, pour toutes les parties essentielles du corps humain, parce qu'ayant son humide radical semblable au notre, ces deux humides s'unissent & se convertissent sur-le-champ en une seule & même substance & que ses parties étant plus fortement fixées, s'attachent par des liens plus forts. Par-là il résiste plus fortement à toutes les altérations auxquelles notre nature est exposée & par conséquent il retarde beaucoup la vieillesse, ses incommodités & sa caducité ; ainsi il prolonge nos jours au-delà de ce que nous pouvons espérer, en augmentant notre humide radical, le fixant ou le coagulant, & le serrant par des liens plus forts que ne sont ceux de notre propre nature.

On peut le donner dans toutes sortes de maladies. Il convient à toutes, & n'est contraire à aucune, parce que fortifiant merveilleusement notre nature, elle devient par son moyen assez puissante pour se délivrer elle-même de tous ses maux.

L'on tire de l'argent un remède souverain & infailible contre toute sorte d'épilepsie, soit récente, soit invétérée, parce qu'il fortifie

tellement le cerveau & en multiplie tellement les esprits, qu'il en chasse & dissipe toutes les humeurs & vapeurs, tant celles qui y sont poussées des parties inférieures, que celles qui s'y sont amassés, & qui y séjournent.

Par la même raison il doit guérir la manie, la lycanthropie & toutes les affections mélancoliques, la frénésie, & le délire.

Il doit produire le même effet en tout temps & dans toute sorte de maux de tête & de cerveau ; car l'argent est, pour ainsi dire, le vrai & l'unique microcosme du cerveau. Il est d'un très grand secours aux hectiques & phtisiques ; il rétablit leurs forces mourantes, il leur rend même leur première santé, surtout si on y joint quelques gouttes de quintessence d'or, & qu'on en prenne deux fois la semaine, le matin à jeun dans un peu d'eau de cannelle, ou de mélisse ; le tout mêlé dans un bon bouillon.

CHAPITRE V.

Contenant une Dissertation particulière sur chaque Métal imparfait.

SUR LE CUIVRE.

L'eau minérale empreinte des semences astrales, & élémentaires, venant à se coaguler en soufre rouge, par la force de la chaleur qu'elle a eu dans ses circulations, & n'ayant pas cependant encore déposé toutes ses crasses & hétérogénéités, est enfermée dans des souterrains, ou matrices impures, ou il se trouvait déjà beaucoup de soufre rouge impur, & brûlé. Là l'eau minérale congelée en terre ou soufre rouge, se mêle, & s'incorpore, avec celui qu'elle trouve dans la matrice ; ils se cuisent, & se coagulent ensemble ; ils ne peuvent pourtant pas acquérir une fixation parfaite, parce que les excréments, ou parties hétérogènes, qui sont mêlées avec les parties pures, empêchent le contact immédiat de celles-ci, & par conséquent leur union, d'où dépend la fixation. Ainsi se forme le métal imparfait appelle Cuivre, que les Chimistes nomment Vénus, parce que c'est la planète de ce nom qui dans le temps de la production de ce métal, influe le plus, & y répand ses esprits, ou rayons, plus fortement & plus abondamment que les autres planètes, & qui par-là lui com-

munique ses vertus, & ses qualités particulières.

Le Cuivre est le métal le moins imparfait des métaux imparfaits, ayant en soi une assez juste proportion des principes naturels, & ne pêchant que par la qualité brûlée d'une, partie de son soufre, & par le mélange de quelque hétérogénéités, qui empêchent l'union, & la fixation de ses parties pures.

Le Cuivre nous donne des remèdes (vertus du cuivre ou Vénus) excellents pour guérir une infinité de maladies les plus fâcheuses. Il n'y a aucune mauvaise affection de cerveau qui ne lui cède aisément.

Il guérit toute sorte de fièvres continues, ou intermittentes, parce qu'il purifie le sang par les voies critiques, qu'il empêche la corruption, & chasse celle qu'il trouve ; qu'il fortifie tous les viscères & augmente la chaleur naturelle.

Il guérit toutes les maladies de la peau, galle, teigne, dartres vives, & invétérées, même la lèpre ; il consolide, & donne une louable cicatrisation a toutes blessures, & à tous ulcères, anciens, & récents, & cela par la seule application extérieure, parce qu'il tempère, & qu'il adoucit par l'exubérance de la douceur vitale de son sel, toute l'âcreté mordicante que la corruption a introduite dans le sel de notre corps.

Il guérit toutes douleurs, & accidents de goûte, de sciatique, de rhumatisme. Toutes les affections des muscles, ou des nerfs cèdent à la force & à son efficacité. Il dissout et chasse par son sel & son esprit, les parties tartreuses, & mucilagineuses qui sont arrêtées dans les articulations.

Il ramollit toutes les tumeurs dures & squirreuses, &c. Mais il serait trop long de rapporter ici toutes les propriétés, & tous les avantages que la Médecine peut tirer du Cuivre préparé philosophiquement. Qu'il nous suffise donc de dire en un mot que l'on en tire les plus grands secours pour toutes sortes de maladies.

DU FER.

Le Fer est le métal le plus impur, & le plus imparfait dans sa composition, quoiqu'il soit le plus utile & le plus nécessaire, pour le travail, & pour l'usage de la société civile. Il a même des vertus, & des qualités excellentes, pour servir d'agent, ou d'instrument, dans les ouvrages de la nature. Ce métal n'est presque

composé que d'un soufre impur, rouge, brûlé, desséché & dénué presque de toute humidité radicale, & d'un mercure aussi impur, l'un & l'autre mêlé avec beaucoup de terre féculente, ou limon trouvé dans le lieu qui lui a servi de matrice, & où il a été fixé en métal. Ce soufre impur brûlé, & ce mercure impur dont il est composé, sont les crasses que l'eau minérale, en se purifiant pour se coaguler en soufre pur, blanc ou rouge, a déposé où par conséquent il reste très peu de bon, & de pur. Il y en a pourtant, & du meilleur ; mais il est très difficile à extraire ; & l'extraction demande beaucoup de travail, & d'attention à cause de sa petite quantité.

Si vous prétendez donc vous servir de ces souffres grossiers, & terrestres rouges, combustibles, & fétides, que l'on tire du Fer par les opérations vulgaires, vous n'en ferez rien de bon, & de vrai, mais si, séparant ces souffres grossiers, & fétides, vous en tire une liqueur d'un beau rouge, clair, & brillant, & donc vous vous servirez pour tirer de son centre un sel pur, qui y est caché, vous en pourrez tirer des usages merveilleux, & surprenants, tant pour la perfection de métaux, que pour la guérison des maladies humaines, comme vous dit, & vous enseigne Raymond Lulle. Le défaut de mercure ou d'humide radical, & le mélange de limon »ou terre impure, rend ce métal de très difficile fusion.

La planète de Mars, qui influe, & qui préside à la formation de ce métal » lui communique ses vertus, & augmente la qualité chaude dont son soufre est brûlé, & presque entièrement desséché.

Les remèdes qu'on tire du Fer ne sont ni moins puissants, ni moins étendus que ceux que l'on tire du Cuivre. Son essence est un baume des plus merveilleux pour guérir toutes sortes d'ulcères tant anciens que récents, & pour consolider toute sorte de blessure ; car il resserre, & coagule très puissamment ; il dissout les humeurs corrosives, & change leur nature, il empêche par son sel fixe, la pourriture des parties, & y rappelle un sang pur, & des esprits en abondance.

Il arrête par les mêmes raisons toute sorte de flux de ventre, & dysenterie & particulièrement parce que par sa vertu astringente, il fortifie le ventricule & augmente la chaleur naturelle.

Il arrête aussi le flux hépatique, parce que lorsqu'il parvient aux orifices relâchés des veines du mésentère, il les resserre par sa qualité astringente, & les laisse dans la proportion de la nature.

Il n'est pas moins efficace pour arrêter par la même raison les

pertes, & flux immodérés des femmes, de quelque nature qu'ils soient. Il fortifie leurs parties faibles, il soutient celles qui sont relâchées, & les empêche de descendre, & de couler en resserrant l'orifice de l'utérus.

Pour les guérisons des gonorrhées, quelles qu'elles soient ou vénériennes, ou autres, l'on peut dire que c'est un remède infailible, par la raison qu'il fortifie merveilleusement le foie, en multipliant ses esprits, & en dégageant le sang de toute humeur visqueuse & corrompue.

DE L'ÉTAIN.

L'étain, qu'il a plu aux Philosophes d'appeler Jupiter, parce que cette planète influe plus fortement qu'aucune autre dans le temps de la formation de ce métal, & qu'elle lui communique toutes ses vertus, & qualités, qui sont des plus puissantes, & des plus bien-faisantes ; l'Étain, dis-je, se forme d'un soufre blanc, & d'un mercure blanc, l'un & l'autre cru, & indigeste, infectés par quelque peu d'excréments limoneux & onctueux, ce qui empêche la digestion, & la coction de ses principes, en sorte que le mercure, ou l'humide radical, demeure encore plus cru, & plus indigeste que le soufre, parce que les poids de nature manquant entre les deux principes, celui du mercure excède, celui du soufre.

C'est du mélange de ces excréments, & de la crudité, & indigestion du mercure que vient ce qu'on appelle cri dans l'Étain, là trop légère fixation & sa fusion trop prompte au feu, viennent de la surabondance de ce mercure, (Vertus de l'Étain ou Jupiter) L'on tire de l'Étain des remèdes excellents pour la guérison des maladies. On en tire aussi des secrets merveilleux pour la perfection de tous les ouvrages de la nature, que l'on ne saurait guère atteindre sans le secours de ce métal. Sa préparation dissout la pierre dans les reins, & dans la vessie, guérit radicalement toute sorte de coliques, toutes suffocations de matrice, toute sorte d'ulcères, même la gangrène ; elle opère jusqu'à la guérison parfaite de la fièvre hectique, par son humide radical très homogène & semblable au notre, qui le répare parfaitement & lui redonne aisément ses forces, & sa vigueur. Il délivre le sang de tous les sels acres, mordicants, & caustiques qui le corrompent, & le consomment.

Il ne faut pas se flatter que l'on puisse jamais tirer de ce métal

ces merveilleux & divins remèdes par les préparations vulgaires, il faut, pour les extraire, purifier parfaitement ses principes, ce qui ne se peut faire qu'en les décomposant, & les remettant dans leur simplicité primordiale, telle qu'ils l'avaient avant qu'ils fussent mêlés, & infectés par les excréments qui s'y sont joints, après quoi il n'y aura qu'à les cuire & les fixer jusqu'au degré de la fixation solaire.

Qu'on travaille donc, & qu'on s'attache à trouver dans la nature les moyens de parvenir à cette préparation. On les trouvera si l'on emploie un travail assidu & une étude fondée sur les vrais principes naturels, alors on verra avec joie que les maux les plus cruels & les maladies les plus opiniâtres y cesseront de se moquer des remèdes.

Mais si l'on croit faire des préparations utiles, & salutaires de ce métal, ainsi que des autres, par d'autres voies que par celles que nous venons d'indiquer, l'on se trompe grossièrement & les pauvres malades sont abusés.

DU PLOMB.

Le Plomb, ou Saturne, est un métal très imparfait, quoiqu'il renferme dans son centre une certaine quantité de ce qu'il y a de meilleur, & de plus parfait de la nature, je veux dire une portion de mercure, ou de l'humide pur & une portion de soufre blanc, aussi très pur ; mais ces parties pures sont mélangées de tant d'impuretés, que la nature les ayant ainsi renfermées dans des concavités de rochers bien compacts, & bien serrés, avant que fait la séparation de ses impuretés, le tout ensemble, circulant dans ce lieu, se cuit, & se fixe, quoique très imparfaitement en une espèce de terre grasse, & visqueuse, qui devient ensuite terre sèche, aride, & pesante.

C'est ce que nous appelons Mine de Plomb, & dont par l'action du feu extérieur, l'on tire en grande quantité par la fusion, le métal nommé Plomb, & ordinairement en même temps un peu d'argent pur.

Il y a des mines de Plomb, beaucoup plus riches les unes que les autres. Il y en a où l'on voit à l'œil comme des étincelles blanches, & brillantes, éparses çà & là sur la mine, ou sur sa cendre. Si alors on refermait bien exactement le trou du rocher par lequel on a fait l'ouverture de la mine, en sorte qu'aucun air ne put entrer, ni les esprits métalliques en sortir, & qu'on laissât ainsi cette mine sans

l'ouvrir pendant un bon nombre d'années, cent ans ou environ, l'on trouverait alors au lieu d'une mine de Plomb, une mine d'argent très pur, & parfait, parce que la nature aurait achevé son ouvrage en séparant les impuretés, desséchant les aquosités, & cuisant les crudités, par la vertu de son feu central & par l'action, & la circulation continuelle de son mercure pur.

Cette mine par une très longue succession de temps de mine d'argent, deviendrait mine d'or.

Quelques Philosophes ont écrit que le Plomb n'était autre chose qu'un or lépreux, infecté, & corrompu ; ce qui ce ne doit point se prendre à la lettre, comme si le Plomb, dans sa nature de Plomb, contenait réellement de l'or, ou un soufre rouge pur, comme il contient un soufre blanc pur, qui est réellement argent, mais l'on doit entendre la pense de ces Philosophes dans ce sens, que le Plomb contient en soi une portion très épurée de soufre parfait, qui, de blanc qu'il est encore, deviendrait rouge par une coction continuée.

Ces impuretés, dont nous disons que le Plomb est rempli, sont humides, froides, & sèches, terrestres, crues & indigestes. La surabondance de cette aquosité froide, empêche ce métal de pouvoir le cuire & se fixer, jusqu'à ce que par un très long espace de temps, l'humidité surabondante soit dissipée par la chaleur du soufre, & que les excréments terrestres soient séparés par une longue, & continuelle circulation, du vrai mercure, ou eau minérale. Aussi peut-on dire que le Plomb n'est qu'une semence métallique impure, simplement coagulée. Delà vient la facilité de sa fusion au feu.

Le Médecin habile peut tirer du Plomb les mêmes remèdes que nous avons dit que l'on tire de l'Étain, quoique d'une vertu un peu moindre à cause de l'influence de Saturne, qui est moins favorable que celle de Jupiter, mais il faut travailler sur les mêmes principes, & suivre les mêmes voies que celles que nous avons indiquées pour l'Étain ; autrement les secours que l'on en tirera seront des faibles & d'une utilité bien équivoque, surtout si l'on en veut faire usage pour l'intérieur.

DU VIF-ARGENT OU MERCURE VULGAIRE.

C'est une erreur très répandue, mais des plus grossière, que de croire que le Vif-argent, ou Mercure vulgaire est, ou contient, la

semence générale des métaux ; que tous les métaux, avant que d'être spécifié, ont commencé par être ce Mercure qui ensuite est devenu tel, ou tel métal, soit parfait, soit imparfait, suivant la qualité du lieu, où la nature l'a renfermé pour le travailler, & le faire ou Or, ou Argent, ou Cuivre, ou Fer, ou Étain, ou Plomb. Non certainement le Mercure vulgaire n'est point la semence des métaux, les métaux n'ont point été ce qu'est le Mercure vulgaire avant qu'ils fussent ce qu'ils sont, & ce Mercure ou Vif-argent, est lui-même un vrai métal, métal imparfait, quoique moins imparfait que les autres.

Sans rapporter en détail les raisons physiques qui peuvent détruire cette erreur, je me contenterai d'en toucher une qui en découvre l'absurdité, c'est que (comme tous les vrais Philosophes en conviennent) le Mercure vulgaire est beaucoup plus pur que le plomb, & que tous les autres métaux imparfaits. Or si la nature commençait la composition des métaux par le Vif-argent, elle détériorerait cette semence par sa coction, au lieu qu'elle doit la perfectionner. Il est produit, comme tous les autres, d'une semence métallique, formée par un autre Mercure & spécifiée par la qualité & les proportions de ces principes.

Ce métal est composé d'une partie égale de l'humidité métallique pure, qui est le vrai Mercure & de la sèche chaude, qui est le soufre ; l'une, & l'autre presque entièrement dépouillées de tout excrément élémentaire, & jointes par très peu de sel.

C'est cette égalité du Soufre, & du Mercure, ou du sec, ou de l'humide, qui se lient, & s'unissent l'un à l'autre, en sorte qu'aucun des deux ne prédomine, & qu'ils se tempèrent également, qui fait que ce métal remue &, roule continuellement, sans pouvoir s'arrêter, à cause de la fluidité de la partie mercurielle humide, & sans pourtant que cette humidité humecte ce qu'elle touche à cause de la sécheresse de la partie égale de soufre. Le défaut de sel en empêche la liaison.

Les effets, & les remèdes que l'on tire par les préparations vulgaires, de ce métal sont trop peu connus pour qu'il soit nécessaire d'en parler ici, mais si l'on voulait en tirer des remèdes plus salutaires, plus puissants, & moins dangereux, il faudrait les travailler avec plus d'art, & plus de connaissance, que l'un n'en n'emploie communément.

Il faudrait d'abord penser à trouver le moyen de le dissoudre

dans ses principes, d'en séparer toutes les crudités froides, & flegmatiques, de séparer aussi quelque peu de soufre impur, & fétide, qui s'est mêlé avec son soufre blanc & pur. Il faudrait ensuite lui faire prendre la couleur rouge, qui est sa vraie teinture.

Ce n'est que par ce seul moyen que l'on peut tirer du Mercure vulgaire une thériaque parfaite contre toutes sortes d'espèces de venin, & un baume souverain pour la guérison de toutes sortes de plaies, & d'ulcères. Car le sel doux est dans ce baume, adoucit dans l'instant tous les autres sels contraires à notre nature, en quelque partie du corps qu'ils soient contenus, & quelques âcres & mordicants qu'ils puissent être.

Il y a une observation essentielle à faire pour la préparation des remèdes, & qui cependant est ignorée, ou négligée, par la plupart des Artistes, c'est sur le temps qu'il faut prendre pour faire, ou du moins pour commencer ces opérations. Il est certain en général que le printemps est la saison de l'année la plus favorable pour la composition des remèdes, parce que c'est alors que le soleil par sa chaleur ouvrant les pores de la terre, les esprits vivifiants sortent plus abondamment du centre où ils ont été cuits, & digérés & qu'ils se joignent à leur semblable, qui est le pur du mixte sur lequel on travaille.

Mais il y a encore une observation plus particulière à faire & qui a rapport à la qualité, & à la nature du mixte sur lequel l'on travaille, c'est l'influence bénigne de l'astre qui préside, & qui domine sur ce mixte. Il faut qu'il luise sur l'horizon avec le Soleil, qu'ils soient en aspect favorable, & dans une de leurs maisons ou exaltations.

Par exemple, vous ne devez jamais préparer le Fer pour en tirer le crocus, l'huile la teinture, & le Sel, que la planète de Mars ne soit sur notre horizon avec le soleil, qu'il ne soit en bon aspect & l'un, ou l'autre, ou dans le Bélier, ou dans le Lion.

Vous travaillerez le Plomb, lorsque le Soleil, & Saturne se trouveront ensemble, ou dans le Verseau ou dans le Capricorne, l'Étain lorsque Jupiter, & le Soleil, tous deux sur l'horizon, seront amis, ou dans les Poissons, ou dans le Sagittaire ; & ainsi des autres mixtes, car il n'y en a aucun dans les trois règnes qui ne soit particulièrement soumis à quelque planète, ou signe céleste, il faut donc prendre le temps de sa bonne intelligence avec le soleil, qui est le grand mobile & le père de la nature.

Voilà ce que nous avons à dire sur les Minéraux & les Métaux, tant en général qu'en particulier. Je souhaite que cet abrégé, cette faible esquisse, puisse être utile au Public. Je désire que ces essais puissent émouvoir quelque vrai Savant pour traiter cette matière plus au long & la mettre dans un plus beau jour. C'est un champ fertile, où l'on peut faire d'amples moissons. Je me tiendrai avantageusement récompense de mon travail, de mes veilles & de mes dépenses, si l'on veut bien par émulation approfondir une matière si vaste, que je n'ai fait qu'effleurer, & par conséquent être de plus en plus utile au Public, but auquel doivent tendre toutes nos actions.

Dans ce même esprit je vais m'acquitter de ce que j'ai promis, en faisant une Dissertation sur le Nitre, sujet d'autant plus important que ce sel sert non seulement à purifier nos matières, mais qu'il a par lui-même d'excellentes vertus, & qualités, lorsqu'il est bien purifié, & préparé ; & qu'on en peut tirer des remèdes exquis, & très salutaires.

C'est ce que nous allons faire voir.

CHAPITRE VI.

Du Salpêtre, ou Nitre.

Il en coûterait trop à la brièveté que nous nous sommes proposée si nous nous attachions à rapporter les sentiments des Physiciens, Chimistes, & Alchimistes, sur le Nitre ; nous nous contenterons de faire mention de ce qu'ils ont dit de plus utile.

Le Sel Nitre, & le Salpêtre, sont la même chose, & s'il y a de la différence, c'est que le Nitre est un Salpêtre plus fin, & plus pur.

M. Lemery définit ce sel d'une manière très simple. *Le Nitre*, dit-il, *est un sel empreint de quantité d'esprits de l'air qui le rendent volatil.* Ce sel se tire des pierres, des terres, des plâtras, & des matériaux des vieux bâtiments qu'on a démolis, comme on le peut voir à l'Arsenal de Paris, où se fait le meilleur Salpêtre qui soit dans l'Europe.

Entre tous ceux qui ont parlé de ce sel admirable, le Chevalier Digby, mérite pour ainsi dire, la palme. Le sel Nitre est un aimant qui attire sans cesse un semblable sel de l'air qui le rend fécond, & vivifiant, & c'est delà que le Cosmopolite prenait occasion de dire qu'il y a dans l'air une invisible, & secrète substance de vie. Ce sel doux & balsamique, contribue à la vie des animaux, & des hommes, comme à celle des plantes.

Ce sel est la véritable nourriture des pou-mons, & des esprits.

Dans ce sel habitent les vertus séminales de toutes choses ; car ce n'est qu'un très pur, & très simple extrait préparé de tous les corps sur qui le Soleil darde fortement ses rayons, en le sublimant à un tel point de hauteur qu'il acquiert le dernier degré de pureté.

Cet aimant terrestre, ce lézard, dis-je, rampant, attire en bas, & suce, pour ainsi dire, ce dragon volant, pour l'incorporer, & ne faire ensemble qu'un tout, conformément à ce grand aphorisme de la Table d'Émeraude, *le supérieur, & l'inférieur ne sont qu'une même essence ; le Soleil est son père, la Lune sa mère, la terre est sa nourrice, & l'air le porte, & le distribue de tous côtés.* Comme donc cet esprit universel est homogène à toutes choses, & qu'il est par ses effets l'esprit de vie, non seulement pour plantes, mais encore pour animaux, ne serait-il pas juste, & très important de le préparer dûment, afin qu'il ne fût pas moins utile à remédier aux maladies du corps humain, qu'à rétablir les plantes dans leur première verdoyante vigueur. C'est par-là qu'Albert le Grand fut surnommé Mage, parce que dans les plus grands froids de l'hiver, par le moyen de cet esprit, ou de ce sel céleste & balsamique, il était assez ingénieux pour faire germer toutes sortes de plantes, & leur faire porter des fruits en parfaite maturité. Si l'on suivait les mêmes règles que ce grand Maître pour rendre ce sel sympathique, & convenable au corps humain, il est indubitable qu'il ferait en nous le même effet qu'il fait dans les plantes.

L'action du Nitre de l'air, qui se rabat sans cesse autour du bled, & des autres plantes empreintes du Nitre terrestre préparé, est le mécanisme de la nature même. Cette réunion du supérieur & de l'inférieur, n'est point une imagination elle est réelle & effective ; c'est de ce mariage du ciel & de la terre, que naissent toutes les productions qui se font dans la famille des minéraux, végétaux, & animaux. Ce sel exalté, & mis en mouvement, par les naissantes chaleurs du printemps, se mêle dans le suc des plantes, dans le sang des animaux, & dans le sein de la terre, sollicite les unes, & les autres à la reproduction, & à la multiplication de leur genre & de leurs espèces.

De là viennent cette joie & ce rajeunissement charmant, que le printemps fait briller sur toute la face de la nature, & ce même Nitre bien préparé, comme dit ce savant Anglais, pour l'usage de l'homme, réparerait de temps en temps le dépérissement que causent les

années, & nous procurerait ce précieux rajeunissement que l'Écriture Sainte reconnaît dans l'aigle ; *Renovabitur ut aequi lae juvenus tua.* Ps. 102 v. 5.

Platon, le divin Platon, appelle à juste titre le sel une chose divine. Il n'hésite point à dire que le sel est l'objet de la prédilection de Dieu. En cela il parle d'après Moïse, qu'il avait étudié avec succès, puisqu'il en a composé ses plus beaux écrits.

En convenant que tout ce que les Philosophes disent de sublime au sujet du Nitre est vrai i il faut en mémé temps convenir qu'ils entendent parler d'un Nitre aérien, qui est attiré en sel plus blanc que la neige, par la force des rayons du Soleil, & de la lune par un aimant qui attire l'esprit invisible, c'est là la magnésie des Philosophes, & l'agent dont ils composent leur dissolvant, ou mercure philosophique, qui ouvre le mixte jusque dans son centre pour avoir ce feu pur qui est l'âme & le principe de vie, & des actions de toutes choses, qui est en quelque façon la clef qui ouvre les portes secrètes pour décomposer le mixte & le réduire en son premier principe. Tel est enfin que celui qui nous sert de dissolvant dans la composition de l'or potable de M. de Grimaldy. Nous convenons que ce n'est point de ce sel admirable dont nous entendons parler présentement, mais de celui dont parle M. Lemery, qu'on fait à l'Arsenal, qui a pourtant en soi de grandes vertus, puisque ce Nitre terrestre étant bien préparé, & parfaitement purifié, est de la même nature, & contient les mêmes principes, que le céleste.

La difficulté ne réside donc que dans la purification exacte de ce sel, à laquelle on n'est point parvenu jusqu'aujourd'hui, parce qu'on n'a pas assez approfondi la nature de ce mixte, ni connu les parties, dont il est composé. C'est à quoi nous avons réussi avec succès.

Les plus difficiles conviendront sans doute aisément que la purification des mixtes est nécessaire pour pouvoir en extraire la vertu, & pour tirer de leurs différentes qualités tous les secours, & tous les avantages, que nous en attendons, puisque les excréments qui les infectent, & les hétérogénéités qui les altèrent ne peuvent pas manquer de retarder leur action, d'embarrasser leur vertu, & de changer leur qualité. Mais la difficulté de parvenir à une véritable purification n'est pas petite. Pour en connaître le moyen, il faut connaître la nature & la composition du mixte que l'on veut purifier,

comme aussi celle des agents que l'on emploie dans cet ouvrage.

De toutes les sortes de purifications, celles qui tendent à rendre les mixtes simples, je veux dire à les dégager, & à les séparer des autres mixtes qui souvent se trouvent unis à eux dès leur formation & qui par-là en paraissent inséparables sont les plus nécessaires, car si le mixte se trouve uni à un autre mixte, ce que vous en retirez, avant la séparation, soit esprit, soit corps, soit sel, soufre, ou mercure, sera composé des deux, & participera des qualités différentes de chacun de ces mixtes, ainsi vous n'aurez qu'une vertu altérée, différente de celle que vous devriez, & que vous croyez avoir souvent corrompue, ou du moins très affaiblie.

Le Nitre dont les vertus propres sont si grandes qu'elles peuvent seules opérer ce qu'il y a de plus merveilleux dans la nature & de plus rare dans l'art, est un de ces mixtes composés, & unis dans la formation à un autre mixte qui arrête, & éteint presque sa vertu, & qui change ses qualités naturelles. C'est le sel marin, ou le sel gemme, qui s'est uni au Nitre dans sa formation. Tout le monde en convient, mais peu de personnes pénètrent la cause & le principe de cette union. L'on sépare bien une partie de sel étranger par les différentes lotions & cuites, que l'on donne au Nitre. Mais l'on n'est pas parvenu à en séparer tout le sel étranger qui lui est uni. Communément le Nitre de la troisième cuite, ou celui qui est en cristaux, passe pour le plus pur, & le plus dégagé que l'on puisse avoir. C'est pourtant de ce plus pur, & de ce plus dégagé, que nous séparons encore une quantité considérable de sel étranger ; ce qui démontre l'utilité & même la nécessité de notre découverte & de notre procédé.

Le moyen que nous employons pour faire ce dégagement, & cette séparation totale, est des plus simple ; l'agent dont nous nous servons est des plus commun ; l'opération est très courte & de fort petite dépense. C'est ainsi qu'opère la nature ; il faut la suivre ; il faut l'imiter, il ne s'agit donc que de l'étudier, & de la connaître.

PURIFICATION PHILOSOPHIQUE DU NITRE.

Prenez du Nitre ou Salpêtre, de la seconde ou de la troisième cuite, il n'importe ; cependant avec celui de la troisième cuite vous opérerez plus facilement, plus promptement, & vous tirerez plus de sel. Je conseille donc de prendre du plus pur Nitre commun

qu'on puisse avoir ; faites-le dissoudre dans deux parties d'eau de pluie, & mettez la solution sur le feu dans un poêlon ou une chaudière de cuivre & laissez chauffer & frémir l'eau pendant un quart d'heure au plus, observant de mettre d'abord un peu plus d'eau, que nous n'avons marqué pour suppléer à peu près à ce qui peut s'exhaler sur le feu en chauffant. Passez votre solution bien chaude à travers un linge dans une terrine de grès que vous aurez eu la précaution de faire chauffer auparavant, de peur que l'eau chaude ne la fasse casser. Ayez d'autres terrines de grès toutes prêtes, & bien nettes, examinez celles, où vous avez versé l'eau chaude, & en peu de temps, c'est-à-dire, avant que l'eau soit refroidie, vous verrez se former sur la surface de l'eau de petits cristaux en forme d'aiguilles, qui peu après, &, successivement, se précipiteront au fond, ou s'attacheront aux parois de la terrine, faisant le plongeon comme de petits poissons. Lorsqu'il s'en sera précipité une certaine quantité, vous transvaserez l'eau encore chaude dans une autre terrine où la même chose arrivera & dans une troisième, si votre eau est encore chaude, d'où après la précipitation faite, vous retirerez l'eau par inclination pour la remettre dans le poêlon, & la faire chauffer comme ci-devant. Vous recommencerez l'opération ci-dessus décrite, tant qu'il se formera de petites aiguilles de Nitre, fines, & transparentes. Il faut observer que lorsque vous transvasez vos eaux d'une terrine dans l'autre la nouvelle terrine doit être chaude, autrement le sel étranger que vous voulez séparer, se coagulerait, & se mêlerait avec le Nitre pur : c'est ce que vous remarquerez en vidant vos eaux ; car vous trouverez que le bord de la terrine d'où vous videz l'eau, est plein de sel non-Nitre, parce que ce bord a été moins chaud que le reste. Vous devez donc ramasser avec un gros pinceau ce sel coagulé pour le mêler avec celui que vous remettrez sur le feu pour redissoudre. On peut conclure de notre procédé, que le Nitre est le seul sel qui se coagule au chaud. Vous laisserez bien sécher au Soleil, ou à l'air, ou dans une étuve, les terrines d'où vous avez retiré l'eau, & où sont attachés les cristaux de Nitre, & vous les ramasserez ensuite proprement avec quelque instrument de bois & non de métal. Que Si vos aiguilles n'étaient pas bien nettes, bien transparentes, & fines, vous les feriez redissoudre dans de l'eau bien nette & vous opéreriez comme ci-devant, séparant tout le sel étranger qui peut s'être coagulé & précipité au fond des terrines.

L'Artiste entendu qui travaillera avec attention, ne trouvera aucune difficulté à faire cette purification & Séparation du Nitre. Car tout le secret consiste dans la juste proportion de l'eau qui doit dissoudre le Nitre.

Je laisse aux Savants, vrais scrutateurs de la nature le soin d'expliquer le mécanisme de cette séparation des sels & de nous apprendre pourquoi les parties seules du Nitre se cristallisent au chaud, pendant que celles des autres sels ne se cristallisent qu'au froid, pourquoi une certaine proportion d'eau est requise pour faire la séparation des sels, & la cristallisation du Nitre ; par quelle raison cette proportion opère ces effets pendant qu'une plus grande, ou moindre quantité d'eau ne le peut ; pourquoi de deux pains de Nitre qui paraissent aussi purs l'un que l'autre qui ont été purifiés de la même manière, & par les mêmes ouvriers & sont de la même cuite, l'un rendra plus de Nitre pur & vrai, que l'autre, enfin quelle est la différence du vrai sel Nitre & du Sel étranger avec lequel il se trouve mêlé & confondu.

Il n'y a personne qui ne sente d'abord l'importance de cette séparation totale & la préférence que mérite notre Nitre pur & simple, sur le Nitre ordinaire qu'on vend dans les boutiques. Nous pouvons assurer avec vérité que la Médecine peut tirer des avantages infinis de cette parfaite séparation du Sel étranger, & du Nitre.

Ce que nous venons de dire de notre Nitre pur paraîtra peut-être hasardé à ceux qui, ne connaissant pas la nature ou ne connaissant que ce qu'il y a d'extérieur, & de sensible dans ses opérations font profession de douter de tout ce qu'ils ne voient pas de leurs yeux, ou qu'ils ne touchent pas de leurs mains » & n'établissent la réputation de Savants qu'ils usurpent, que sur le pyrrhonisme qu'ils introduisent dans toutes les matières. Mais pour les convaincre qu'il y a du vrai & du sur, du bon, & de l'excellent, dans ce qu'ils ne voient pas, & qui ne leur a pas été encore rendu palpable, nous ajoutons, & nous assurons par preuves expérimentales, que de ce mixte seul l'on peut tirer les plus grands remèdes de la nature, & des remèdes en quelque sorte universels.

Car par la quintessence du Nitre tout notre sang est renouvelé, & si parfaitement purifié, qu'en peu de jours la personne qui en aura pris sera, pour ainsi dire, entièrement renouvelée en

toutes ses parties ; tous ses sens, tant internes qu'externes, seront fortifiés, & séparés; les incommodités de la vieillesse dissipées ; les forces, & la vigueur de la jeunesse rendues ; ce qui paraîtra visiblement par la couleur vive, & animée du visage ; par la tension de la peau, qui en effacera les rides, par le changement des cheveux, & par la légèreté de la démarche, & la souplesse de tous les membres ; en un mot les effets seront presque aussi puissants que ceux d'une véritable quintessence d'or.

Elle guérit en particulier à coup sûr & en peu de temps, toutes les maladies de la peau, teigne, galle, dartres & lèpres chassant au-dehors par son sel doux & puissant tout le sel interne, corrompu & corrodant, qui déchire la peau.

Elle guérit & résout par la seule application extérieure, toutes les tumeurs & *tophus* squirreux, durs, froids, & mélancoliques, qui sont irrésolubles par tous les remèdes vulgaires.

Son esprit est si agissant qu'il dissout toute sorte de pierres. Ainsi par un usage continué, il dissout la pierre dans la vessie, & le sable des reins, qu'il chasse, & fait sortir du corps sans douleur & sans accidents.

C'est encore un des plus surs, & des plus souverains remèdes contre la goûte qu'il guérit radicalement, & dont il apaise les douleurs presque dans le moment, parce que son esprit résout, & adoucit l'acrimonie des sels qui sont la cause, & le principe de ce mal, qu'il chasse dehors ses parties indissolubles, & piquantes, & qu'ensuite il fortifie & répare les nerfs & les muscles en augmentant la chaleur vitale dans toutes les parties qu'il pénètre.

On le prend le matin à jeun depuis une jusqu'à deux dragmes dans des véhicules appropriés à la maladie, comme dans des sucres, dans des eaux distillées, dans du vin, dans du bouillon.

Pour s'en servir à l'extérieur, il suffit d'en étendre un peu sur la partie affligée, avec une compresse de linge qui en sera trempée & humectée, mettant par-dessus un autre linge propre, & sec, pour tenir le tout en situation.

Mais si nous en restions là, nos sceptiques ne seraient pas confondus, & leur doute s'étendrait encore plus sur les qualités particulières, que sur les générales.

Le Public lui-même, pour qui nous écrivons, ne serait pas content, si nous ne lui donnions la manière de composer cette essence si

merveilleuse, la voici donc en termes clairs, & précis, sans équivoque, & sans réserve.

QUINTESSENCE DU NITRE.

Faites un mélange de parties égales de Nitre pur, & de Sel décrépité, parfaitement purifié par plusieurs solutions réitérées dans de l'eau de pluie distillée, & autant de filtrations, & desiccations. Joignez à vos sels un intermède convenable c'est-à-dire, qui ne puisse rien donner du sien, comme par exemple les cailloux calcinés, ou la terre de pipe bien desséchée. Mettez tout le mélange dans une bonne, & forte cornue de verre. Distillez au sable à un feu très fort que vous donnerez avec précaution, & par degrés, jusqu'au plus haut. Cette distillation demande un très grand récipient & qu'on ait soin d'en boucher exactement, & fortement les jointures ; car l'esprit de Nitre que vous devez tirer, est des plus subtils, & se change difficilement en eau; c'est pourquoi après que la distillation est entièrement finie, il faut laisser le récipient lutté à la cornue pendant 24 heures sans feu, pour que tous les esprits passés dans le récipient y prennent un corps, & une forme d'eau.

Il faudra ensuite retirer ces esprits, les bien déflegmer & les rectifier sept fois & sur leur marc, ou fèces qu'ils ont laissées dans la cornue lors de la première distillation. Mettez alors ces esprits rectifiés dans une bouteille de verre très fort ou de cristal, très bien bouchée d'un bouchon de verre & tourné, de peur que vos meilleurs esprits ne s'évaporent, & conservez-les ainsi pour les joindre avec leurs sels fixes que vous tirerez de la tête morte en la manière ordinaire, & que vous purifierez parfaitement par les calcinations, solutions & filtrations réitérées, jusqu'à ce que votre sel soit parvenu, & ait acquis une couleur rouge, belle, & brillante qu'il soit très doux, & qu'il se fonde aisément comme la cire, à une chaleur douce.

Alors vous ferez l'union de vos esprits rectifiés, avec le sel fixe, ce qui doit se faire dans une cornue de verre bien bouchée, & mise en digestion au bain-marie pendant l'espace d'un mois philosophique. Pendant ce temps, par l'irrotation, ou imbibition réitérée des esprits & par la putréfaction du corps, la véritable solution physique se fera, & les esprits feront l'extraction de la teinture centrale.

Distillez ensuite, cohobez & redistillez, jusqu'à ce que par ce moyen, votre sel soit rendu volatil, & parfaitement uni avec son

esprit ; rectifiez le tout, trois à quatre fois, & le conservez précieusement pour en faire usage.

Notez que tout le secret pour réussir dans cette opération, réside dans la putréfaction du sel, car sans la putréfaction ce qui est caché ne peut être rendu manifeste, ce qui est renfermé dans le centre ne peut en sortir. Or les sels ne peuvent venir à la putréfaction requise s'ils ne font dissous par leurs esprits acides, joints, & unis avec pareille quantité d'esprit de vin, parfaitement alcoolisé.

Ainsi ne manquez pas en faisant l'union des esprits avec le sel fixe, d'y ajouter poids égal de cet esprit de vin. Sans quoi point de véritable dissolution, point de due putréfaction, & par conséquent, point de séparation du pur, n'y d'extraction de teinture, ainsi point de bon remède.

Après avoir traité des Minéraux, des Métaux & du Nitre, qui entrent dans la composition des pilules, & du fébrifuge de M. de Grimaldy, nous croyons ne pouvoir nous dispenser de dire notre sentiment sur les Végétaux, puisqu'ils font une partie essentielle de ces mêmes remèdes, & qu'ils sont le fondement, & la base des autres.

CHAPITRE VII.

Concernant les Végétaux.

Les Végétaux, & même les animaux, ne sont pas moins propres à la composition d'excellents remèdes, que le sont les minéraux, & les métaux, puisque les uns, & les autres coulent de la même source & que les différents canaux, où ils passent, sont les mêmes en pureté.

L'on peut même dire que les Végétaux semblent avoir un avantage sur les minéraux, en ce qu'ils sont destinés naturellement à servir d'aliment aux animaux, & que leur teneur étant moins forte, & moins serrée que celle des minéraux, leur décomposition doit être plus aisée. D'ailleurs les esprits des Végétaux ont plus de rapport à ceux des animaux, que n'ont ceux des minéraux par les éléments dominants dans les uns, & dans les autres. Aussi voyons-nous que l'opinion général tant ancienne que moderne, donne la préférence au suc des plantes, aux extraits des racines, aux vertus, & qualités des

simples, sur tous autres remèdes. Mais malheureusement l'expérience ne répond point à cette opinion favorable & rien de plus rare que de trouver pour les grandes maladies un bon, & vrai remède, tiré d'ailleurs que du règne minéral. D'où peut donc venir cette opposition entre la doctrine constante des plus grands hommes, des plus savants dans la nature & l'expérience journalière que nous faisons de la faiblesse de ces remèdes, où nous ne trouvons presque aucune des vertus que les anciens leur ont attribuées ?

Le défaut ne vient certainement pas du côté du mixte, mais du côté de celui qui travaille ce mixte, sans le connaître parfaitement & sans agir avec lui suivant les principes de sa nature & la qualité de son composé.

Mais avant que d'aller plus avant, & de donner un exemple des remèdes que l'on peut tirer des végétaux en rapportant ceux de M. de Grimaldy, il est à propos, pour donner plus de jour à cette matière, d'expliquer succinctement en quoi les trois genres conviennent, & en quoi ils diffèrent.

Tous les mixtes de la nature sont divisés en trois règnes, animal, végétal & minéral ; chaque règne en espèce, & chaque espèce en individus. Tous ces règnes ont la même origine primordiale & coulent tous de la même source, qui est cette semence universelle formée du pur esprit des éléments empreints de la lumière céleste & des vertus astrales qui, descendues, & jetées du supérieur dans l'inférieur, se rassemblent, & s'unissent au centre de la terre où se fait la première préparation qui doit servir à la formation, ou génération, de tous les mixtes des trois règnes.

Mais chaque portion de cette semence, qui est une & universelle dans le commencement, est divisée & déterminée inaltérablement à un genre particulier, soit végétal, soit minéral ; en sorte que l'un ne peut être changé en l'autre s'il n'est totalement réduit dans ses premiers principes simples à quoi l'art ne peut jamais parvenir ; car tout ce qu'il peut faire, c'est de réduire le mixte dans les principes de son propre genre déterminé, pour perfectionner ses espèces & ses individus.

C'est pourquoi jamais l'art ne fera aucun minéral d'un végétal, ou d'un animal, ni un animal d'un minéral, ou d'un végétal. La raison de ceci est que la portion du pur élémentaire qui est déterminée à un règne l'est par l'infusion d'esprits, tant fixes que

volatils, particuliers, & propres par leur nature, à un règne, & non à un autre.

Or ces esprits s'étant une fois emparés d'une portion élémentaire ne la quittent plus pour céder la place à des esprits d'une nature différente & tout ce qui arrive dans la décomposition du mixte, qui se fait par la putréfaction, d'où naît une nouvelle génération, c'est que les esprits qui animaient la première composition du mixte, sont poussés & chassés par des esprits de la même nature, mais plus forts & plus puissants que les premiers. Ces premiers esprits restent cependant en partie, mais affaiblis en force & en quantité, jusqu'à ce que dans ce combat mutuel les seconds esprits gagnent peu à peu le terrain s'emparent de la place, & en chassent entièrement ceux qui l'occupaient auparavant ; d'où naît un nouveau mixte du même genre, mais plus fort & plus parfait que n'était le précédent, lorsqu'il a été détruit ; ce qui ne se fait que successivement. Ainsi dans la putréfaction, ou résolution du mixte, l'on ne peut jamais venir jusqu'à la matière première, ou universelle, puisque les esprits qui l'ont déterminée à un règne, ne la quittent jamais d'un instant pour pouvoir donner lieu aux esprits d'une nature différente de s'en emparer.

Ce qui fait la distinction, & la différence des trois règnes tant dans leurs esprits que dans leurs corps, dans leur pur élémentaire soit fixe, soit volatil, c'est la différente proportion des éléments qui les composent. Ainsi dans le règne animal, c'est l'air & le feu qui prédominent sur la terre & l'eau ; dans le règne végétal, c'est l'air & l'eau qui prédominent sur la terre & le feu ; dans le règne minéral, c'est l'eau & la terre qui prédominent sur l'air & le feu. De cette différente proportion viennent les différentes qualités que nous apercevons dans la résolution des mixtes.

Par exemple dans les minéraux leur esprit ou partie volatile, est acre, & acide, parce que l'air & le feu qui produisent la douceur, y sont en moindre quantité & leur partie fixe, où sel fixe, est amer, & acerbé. Dans les animaux, & dans les Végétaux, la partie volatile est douce, & chatouille agréablement le palais, & leur sel fixe est seulement piquant & salé.

De ceci l'on doit conclure 1°. que le pur minéral demande plus de travail, plus de purifications, & une plus longue coction que celui du genre végétal & animal, mais que ceux-ci sont plus délicats à

traiter, & plus difficiles à conserver dans leur purification, à cause de leur plus grande volatilité ; 2°. que l'on peut tirer des uns, & des autres d'excellents remèdes si on sait les travailler, & que l'on suive la nature du mixte sur lequel on travaille ; mais que les remèdes tirés des minéraux doivent être plus puissants, & plus efficaces, que les autres, pour la guérison des grandes maladies, & pour la conservation, ou le prolongement de la vie, parce que ceux-ci sont naturellement plus fixes, & qu'ils peuvent souffrir de plus grandes, & plus parfaites purifications, & plus de coction que ceux que l'on tire des Végétaux, dont le pur comme nous avons remarqué, échappe par sa trop grande volatilité.

CONCLUSION DE CE DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Je suis persuadé que certain genre de savants s'élèveront contre une partie de nos opinions, d'autant que nous n'ignorons point qu'elles ont été combattues par plusieurs grands personnages & que ceux qui ont voulu les imiter, & se ranger sous leur bannière, n'ont pas trop examiné, ni approfondi, s'ils avaient une parfaite connaissance des choses qu'ils condamnaient avec tant de chaleur, ou même d'emportement. Ils ont cru que ce serait donner dans la puérilité d'admettre les influences des astres, les sympathies, & les antipathies.

Un esprit fort ne saurait donner dans ces petites choses. Visions, chimères, contes de vieilles que tout cela, disent-ils.

Nous ne prétendons point soutenir que le succès d'une opération, ou de tout autre chose, dépende absolument du jour, de l'heure, du moment, qu'on la commence, ce serait tomber dans un excès condamnable ; nous disons simplement qu'il n'en est que mieux d'observer, s'il est possible, les mêmes circonstances que nous avons indiquées.

La prévention chez le commun des hommes a tant de force, qu'elle leur tient lieu de loi inviolable, pour aimer, ou haïr, ce qu'ils ont imaginé être bons ou mauvais.

Il est vrai qu'on a raison de se plaindre de certains fripons qui cherchent à attraper le Public (à quoi ils ne réussissent que trop) par l'appât de promesses éblouissantes, fondées sur la connaissance parfaite qu'ils disent avoir de ces sciences, qu'ils ignorent totalement. Mais ce sont ces misérables qu'il faut blâmer, qu'on devrait même punir rigoureusement, & non pas blâmer ces sciences, pour lesquel-

les on devrait avoir non seulement des égards, & du respect mais même de la vénération.

Je me flatte qu'il serait aisé de démontrer avec évidence la vérité des choses que nous avons avancées, à quiconque serait sans prévention, mais j'avoue ingénument que je ne suis pas assez habile pour faire cette démonstration parfaite dans des bornes aussi resserrées que celles que je me suis prescrite dans ce Discours. Il faudrait prendre les choses de plus haut, c'est-à-dire, dans leur origine ; aller par gradation ; & se renfermer uniquement dans son objet ; c'est ce que nous nous proposons de faire incessamment dans un ouvrage exprès. Mais quant à présent nous nous contenterons de ce que nous avons déjà dit, y ajoutant cette réflexion.

La prévention, la paresse ou la présomption, ont donné lieu à cette incrédulité affectée de certains Auteurs. Ils croient que leur science est au-dessus de celle de tous les autres : cependant Dieu n'a pas renfermé, dans l'esprit d'un seul homme toutes les sciences de la nature, ni la connaissance de toutes choses sublimes ; au contraire il a voulu pour manifester davantage sa grandeur, & son immense bonté, qu'elles fussent communes à plusieurs, pour être plus connu, & plus ; glorifié, se réservant néanmoins de relever les plus importants secrets à ses serviteurs fidèles.

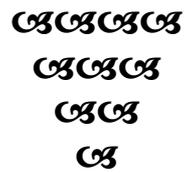
Nouveau motif pour faire plaisanter nos Sceptiques, nos Pyrrhoniens. Ils prétendront que je veux m'annoncer comme un homme inspiré du Tout-puissant, à qui ce Souverain Maître par prédilection a fait confiance de ses secrets.

À Dieu ne plaise que je donne dans un pareil travers, & que la vanité m'aveugle à ce point. Je sais & je le sais très bien, que je ne suis qu'un objet vil, méprisable, enfin un grand pécheur, mais je sais aussi après un examen exact, impartial, & après une étude suivie de nos expériences, que le nombre de ceux de qui nous suivons le sentiment, est plus grand ; que leur doctrine est plus saine, plus scientifique, & plus profonde ; que leur opinion est plus probable & mieux fondée que le sentiment contraire ; outre qu'ils ont l'avantage de prouver & de démontrer physiquement la plus grande partie de leur système.

À toutes ces choses le parti contraire n'oppose que des raisonnements sans preuves, des railleries fades, de petits riens, & pour le dire en un mot, tout ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'entendent,

ni en entier ni en partie, notre système ; qu'ils outrent tout, & qu'ils se font un vain fantôme, pour avoir le plaisir de le combattre.

Je sais enfin que ceux qui voudront pénétrer ces mystères tout divins, & qui voudront en être instruits, doivent commencer par se dépouiller de leur présomption & s'adresser au père des lumières, qui seul peut inspirer ces choses, qu'ils n'apprendront jamais sans son secours.



ŒUVRES
POSTHUMES
OU REMÈDES
DE FEU
M. DE GRIMALDY.

On les donne ici tout simplement, tels qu'ils font dans le Manuscrit écrit de la main de ce grand homme, que l'on a copié mot pour mot, y corrigeant seulement quelques négligences de style, qui lui sont échappées.

LIVRE SECOND

CHAPITRE PREMIER.

Concernant les pilules aurifiques de M. de Grimaldy.

PREMIER RÉGULE.

Mettez un grand creuset dans un fourneau sur un culot. Mettez dedans 7 onces de pointes de clous de Maréchal, 3 onces d'étain en grille, 3 de cuivre de rosette ; remplissez le fourneau de charbon, & mettez-en par-dessus d'allumé, & à mesure qu'ils s'abaisseront, mettez-en d'autres, & soufflez de temps en temps pour mettre les métaux en fonte. Quand ils y seront, vous y mettrez 17 onces d'antimoine de Hongrie en petits morceaux, après les avoir chauffés pour ne pas refroidir vos matières. Quand vous aurez tout mis, couvrez le creuset, & soufflez bien pendant une heure, pour mettre la matière en bonne fonte. Pour savoir si elle y est, vous sondez avec une baguette de fer rougie que vous enfoncerez jusqu'au fond, en remuant bien. Si la matière est bien liquide, il faut la vider, ou dans un cornet à Régule, ou dans un mortier de métal bien propre, & bien chaud, qu'on mettra sous la cheminée, de crainte des fumées.

Pendant que la matière se refroidira, vous nettoierez le fourneau, & mettrez la braise dans un pot pour l'étouffer, parce que toutes les fois que vous ferez quelque fonte, il faudra du charbon

neuf. Il faut avoir soin de prendre toujours un creuset assez grand pour qu'il y en ait un quart de vide, afin que les matières puissent agir aisément. C'est le premier Régule.

Mettez un nouveau creuset au fourneau comme dessus. Quand il sera bien rouge, mettez-y quatre onces de clous & quand ils seront bien rouges, mettez-y votre Régule en morceaux chauffés dans la cuillère. Couvrez le creuset ; mettez du charbon, & quand ce qui est dans le creuset sera fondu, mettez-y douze onces d'antimoine en petits morceaux chauffés dans la cuillère, puis couvrez le creuset ; mettez des charbons jusqu'au-dessus du couvert. Au bout d'une demi-heure sondez avec une baguette de fer pour bien mêler les matières, recouvrez le creuset, remplissez le fourneau de charbons & laissez la matière une demi-heure en fonte, puis vous la viderez dans le mortier chaud. C'est le second Régule.

Prenez un creuset plus grand que les précédents, dans lequel vous mettrez quatre onces de pointes de clous. Donnez bon feu. Quand ils seront bien rouges, vous y mettrez votre Régule en petits morceaux chauffés dans la cuillère. Il faut souffler pour aider à la fusion, puis sonder avec la baguette pour voir si tout est bien fondu. Alors mettez-y huit onces d'antimoine en petits morceaux chauffés. Couvrez le creuset, remplissez le fourneau de charbon, donnez grand feu pendant une demi-heure, après quoi mêlez bien vos matières fondues, remplissez le fourneau de charbon & laissez en fonte trois bons quarts d'heure, puis videz la, matière dans le mortier chaud. C'est le troisième Régule. Nettoyez le fourneau ; prenez un plus grand creuset dans lequel vous mettrez votre matière toute seule, mettez du charbon & faites bon feu. Quand elle sera en bonne fonte, mettez quatre onces de Salpêtre pilé grossièrement ; couvrez vite le creuset, & appuyez dessus pour que l'effervescence ne fasse point sortir la matière. Quand la fougue sera passée, faites grand feu pendant un quart d'heure, puis jetez la matière dans le mortier. Quand elle sera froide, ôtez les crasses noires qui sont dessus ; c'est le quatrième Régule.

Prenez un plus grand creuset, mettez-le au fourneau quand il sera rouge, mettez-y votre Régule en morceaux. Couvrez le creuset. Quand vos matières seront fondues mêlez bien avec la baguette puis mettez 4 onces de Salpêtre, couvrez vite, & appuyez dessus. Quand l'effervescence sera passée, mêlez avec la baguette, & remettez

encore 4 onces de Salpêtre. Appuyez bien dessus & donnez grand feu pendant demi-heure, le creuset couvert de charbon, après quoi tirez le creuset du fourneau, mettez-le sous la cheminée, & donnez de petits coups sur le bord pendant un miséréré, pour faire descendre le Régule. Mais il faut remarquer qu'il ne faut point mettre la baguette de fer après les dernières 4 onces de salpêtre, & que la matière soit liquide comme de l'eau. Étant ainsi, vous le laisserez refroidir jusqu'au lendemain, vous casserez le creuset, & nettoierez le régule des crasses noires du salpêtre. C'est le cinquième Régule.

Mettez de nouveau un creuset au fourneau. Quand il fera bien rouge, mettez-y quatre onces de pointes de clous, & lorsqu'ils feront bien rouges vous y mettrez votre Régule en petits morceaux chauffés. Couvrez le creuset ; donnez bon feu, & quand tout sera fondu, vous y mettrez huit onces d'antimoine en morceaux bien chauds. Couvrez le creuset, donnez bon feu pendant demi-heure, puis sondez avec la baguette, & si tout est bien fondu, vous y mettrez quatre onces de Salpêtre & couvrirez d'abord le creuset, en appuyant dessus, & laisserez en fonte encore une demi-heure. Ôtez le creuset du fourneau ; battez sur le bord, quand il sera tout à fait refroidi, vous le casserez, & prendrez le Régule que vous nettoierez des crasses. Ce le sixième Régule.

Vous placerez de nouveaux un creuset au fourneau. Quand il sera bien rouge, vous y mettrez 4 onces de pointes de clous. Quand ils seront aussi bien rouges vous y mettrez votre Régule en morceaux. Le tout étant bien fondu, vous y mettrez quatre onces de Salpêtre. Couvrez le creuset, appuyez dessus, & quand l'effervescence sera passée, vous tiendrez encore votre matière en fonte à grand feu pendant une demi-heure ; car il faut avoir attention que votre matière soit toujours en belle fonte dans toutes les opérations avant que de retirer-le creuset du feu. Quand vous aurez ôté le creuset du fourneau, donnez encore de petits coups sur les bords. Quand il sera bien froid, cassez-le, & séparez les crasses du Régule qui sera au fond & il sera alors empreint de toutes les qualités radicales des métaux & de tous leurs soufres aurifiques, dont le noyau d'antimoine c'est chargé à mesure qu'il a quitté ses parties hétérogènes. Car à chaque opération son soufre aurifique s'est glorifié.

Cassez vos Régules en morceaux, & mettez-les au fourneau dans un nouveau creuset. Couvrez-le de son couvercle & donnez

feu de fusion pendant une demi-heure, sondez pour voir si tout est bien fondu & quand la matière sera en bel œil, vous y mettrez trois onces de salpêtre. Couvrez promptement le creuset & appuyez. L'effervescence passée, tenez encore un bon quart d'heure la matière en bonne fonte, puis retirez le creuset du fourneau ; mettez-le sous la cheminée, & donnez de petits coups sur le bord ; laissez-le bien refroidir, & séparez les scories.

Comme on ne saurait trop purifier ce Régule, vous referez la même opération avec trois onces de salpêtre chaque fois, jusqu'à ce qu'il prenne une teinture jaune, & qu'il ne se charge plus de crasses. C'est la marque de la perfection de ce digne ouvrage. Cela arrivera toujours à la troisième opération, si l'on a été régulier dans les fontes.

Je puis assurer (c'est M. de Grimaldy qui parle) que ce Régule est un chef-d'œuvre de l'art, dont les qualités sont infinies pour la purification du sang après l'avoir réduit en chaux par une parfaite calcination. Les plus savants dans l'art l'admirent, & je rends grâce, au Seigneur d'en être l'auteur, par les cures miraculeuses qu'il a faites, joint aux autres choses qui font l'entière composition du remède, lesquelles sont toutes précieuses en vertu de concordance.

Nous allons présentement donner la composition de la chaux philosophique, & comme c'est le plus difficile de l'opération, il faut redoubler son attention.

MANIÈRE DE FAIRE LA CHAUX PHILOSOPHIQUE.

Le Régule étant bien purifié, pillez-le dans un mortier de fer, & le passez dans mortier de fer & le passez dans un tamis fin de foie couvert pour ne rien perdre puis vous en pèserez une livre que vous mettrez lit sur lit sur un grand papier gris, vous servant d'une cuillère de fer, avec trois livres & demi de Salpêtre du plus fin & du mieux raffiné (à défaut de celui de notre composition) pilé grossièrement, puis vous mettrez-le tout dans un plat de terre neuf, & vernissé que vous mettrez, sur un réchaud, à un petit feu, pour bien dessécher, & échauffer la matière, afin qu'elle ne refroidisse pas le creuset que vous aurez placé au fourneau. Quand il sera bien rouge, vous prendrez une cuillerée de ce mélange que vous mettrez dedans, & recouvrirez le creuset. Il faut qu'il y ait grand feu, afin que la calcination se fasse parfaitement. De miséréré en miséréré, vous

mettez une cuillerée de ce mélange, que vous mêlerez toujours pour prendre de la poudre avec le salpêtre & quand le creuset sera à moitié plein, vous enfoncerez la matière avec la cuillère, & la tournerez sans dessus dessous, & ferez de temps en temps de même, & frapperez sur le bord du creuset avec la cuillère pour faire tomber ce qui s'y serait attaché en remuant dans le creuset, qu'il faut couvrir d'abord de son couvercle, ce qu'il faut bien observer toutes les fois que vous mettez de la poudre, ou matière qui est dans le plat, qui doit être entretenue chaude, mais à petit feu. Vous aurez soin de ranger toujours des charbons autour du creuset, afin que la chaleur ne ralentisse point, & quand tout sera entré dans le creuset, vous mettez encore quatre onces de salpêtre tout seul par-dessus, & quand l'effervescence sera passée, vous enfoncerez, & mêlerez la matière du bas en haut, & recouvrirez le creuset, la laissant après cela mitonner pendant deux heures ; après quoi, avant qu'elle se refroidisse, vous la prendrez avec la cuillère, & la mettez dans un mortier de fer, bien clair, net, & un peu chaud.

Vous saurez après cela chauffer de l'eau que vous mettez dans une grande terrine de grès. Vous y mettez peu à peu votre chaux à moitié refroidie, de peur d'une trop grande effervescence. Il faut après bien remuer avec une cuillère de bois, & quand l'eau sera bien chargée de sel, vous la viderez par inclination après s'être bien reposée dans la terrine & mettez d'autre eau chaude sur la chaux, réitérez de même jusqu'à ce que la matière soit bien dessalée.

Nota. Observez qu'il faut mettre toutes les eaux salées ensemble, & les conserver pour en tirer un sel qui a aussi de grandes vertus, comme je le dirai dans la suite.

Vous jetterez à la fin toutes les eaux, quoiqu'elles soient encore un peu salées.

Quand on met de l'eau sur la chaux, il faut toujours qu'elle soit chaude, & la laisser bien reposer avant de la vider, & toujours broyer la matière avec le dos de la cuillère de bois. À mesure qu'elle se dessale, elle a plus de peine à se précipiter ; si bien qu'il faut plusieurs jours pour achever cette opération.

Quand l'eau sera insipide, vous la verserez comme les autres par inclination, puis vous remettrez la valeur de deux pintes d'eau sur cette noble céruse, & mêlerez bien, avec la cuillère de bois, d'abord vous verserez dans une autre terrine tout le plus fin. Vous

broierez bien ensuite avec la cuillère l'épais qui est au fond, & remettez un peu d'eau en mêlant. Vous la verserez d'abord avec la première, & recommencerez la même chose jusqu'à ce que le grossier, & les impuretés restent seules au fond de la terrine.

Brouillez bien ensuite ce que vous avez mis dans la terrine & le passez par un linge blanc, sur un pot bien propre, & à mesure que là chaux passe, frottez du doigt sur le linge, afin que rien n'y reste lorsque vous en verserez d'autre. Mêlez bien avec la cuillère & continuez ainsi jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. S'il y avait trop d'épais dans la terrine, vous y mettriez un peu d'eau. Enfin ce sont des choses où le bon sens guide. S'il reste de la céruse sur le linge, il faut mettre de l'eau par-dessus pour faire tout passer, hors les impuretés qui restent.

Votre matière étant alors dans son entière pureté, & bien dessalée, vous la laisserez reposer jusqu'à ce que tout tombe dans le fond du vase, soit que vous la laissiez dans le pot, ou que vous la mettiez dans une terrine. Elle sera mieux, & plutôt précipitée dans pot. Il faut qu'il soit de grès.

Les dernières eaux restent toujours un peu blanches mais il faut remarquer que cela ne peut être autrement, & que cela n'y fait rien, des que l'eau n'est pas chargée malgré là blancheur. C'est pourquoi après deux ou trois jours de repos de la dernière eau dans le pot, il faut la vider par inclination, & prendre la céruse métallique qui tire sur la couleur de saphir. Vous la mettez avec une cuillère d'argent, ou de bois, sur une feuille de papier gris en double, la rangeant cuillerée à cuillerée, & mettez le papier sur une claie pour que l'humidité s'écoule, & le lendemain vous la mettez sur une autre feuille de papier, & la laisserez sécher d'elle-même, si c'est l'hiver; sinon vous la mettez au soleil &, quand elle sera bien sèche vous la broierez dans un mortier de marbre avec un pilon de verre, puis vous l'enfermerez dans une boîte pour l'usage, après l'avoir bien enveloppée.

Manière de préparer la Scammonée d'Alep, pour les pilules aurifiques.

Prenez demi-livre de Scammonée. C'est une résine de couleur, fauve, spongieuse, légère, non massive & surtout facile à broyer sous les doigts, faisant le lait quand on met la langue dessus. Vous la met-

trez dans une cucurbitte, que vous secouerez pour bien mêler la matière avec de l'esprit de vin que vous y aurez mis. Il faut qu'il surnage de quatre bons travers de doigt. Laissez-le tout en digestion en lieu tiède jusqu'à ce que la dissolution soit faite, ayant soin de bien remuer la matière deux à trois fois le jour. Pendant la dissolution il faut faire une décoction d'une poignée de petite centaurée, d'une poignée de bétoine & d'une demi-poignée de germandrée, que vous mettrez dans un coquemar avec 3 pintes d'eau, & ferez bouillir pendant trois quarts d'heure doucement le vaisseau couvert tirez alors le coquemar du feu & laissez reposer jusqu'au lendemain que vous verserez la liqueur par inclination sur un linge pour la passer bien proprement & vous la mettrez dans une petite terrine de grès. Quant l'infusion de la scammonée sera faite vous la verserez par inclination sur cette eau dans la terrine, & prendrez garde de laisser passer les fèces avec l'esprit de vin. Il faut laisser reposer le tout jusqu'au lendemain que vous verserez la liqueur doucement. Vous trouverez au fond du vase une masse que vous mettrez avec une cuillère sur du papier gris en double & vous la laisserez sécher en un lieu un peu chaud, puis la serrerez pour l'usage.

PRÉPARATION DE LA RÉGLISSE POUR LES PILULES.

Prenez trois livres de Réglisse d'Espagne, nettoyez-la bien, & la coupez par petits morceaux très minces. Faites-la bouillir dans une grande marmite de terre vernissée avec de l'eau de fontaine, jusqu'à diminution, de moitié, puis vérifiez par inclination, remettez de nouvelle eau & faites bouillir de même, & tirez ainsi toute la substance de cette racine tant que l'eau en sera chargée. Mettez dans un vaisseau convenable votre liqueur après l'avoir passée proprement par un linge. Faites-la bouillir par l'évaporation jusqu'à ce qu'il ne reste que le quart de la liqueur. Alors vous ferez évaporer doucement, en remuant souvent, & de peur que l'extrait ne bouille, vous mettrez sur la fin le vaisseau sur un feu de fable, à feu doux, pour le faire dessécher doucement, de manière qu'il puisse se brouiller, & se mettre en poudre. Quand il sera bien sec, vous l'enfermerez dans une boîte en lieu sec pour l'usage.

Usage de ses nobles préparations.

Prenez trois onces de la chaux des métaux ci-dessus décrite. Trois onces trois quarts de résine de Scammonée. Une once de poudre de Réglisse de la préparation ci-dessus. Une once trois quarts de la solutive cristalline, dont nous donnerons la préparation ci-après.

Une once trois quarts d'écorce noir de Quinquina, deux gros de Bésoard oriental, que le tout soit bien broyé ensemble le Quinquina bien pilé dans un mortier de marbre, & tamisé. Quand vous aurez bien uni le tout ensemble, vous imbiberez cette composition, d'une cuillerée à bouche d'élixir, broyez exactement, puis prenez de la gelée de gomme adragant à discrétion pour faire une pâte avec une autre cuillerée d'élixir. Après avoir bien malaxé cette pâte avec le pilon de verre vous en prendrez de petits morceaux 40 grains, pour en faire des pilules. C'est la dose de cette précieuse médecine.

Il ne faut pas craindre que le Quinquina qui entre dans cette composition fasse le mauvais effet qu'il fait étant donné selon la méthode ordinaire il trouve dans ce mélange sa parfaite correction, en forte qu'il n'agit que par ses qualités absorbantes, fébrifuges, stomachiques & qu'il devient un des meilleurs spécifiques de la Médecine,

Ce remède possède non seulement les qualités (c'est M. de Grimaldy qui parle) de mon fébrifuge, mais il les possède encore plus exaltées ; de sorte qu'il agit avec plus de douceur, plus d'efficacité, & qu'il guérit plus promptement. Outre cela il attaque les maladies anciennes & enracinées, que le fébrifuge fait que soulager.

On prend ce remède comme le fébrifuge & on observe précisément le même régime dans toutes les circonstances. C'est que j'expliquerai exactement.

PRÉPARATION DE LA GOMME ADRAGANT.

Faites infuser une once de Gomme, adragant dans autant d'eau de chardon bénit qu'il en faut pour la rendre comme une gelée & ensuite passez-la par un linge blanc y & pressez avec le doigt faire pour la faire passer. Les morceaux blancs, & les plus transparents sont les meilleurs.

OBSERVATION IMPORTANTE.

Il arrive quelquefois que le remède purge trop, fatigue le malade & que malgré son excellence, il pourrait s'en ensuivre des accidents. Pour y obvier sûrement, il faut faire donner au malade un lavement, ou remède d'eau de tripes avec une demi-once de thériaque détrempe dans l'eau ; ce qui rétablit parfaitement les choses & met à l'abri de tout fâcheux accident. On parle d'après l'expérience.

CHAPITRE II.

Préparation des matières qui composent le purgatif fébrifuge de M. de Grimaldy.

MANIÈRE DE FAIRE LE RÉGULE PHILOSOPHIQUE MARTIAL.

Prenez sept onces de pointes de clous de Maréchal, trois onces d'étain en grille, & vingt onces d'antimoine de Hongrie, Mettez un creuset sur un culot dans le fourneau, couvrez-le, remplissez le fourneau de charbon, & mettez par-dessus des charbons allumés. Lorsque le creuset sera bien rouge, vous y mettez les clous, & l'étain. Couvrez le creuset & donnez bon feu, & quand vous jugerez que la matière sera bien rouge, vous mettrez l'antimoine par petits morceaux échauffés dans une cuiller, pour ne pas refroidir la matière, faisant toujours grand feu pendant demi-heure, jusqu'au ce que la matière soit en belle fonte, ce que vous connaîtrez à l'œil, & en fondant avec la baguette de fer, & remuant le tout ; laissez-la encore un quart d'heure, le creuset toujours couvert, avec un grand feu ; après quoi vous mettrez deux onces de salpêtre; couvrez vite & appuyez dessus jusqu'à ce que l'effervescence soit passée ; puis mettez deux onces de salpêtre & faites de même une troisième fois, tenant grand feu. Un quart d'heure après retirez le creuset, mettez-le sous la cheminée, & battez sur le bord pour faire tomber le régule. Quant le creuset sera froid, vous le casserez, vous prendrez le Régule, & séparerez les scories.

Mettez de nouveau un creuset au fourneau, & quand il sera, rouge, mettez-y votre Régule en petits morceaux dans une cuillère,

après avoir laissé chauffer. Quand vous aurez tout mis, vous couvrirez le creuset de charbons, & quand la matière sera fondue & en bel œil, vous y remettrez trois onces de salpêtre. Couvrez vite & appuyez jusqu'à ce que l'effervescence soit passée. Vous le laisserez un bon quart d'heure en fonte puis vous retirerez le creuset sous la cheminée & battrez sur le bord.

Laissez refroidir le vaisseau, prenez le Régule ôtez les crasses, remettez-le dans un nouveau creuset, & faites de même que dessus. Observez pourtant qu'à la troisième opération il n'y faut mettre que deux onces de salpêtre. Mais si à la troisième opération la surface du Régule était encore chargée d'impuretés, vous en feriez encore une, parce que la perfection du Régule se connaîtra à la couleur jaunâtre du salpêtre qui tient le dessus, & marque que le soufre aurifique des métaux est ouvert.

Il faut toujours des creusets nouveaux à chaque opération & grand feu. Quand on a un cornet à Régule, on le graisse un peu avec la cire, le versant diligemment, & on bat dessus le bord pour faire précipiter le Régule. Quand donc le Régule sera bien purifié, vous en ferez la céruse de même que je l'ai enseigné pour faire la chaux pour les pilules aurifiques, mêlant trois parties de salpêtre sur une du présent Régule, après ravoir bien pilé & tamisé dans un tamis de soie couvert. Il faut que la céruse soit bien dessalée

PRÉPARATION DU FONDANT PHILOSOPHIQUE.

Suite du secret.

Il faut fixer une partie de bon salpêtre avec deux parties de tartre blanc de Montpellier. Ayant pilé & mêlé ces deux choses, vous les mettrez dans une marmite de fer sur un feu de charbon, & quand la marmite sera chaude, vous mettrez un charbon allumé qui allumera les matières. Pendant la détonation il faut tenir un poids bien pesant sur le couvercle de la marmite. Dès que la détonation sera faite, vous prendrez vite la matière qui y est avec une cuiller de fer que vous mettrez dans un mortier de fer &, tandis qu'elle est encore chaude vous la mettrez dans une terrine, avec de l'eau chaude en quantité suffisante pour dissoudre les sels, & lorsqu'ils seront bien dissous, vous mettrez une feuille de papier gris sur un tamis de crin, vous verserez doucement la dissolution pour la filtrer,

& quand tout sera filtré, vous mettrez encore un peu d'eau sur le marc pour qu'il ne reste point de sel & filtrez comme la première fois.

Cela fait ayez de l'eau mère que l'on prend à l'Arsenal, mettez-en dans une terrine de grès, environ deux pintes, versez la dissolution des sels sur la dite eau jusqu'à ce que tout soit en caillé ; vous mêlerez avec, une cuiller de bois & vous prendrez le caillé que vous mettrez dans une autre terrine avec de l'eau bien pure. Il faut de l'eau de fontaine, celle de la rivière étant remplie de limon qui se mêle avec cette poudre, ainsi il ne faut pas s'en servir dans cette opération, non plus que pour édulcorer les chaux des métaux. Si l'on ne peut avoir de l'eau de fontaine, il faut en avoir de rivière & la filtrer deux à trois fois, en changeant chaque fois de papier.

Quand vous aurez ramassé tout le caillé, il faut encore remettre de la dissolution de sels peu à peu, arrosant dessus le liquide, & retirer le caillé, & continuer ainsi jusqu'à ce tout soit réduit en caillé.

Après quoi vous mettrez de l'eau fraîche dessus remuant bien la matière avec la cuiller pour qu'elle se dessale : laissez-la reposer & quand elle sera ramassée au fonds de la terrine, vous verserez l'eau claire, & vous continuerez à en mettre d'autre jusqu'à ce que la matière soit bien dessalée, la laissant reposer à chaque fois jusqu'à ce que la matière soit toute ramassée au fond de la terrine. Continue à mettre de l'eau jusqu'à ce qu'elle sorte limpide. Après avoir versé la dernière eau, vous mettrez la matière avec une cuiller de bois, ou d'argent, sur un papier gris & la laisserez sécher au Soleil s'il y en a, ou à l'air dans la chambre, comme les chaux métalliques.

PRÉPARATION DE LA SOLUTIVE CHRYSTALLINE.

Ayez un pot de terre neuf vernissé remplissez-le d'eau de fontaine à trois doigts près & quand l'eau bouillira, mettez du tartre peu à peu avec une cuiller de bois, environ une livre sur quatre pinces d'eau & vous mêlerez souvent avec la cuiller & écumerez la crasse qui vient au-dessus de temps en temps. Quand vous verrez une pellicule se former sur la surface de l'eau ce sera la marque qu'elle s'est chargée du sel Cristallin.

Vous mettrez une toile claire sur un pot de grès, & vous verserez votre dissolution pour la passer & purifier des crasses du

tartre, après quoi vous remettrez votre pot avec de nouvelle eau sur la matière qui reste, & quand il bouillira, vous remettrez encore d'autre tartre comme dessus & ferez de même. En attendant que cette seconde opération se fasse, il faut battre sur la superficie de la première extraction qui est dans le pot de grès avec la cuiller de bois pour faire précipiter la solutive, & la laisser reposer. Dès que l'eau sera froide, versez-la par inclination dans un autre pot & vous passer celle qui est auprès du feu sur cette première & ferez de même tant qu'il vous plaira d'en préparer. Battez toujours l'extraction comme dessus & après que vous en aurez préparé ce que vous en souhaitez, s'il reste quelque chose dans le pot vous le ferez dessécher sur un papier, & le garderez pour le mettre avec d'autre, à la première opération que vous ferez dans la suite.

Quand vous aurez laissé reposer votre solutive & versé toutes les eaux ensemble, que vous laisserez aussi reposer environ deux jours, vous verserez l'eau qui sera inutile, vous joindrez ce qui sera précipité avec l'autre, & vous mettrez de l'eau fraîche dessus pour bien laver la solutive. Versez-le tout dans une terrine & quand elle sera reposée, versez l'eau par inclination & tâchez qu'elle entraîne une crasse brune, remuant la terrine entre vos mains sur la fin, pour que l'eau entraîne cette crasse. Remettez encore un peu d'eau & remuez avec la cuiller la matière avec l'eau, & puis laissez reposer» & faites de même que dessus pour entraîner les crasses.

Quand vous aurez purifié la matière autant que vous l'aurez pu, vous mettrez de l'eau de fontaine dans le pot de terre, & quand elle sera chaude, vous mettrez votre solutive dedans. Vous ferez comme dessus, & réitérerez trois à quatre fois, tant que vous ne verrez plus de crasses noires quand vous la laverez.

Quand vous aurez mis la dernière eau, laissez reposer jusqu'au lendemain. Telle est la solutive Cristalline qu'on emploie dans les pilules aurifiques décrites ci-dessus.

Observez qu'il faut pour le purgatif fébrifuge faire la dissolution de la scammonée dans l'esprit de vin de même que pour les pilules, excepté que vous ne ferez pas d'infusion de simples & que vous vous servirez de l'eau commune bien claire pour la précipiter, en versant par-dessus dans une terrine de grès la dissolution qu'on en a faite dans l'esprit de vin. Et comme il y a quelque fois de la scammonée, quoique d'Alep, qui est plus chargée de terrestrités

que d'autre, en ce cas vous ferez la dissolution une ou deux fois dans l'esprit de vin après l'avoir fait sécher la première fois & l'avoir broyée.

Il faut toujours verser l'esprit de vin par inclination, de crainte de mêler les impuretés qui sont au fond du vase.

SUITE DES OPÉRATIONS.

Prenez de la fleur de résine de Hambourg. La véritable est douce & impalpable sous les doigts & d'une odeur aromatique. Vous en mettez dans un plat vernissé & vous l'imbiberez avec de l'eau de petite centaurée. Il faut après avoir mêlé que l'eau surpasse la résine de deux doigts. Mettez le plat sur un réchaud à feu très doux : faites évaporer l'eau insensiblement, remuant toujours avec une cuiller d'argent. Quand la résine sera bien sèche, vous l'enfermerez pour le besoin.

Mélange & composition du purgatif fébrifuge.

R. Trois onces de résine de Scammonée préparée dans l'esprit de vin comme dessus.

Une once 6 gros de solutive cristalline de tartre.

Cinq gros du fondant philosophique.

Une once sept gros de céruse martiale.

Six gros de fleurs de résine de Hambourg.

Sur le total vous mettez demi-once de semence de perles d'Orient. Pour ne pas y être trompé, il faut les préparer soi-même, les bien laver dans de l'eau chaude trois à quatre fois puis les bien sécher avec un linge blanc, ensuite sur un petit feu, puis les piler dans un mortier de marbre avec un pilon de fer. Enfin il faut y joindre une demi-once de Bésoard oriental

Il faut commencer par bien broyer la céruse martiale dans le mortier avec le pilon de verre, puis vous mettez la résine de scammonée & la solutive bien broyées ensemble ; puis la résine de Hambourg & le fondant philosophique. Alors vous broierez bien encore, puis vous ajouterez le bésoard, & les perles réduits en poudre subtile.

Le mélange fait, vous broierez exactement, afin que toutes les matières soient bien unies : après quoi vous ôterez la moitié de ce

mélange que vous mettrez sur une feuille de papier.

Il faut avoir soin en broyant de ramasser de temps en temps, avec une petite cuiller de bois tout au tour du mortier afin que tout soit bien mélange.

Il faut avoir dans une bouteille un mélange fait avec trois onces & demie d'essence blanche de genièvre & une once de baume de Copahu, & deux gros de baume blanc de la Mecque bien battre la bouteille pour que tout s'unisse parfaitement & de ce mélange vous en mettrez environ un gros & demi, en arrosant sur la poudre qui est dans le mortier & vous broierez jusque ce que l'essence soit bien insinuée dans la poudre, puis vous répandrez la moitié que vous avez mise sur le papier & vous mettrez autant de l'essence. Quand vous aurez fait l'inflammation comme je l'ai dit, vous remettrez le tout peu à peu toujours en broyant avec votre pilon & continuerez de broyer le tout ensemble encore, pendant une bonne demi-heure alors votre purgatif sera parfait.

Remarquez que quand vous aurez fait le premier broiement avec les essences, il faut mettre la poudre sur une feuille de papier avant de reprendre celle que vous avez ôtée, parce que vous ne pourriez point faire le mélange des essences comme il faut.

Enfin quoique le jugement dicte bien des choses dans les ouvrages quand en à l'habitude de travailler, je suis néanmoins bien aise de dire jusqu'aux moindres circonstances.

La dose de ce purgatif est de quarante grains. On peut même l'augmenter dans de certains cas, selon le besoin comme je l'expliquerai, lorsque je parlerai de ses vertus & propriétés.

CHAPITRE III.

Manière de composer l'huile de vie.

Cette Huile est un baume essentiel & un grand cordial, composé de plusieurs essences aromatiques, diurétiques, stomatiques, céphaliques, sudorifiques. Le tout fait un vrai vulnéraire.

℞. Six onces d'huile de cade, qui vient de Montpellier.

Deux onces d'essence de carabé.

Deux onces d'essence éthérée de térébenthine.

Une once d'essence blanche de genièvre.

Demi-once d'essence de cannelle.

Lorsqu'on peut avoir de la pure essence de lavande & de romarin, on peut, en mettre une demi-once de chacune. Elles viennent aussi de Montpellier.

COMPOSITION DE L'ESSENCE DE CIRE JAUNE.

℞. Une livre de cire bien jaune, odorante & pure, & deux livres d'os de pied de mouton calcinés, faites fondre la cire doucement, puis mêlez-la avec les os, que vous aurez piles & tamisés, faites de petites boules que vous mettrez dans une cornue & distillerez à feu bien gradué, très doux dans le commencement en augmentant peu à peu, & plus fort à la fin. Comme il se distille une eau avec l'huile, il faut verser ce qui sera distillé dans une bouteille, après que les vaisseaux seront refroidis, & laisser la bouteille en repos jusqu'à ce que la séparation de l'huile & de l'eau se fasse. Puis vous la séparerez par l'entonnoir de verre. Quelque fois elle est si confuse qu'on ne peut la séparer, mais elle se sépare par la rectification qui se fait ainsi.

Comme elle sent l'empyreume, il faut faire fondre deux parties de belle cire jaune la plus récente & odorante qu'on puisse avoir, & quand elle sera fondue à feu lent, vous y mettrez une partie de votre huile que vous mêlerez bien. Vous mettrez ce mélange dans une nouvelle cornue à laquelle vous adapterez un récipient que vous luterez à l'ordinaire, & vous distillerez bien lentement à feu doux sur bain de cendres au lieu de sable & votre essence sera rectifiée de couleur & d'odeur très douce.

Vous en séparerez le flegme par le bain-marie dans une petite cucurbite.

MANIÈRE DE TIRER L'ESSENCE ÉTHÉRÉE DE TÉRÉBENTHINE.

℞. Une douzaine de belles oranges dont l'écorce soit des plus rouges, je ne dis point de celles de Portugal & douzaine & demi de citrons, coupez-en une douzaine par tranches minces & ne mettez que l'écorce de la demi-douzaine, coupée en petits morceaux.

Mettez dans un réfrigérant où l'on distille l'eau de vie, cinq livres de Térébenthine de Venise la plus claire & la plus odorante,

qui ne cède guère à celle de Chio, dont on ne peut plus trouver & versez dessus sept pintes d'eau de fleurs d'orange, trois onces de trois onces de storax en larme & quatre onces de benjoin bien pulvérisé. Mettez encore sur vos citrons & oranges, & le reste six pintes de bon vin blanc. Brouillez bien le tout avec un bâton, puis couvrez votre alambic & faites un petit feu, clair & très doux avec du menu fagot. L'huile éthérée sortira d'abord avec un esprit. Continuez la distillation tant que vous verrez sortir de l'huile, après quoi vous la séparerez avec l'entonnoir de verre. Il faut achever de distiller toute la liqueur, & la mêler avec celle que vous aurez séparée de l'huile pour la garder pour une autre préparation, où vous n'aurez pas besoin de mettre de nouvelle eau de fleurs d'oranges mais seulement deux pintes de vin blanc en employant la même dose de térébenthine.

Cette essence toute seule a des qualités infinies pour les coliques, les maux de reins ; pour purifier les vaisseaux & la vessie. Elle pénètre jusqu'au fond résout les glaires, chasse le sable par les urines. Elle est bonne aux maux de poumons & d'estomac, du foie & de la ratte. On en prend depuis six gouttes jusqu'à quinze dans son propre esprit ou dans de bon vin blanc, un peu chaud.

Elle est également bonne aux femmes & aux hommes pour les maux de galanterie, mais étant jointe aux remèdes qui composent cette huile de vie, il se fait une concordance qui produit des effets surprenants, dans les chutes & contrecoups, pour chasser le sang extravasé, dans les accouchements difficiles, & pour apaiser les suffocations & coliques de matrice après l'accouchement.

C'est un baume contre tout venin, elle fortifie & nettoie toutes les voies qui sont attaquées de venin vérolique. Elle est bonne pour les fleurs blanches, dans les fièvres malignes, pour aider à faire sortir le pourpre la petite vérole, & la rougeole, en en prenant tous les matins vingt goûtes dans une bonne cuillerée de vinaigre chaud, & une autre cuillerée par-dessus avec un peu de sucre, il fait suer, couvrant raisonnablement le malade.

Dans les pleurésies, esquinancies, dans les retentions d'urine, les ulcères dans la vessie, ou en prend la même dose tous les jours dans du vin blanc. Pour les maux d'estomac, & d'autres incommodités, l'on en prend 6, 8, 10, & 12 gouttes. Suivant la grandeur de la maladie.

Elle est merveilleuse dans les paralysies, rhumatismes, jaunisses, hydropisies, les jours d'intervalles du purgatif.

Je l'ai toujours trouvé bonne universellement, sans qu'elle puisse faire aucun mal.

CHAPITRE IV.

ÉLIXIR.

Manière de préparer un véritable menstrue avec l'esprit de Roi des végétaux, homogène avec l'esprit universel, pour tirer le soufre radical des mixtes qui composent le plus parfait Élixir qu'on puisse avoir.

℞. Douze livres de miel bien pur ; le plus nouveau est le meilleure, n'importe qu'il soit blanc, pourvu qu'il soit naturel à moins que ce ne fût du miel Roi de Narbonne, venu directement du lieu dans la saison.

Sur ces douze livres de miel mettez vingt-quatre livres d'eau de rivière, bien claire & reposée, que vous aurez fait tiédir. Pour bien faire, ayez deux grands Vaisseaux pour mettre six livres de miel, & douze livres d'eau dans l'un & dans l'autre, il faut que la moitié du vase reste vide.

Quand vous aurez bien fait dissoudre le miel avec l'eau, en le mêlant avec une cuiller de bois, vous le mettrez dans vos matras que vous boucherez bien avec un bouchon de liège, & plusieurs doubles de vessie mouillée par-dessus, puis vous les mettrez dans une étuve douce, afin que la fermentation se fasse à loisir, comme il faut. Vous visiterez tous les jours vos matras. Tant que vous verrez élever des globules, & agir la matière, c'est signe que la fermentation n'est pas finie.

Dès que vous verrez éclaircir la surface, & qu'il ne se fait plus d'écume ni de mouvement, c'est signe que la fermentation est finie. C'est à quoi il faut bien prendre garde car si vous la laissez plus de vingt-quatre heures après que les esprits sont tranquilles, votre matière aigrirait, & servirait à rien qu'à faire de bon vinaigre pourvu que vous la laissassiez achever d'aigrir.

Après que vous aurez remarqué qu'il ne se fait plus de

mouvement, il y a encore une marque de la perfection de la fermentation qui est qu'après avoir débouché les vases, vous sentiez une odeur spiritueuse & vineuse.

Les choses en cet état mettez trois pinces de bon esprit de vin dans chaque matras avec la liqueur fermente & brouillez, le tout ensemble, & laissez le matras dans l'étuve encore vingt-quatre heures, puis vous distillerez par l'alambic au réfrigérant, à très petit feu de quelques petits charbons, & un petit morceau de cotret, & des que l'eau du réfrigérant sera plus que tiède, vous, l'ôterez pour en mettre de la fraîche. Vous retirerez quatre pintes & près de chopine d'un esprit fort homogène à notre nature.

Vous pouvez pourtant distiller tant qu'il sortira de l'esprit quoique plus faible, mais cessez dès qu'il ne sortira plus que du flegme.

Quand vous aurez retiré les quatre pintes & demie, il faut les mettre à part, & se garder de les mêler avec ce que vous distillerez dans la suite, pour n'être, point obligé d'en venir à la rectification.

Vous garderez aussi ce que vous aurez distillé qui n'est pas si fort pour mettre dans l'alambic dans une autre distillation pour le repasser. Le succès dépend de mener la distillation très doucement, pour qu'il ne monte point de flegme avec l'esprit dans la première distillation. Vous aurez si vous avez bien fait votre opération, près de dix pintes de bon esprit, doué de vertus infinies pour la santé & un extracteur très philosophique des vrais soufres radicaux des mixtes. Conservez-le précieusement pour l'usage.

Voici les choses qui entrent dans la composition de cet Élixir incomparable.

℞. Demi-livre de cannelle bien succulente, & spiritueuse.

Deux onces & demi de clous de girofle.

Trois onces de macis.

Une once de muscade.

Pilez bien le tout & de peur que ces drogues ne perdent leurs vertus, mettez les vite dans une bouteille de verre & mettez dessus deux pintes & demi de votre esprit universel ; boucher bien la bouteille d'un bouchon de liège & de deux ou trois doubles de vessie mouillée par-dessus, pour que rien ne transpire & mettez la bouteille dans une étuve douce, vous la remuerez tous les jours au bout de

quinze, il faut la retirer de l'étuve pour la mettre dans votre cabinet.

PRÉPARATION DES RACINES, ÉCORCES & GRAINES DU LEVANT.

℞. Deux onces d'acorus.

Une once & demie de grand cardamomum.

Deux onces de graine de paradis.

Une once & demi de bois d'aloès.

Deux onces de santal citrin.

Une once & demi de spicanardi.

Deux onces & demi de zedoaria.

Une once & demi de rhapontique.

Deux onces de racines de contraierva.

Une once & demi de costus.

Une once & demi de cubèbes.

Mettez sur ces ingrédients une suffisante quantité de l'esprit universel & tirez la teinture, comme on vient de le dire.

PRÉPARATION DES CONFLECTIONS.

Prenez cinq onces de thériaque de Venise, de Rome ou de Montpellier. Deux onces d'orviétan du Pont Neuf. Deux onces de bon mithridate. Trois onces de confection alkermès. Quatre onces de confection d'hyacinthe.

Mêlez le tout ensemble avec un peu de votre menstree dans une grande bouteille, & versez par-dessus deux pintes de votre menstree ou esprit universel, bouchez - la bien comme les autres, & mettez la dans l'étuve pendant quinze jours, la mêlant tous les jours, puis mettez-la au cabinet comme les autres.

PRÉPARATION DU SAFRAN ORIENTAL.

Prenez trois onces de safran que vous couperez avec des ciseaux, & mettez dans une bouteille de verre avec une pinte & trois demi-septier de votre menstree, bouchez-la bien, mettez-la quelques jours à l'étuve, en la mêlant de temps en temps.

Il faut observer que les bouteilles & les cruches doivent toujours avoir un tiers de vide pour que les esprits en circulant ne les fasse rompre & que l'étuve n'ait que une simple tiédeur.

Préparation des écorces de citrons & d'oranges.

Prenez trois douzaines de grosses orange aigres qui aient l'écorce bien rouge, & quatre douzaines de citrons bien frais ; levez adroitement l'écorce, pour pouvoir en conserver l'essence, puis coupez la dite écorce en petits morceaux dans un plat de faïence bien net, & mettez-les dans une cruche de grès, & par-dessus autant qu'il faut de votre esprit universel, pour qu'il surnage de quatre doigts, il faut choisir les cruches proportionnées aux choses qu'on y veut mettre ; mais il faut remarquer qu'aux citrons, aux herbes, aux fleurs, aux racines, il n'est pas nécessaire de laisser un tiers de vide, & qu'il suffit que les cruches ne soient pas tout à fait pleines, que l'esprit surnage de quatre bons doigts. Après avoir exactement bouché les vaisseaux, on le mettra à l'étuve pendant quinze jours, puis au cabinet

Préparation de la Mélisse, Bétoine ; fleurs & autres simples alexitères qui entrent dans l'Élixir.

Prenez la mélisse dans le temps qu'elle est en fleurs, qui est le temps que les simples aromatiques sont remplis de leurs vertus balsamiques. Cette observation servira d'instruction pour toutes les autres.

Épluchez-la bien proprement, ôtant toutes les feuilles fanées, sèches & terreuses puis étendez-la sur un grand linge dans une chambre à l'ombre pour la faire sécher pendant deux jours, remuant, soir & matin, de peur qu'elle ne s'échauffe.

Il faut aussi avoir soin de faire amasser tous vous dans le croissant de la lune & non dans la lune vielle ou elles on moins de vertus. Vous en pouvez mettre infuser pour deux ans si vous voulez ; observant de faire ces provisions dans le temps & les saisons où la chaleur domine ; car l'été pluvieux ne donne rien de bon.

Si vous n'avez pas beaucoup de votre Esprit universel pour faire infuser quantité de vos simples tout fraîchement séchés, vous les enfermerez dans des sacs de papier gris pour les faire infuser quand il vous plaira.

Faites provision de bétoine, dont on emploie la fleur & les feuilles séchées de même.

Vous pouvez deux, trois, quatre livres de mélisses, aussi bien que de bétoine, dans des cruches différentes après avoir bien broyées dans vos mains & par-dessus du menstrue qui surnage de quatre doigts ; ce que doit s'entendre également de toutes les préparations suivantes.

Deux livres de fleurs de petite sauge avec les feuilles. Celle de Provence ou du bas Languedoc est la meilleure. Il faut aussi la faire un peu sécher à l'ombre. Si elle est de Provence ou du Languedoc, on l'apporte sèche.

Trois à quatre livres de fleurs de lavande & non point la feuille. Ces fleurs ne veulent point être séchées, non plus que celles de romarin, mais seulement épluchées ; c'est pourquoi il faut faire infuser une bonne quantité de ces deux espèces de fleurs, pour y avoir toute l'année & les mettre dans différentes croches, ce qui est nécessaire parce quelles ne viennent point dans le même temps, ni dans la même saison.

Remarquez qu'il n'y a point de doses à observer pour les fleurs, & les herbes, ni d'autre règle que ce que j'ai observé sur la quantité du menstrue donc on se sert pour, tirer la teinture. On peut en faire infuser pour plusieurs années ; ce qui n'en est que mieux, parce que l'infusion se fortifie sur le marc, confermentant avec lui, pourvu cependant que les cruches soient bien bouchées avec du linge, & de la cire fondue par-dessus. L'essentiel est d'avoir beaucoup d'esprit universel pour faire quantité d'infusions à la fois. On fait après ses mélanges comme on veut.

Comme les herbes, & les fleurs s'enflent les premiers huit jours de l'éteve, quoiqu'on y ait mis de l'esprit universel de manière qu'il surnage de quatre travers de doigts, il faut déboucher les cruches & tourner les herbes sans dessus dessous, & remettre autant qu'il faut dudit esprit pour surnage de quatre doigts & bien boucher les cruches, & au bout de quinze jours les mettre dans le cabinet avec les autres.

Vous mettrez la fleur de millepertuis avec celle de petite centaurée. L'on épluche fleurs & feuilles. Vous mettrez deux parties de millepertuis contre une de petite centaurée. Il n'est pas nécessaire qu'elles soient tout à fait sèches, parce que les fleurs n'ont point, tant de flegmes que les herbes.

Vous prendrez l'hysope, le thym & la marjolaine & en fleurs,

& après les avoir épluchées, vous mettrez feuilles & fleurs ensemble dans une cruche par égales parties & assez d'esprit universel qu'il surnage de quatre doigts.

Dans une autre cruche vous mettrez deux à trois livres de fleurs de coquelicot, après l'avoir laissé un peu flétrir à l'ombre pendant trois à quatre jours, les démêlant deux fois par jour à fin qu'elles ne s'échauffent pas. Vous les mettrez dans la cruche, avec quatre à cinq pintes d'esprit universel, parce que ces fleurs abondent beaucoup en teinture ; puis à l'étuve.

Vous ferez de même des fleurs de muguet qui se ramassent au mois de Mai, mettant de la liqueur par-dessus à l'éminence de quatre doigts & les mettrez à l'étuve.

Vous mettrez pareillement dans une cruche des fleurs rouges de pivoine.

Il faut aussi avoir quantité d'œillets rouges les plus veloutés, il ne faut pas les couper comme on fait, c'est leur ôter une partie de leurs vertus, mais tirer la fleur, de la bourse, pendant qu'ils sont frais. C'est la seule fleur qui perde son soufre en se séchant. J'y ai été trompé, ainsi il faut les mettre tout de suite dans, la cruche avec de l'esprit universel à l'ordinaire, puis à l'étuve.

COMPOSITION DE L'ÉLIXIR.

Prenez parties égales de chaque infusion ou teinture ci-dessus décrite, mêlez-les, & les filtrés, puis mettez le mélange dans une cucurbite, observant d'en laisser les deux tiers vides & après l'avoir bouchée d'un chapiteau aveugle bien luté, vous ferez circuler la liqueur à feu convenable pendant six jours, après lesquels vous la verserez dans un bon & fort matras à long col que vous boucherez hermétiquement & mettrez au bain de cendres à un feu doux, égal & continu, à l'athanor pour s'y digérer pendant l'espace d'un mois philosophique, & votre Élixir sera fait. Au reste quand vous laisserez la liqueur plus long temps à l'athanor, il n'y aurait point de mal pourvu que le degré de feu fut toujours le même.

CHAPITRE V.

Concernant la composition ou l'or potable de M. de Grimaldy.

PRÉPARATION DE LA TERRE VITRIOLIQUE,
ou de l'Aimant astral (a).

Ayez de bon vitriol d'Angleterre, participant du fer, que vous mettez dans un grand vaisseau de chêne. Versez six parties d'eau de pluie distillée contre une de vitriol ; laissez dissoudre le vitriol, & la dissolution faite, ajoutez-y des cailloux calcinés réduits en poudre fine, en poids égal à celui de votre vitriol, laissez digérer cette dissolution à une chaleur douce comme en une étuve, pendant l'espace de quarante jours.

Pendant cette digestion, deux sortes de fèces se sépareront de la matière, les unes pesantes, & les autres légères & sulfureuses surnageront en forme d'écume. Il faut ôter cette écume ou crasse, avec une écumoire de bois à mesure qu'elle se forme, & après les quarante jours de digestion, verser tour doucement la dissolution à clair dans des terrines de grès & rejeter comme inutile tout ce qui s'est amassé au fond du vaisseau.

Filtrez bien votre dissolution, & faites-la évaporer très doucement jusqu'à siccité ; calcinés à une chaleur très douce votre matière jusqu'à blancheur ajoutez-y alors poids égal de bon régule d'antimoine martial, réduit en poudre impalpable & autant de nitre très pur bien sec, fixé par le soufre ou par le charbon & purifié par la dissolution & la filtration, mélangez exactement ces trois matières, ou poudres, en les filtrant ensemble & les ayant mis dans une bonne & forte cornue, donnez-y le feu par degrés de manière à faire rougir à blancheur la cornue, que vous entretiendrez ainsi pendant quatre heures. On peut conserver l'eau forte qui passe dans le récipient, ou ballon, pour tout autre usage, par exemple pour réduire votre or en chaux, comme on le dira ci-après. Au reste elle est inutile dans la présente opération. Laissez refroidir la cornue ; prenez la matière, &

a) Dans le temps que la première partie de cet ouvrage a été imprimée, l'Éditeur n'était point déterminé à donner la préparation de l'Aimant astral ce qui l'a engagé de s'expliquer comme il fait pag. 12. Mais il a cédé aux remontrances qui lui ont été faites, & a mieux aimé se rendre utile au Public, que de se donner le ridicule d'un homme à secrets.

l'exposez pendant cinq jours & cinq nuits en un lieu couvert & perméable à l'air & point au soleil, faites-la dissoudre dans l'eau de pluie distillée, filtrez, évaporez, desséchez & calcinez comme ci-devant, après avoir ajouté avant la calcination à la matière desséchée, la moitié du poids du même nitre que vous avez employé dans l'opération précédente, réitérez encore le tout cinq fois de la même manière, exposant la matière à l'air après chaque calcination, en sorte qu'en tout il y ait sept calcinations précédées de dissolution, filtration, dessiccation & addition de nitre. Il faut observer qu'à chaque calcination l'on diminue le poids, du nitre ; par exemple si à la première calcination l'on a mis dix livres de nitre & à la seconde cinq, il ne faudra en mettre que quatre livres à la troisième, trois à la quatrième, deux à la cinquième, une à la sixième & point de tout à la septième.

Ces sept calcinations étant faites & votre matière réduite en poudre fine, vous aurez votre terre vitriolique dûment préparée & aimantée.

Votre aimant ainsi préparé, il faut avoir un instrument de fer blanc comme un entonnoir qu'il faut mettre à moitié plein de votre aimant & exposer à l'air de la manière qui suit.

Il faut placer & accommoder votre entonnoir de façon qu'il soit à l'abri des injures de temps & par conséquent de la pluie, dans le temps des équinoxes, le mettant par exemple, à une fenêtre, le col ou tuyau, en dedans de la chambre. Vous y adapterez un récipient que vous luterez aux jointures, au bout d'un certain temps on aura plus de deux pintes d'esprit universel. Il faut distiller cet esprit sept fois, ayant soin à chaque distillation d'en séparer l'eau insipide. Chaque fois il restera au fond du vaisseau une terre inanimée qu'il faut calciner avec attention, pour en extraire un sel plus blanc que la neige, aussi transparent qu'un cristal, L'ayant fait circuler dans un pélican pendant un mois avec son propre esprit, le dissolvant sera parfait. Vous le garderez dans une bouteille de verre bien bouchée pour vous en servir au besoin. C'est avec ce dissolvant qu'on fait l'or potable.

Prenez une once d'or en chaux ; mettez-le dans une cucurbite ; faites trois différentes lotions avec l'eau ou esprit ci-dessus, laissant pendant vingt-quatre heures chaque lotion pour emporter l'acrimonie qu'il pourrait y avoir dans l'or, à cause de la réduction en

chaux, ensuite versez ces lotions par inclination & les rejetez comme inutiles, distillez la quatrième lotion au bain de sable, de cendre, ou au bain-marie à un feu réglé, & méthodique, il passera dans le récipient une liqueur citrine qu'il faut conserver précieusement dans une bouteille de cristal.

C'est un excellent remède, qu'on peut appeler à juste titre *Médecine universelle*, nom que lui avait donné M. de Grimaldy.

CHAPITRE VI.

Contenant les vertus de tous les remèdes ci-dessus décrits, leur usage & la manière de s'en servir.

VERTUS DU PURGATIF.

Les vertus & principaux effets consistent à fortifier souverainement la nature. Il guérit aussi promptement qu'on peut raisonnablement le souhaiter, pour peu qu'il y ait de ressources & de possibilité & la guérison qu'il procure est solide & assuré, particulièrement pour toutes les maladies aiguës avec complications ou inflammations, comme celles où il y a du venin comme fièvres malignes, pestilentielles, dépôts internes, & bubons internes, les fluxions de poitrine, les rhumes violents avec fièvre & oppression, la petite vérole & la rougeole. Il est infailible pour les pleurésies, péripneumonies, érysipèles, fièvres intermittentes & quotidiennes. Il est immanquable pour les dysenteries, flux de sang, dévoiement, ténésme. Il arrête les hémorragies, consolide & cicatrise les veines rompues. C'est un spécifique assuré pour la léthargie & l'apoplexie. Il guérit la colique de quelque nature quelle soit, savoir colique d'estomac, dangereuses indigestions, coliques venteuses, bilieuses & néphrétiques, le choléra morbus, & le miséréré. Il guérit le calcul, & la rétention d'urine. Il est très excellent pour l'hydropisie, même celle de matrice. Il guérit les pertes de sang causées par sa trop grande coagulation & en lui rendant la fluidité, il rétablit les règles, corrige leurs irrégularités, lesquelles ne sont point un empêchement de la prendre, quand quelque besoin le requiert. Il guérit de même les fleurs blanches des femmes & fortifie les vaisseaux spermatiques.

On le donne hardiment aux femmes enceintes dans le temps de leur grossesse, devant & après l'accouchement. Il facilite beaucoup & prévient tous les accidents dangereux qui l'accompagnent & le suivent. Il remédie à la stérilité de l'un & de l'autre sexe

Quand elle n'est causée que par accident. Il fortifie les vaisseaux, il fait déclarer les maladies secrètes lorsque par certaines dispositions du tempérament, elles se conservent & demeurent cachées pendant plusieurs années ; ce qui est dangereux ; car plus les symptômes sont tardifs, plus les maladies deviennent opiniâtres & souvent incurables.

Il avance & assure leur guérison, quand il est joint aux spécifiques que donnent ceux qui traitent ces maladies. Il soulage les asthmatiques & les phtisiques & en guérit beaucoup.

Les pulmoniques en reçoivent un grand soulagement & en sont même guéris par le secours de l'huile de vie, si on y remédie assez tôt. Les maladies de l'estomac, les aigreurs, la jaunisse, les pâles couleurs, les oppilations du foie n'y ont jamais résisté & les personnes de tout sexe sujettes aux vapeurs en seront satisfaites. Il ouvre les abcès internes sans nul accident & les fait vider par la voie plus douce & la plus naturelle, selon les parties où ils sont, c'est-à-dire du poumon, du foie, des reins & même de la matrice. C'est aussi un puissant vermifuge, qui après avoir tué les vers, même la solitaire, les évacue par la voie la plus convenable à la nature. Il résiste puissamment au venin, & sert de contrepoison aux morsures des animaux enragés & de venimeux à la Ciguë. Au Napel & à tous les poisons coagulants. Il guérit les rhumatismes vagues & douleurs errantes la plupart des migraines, la fièvre lente si elle ne procède de la perte de quelque partie noble. Il soulage les goûteux & guérit même la goûte naissante. Les paralytiques beaucoup de secours. Si la paralysie est nouvelle on peut être sur de la guérison. Le scorbut, les dartres, les clous & toutes les maladies de la peau qui procèdent d'un vice du sang, céderont à ce remède n'y en ayant point qui purifie le sang aussi parfaitement que lui, en ôtant toutes les aigreurs & cela par les qualités éminentes qu'il possède de fondre, évacuer, calmer & corriger.

Comme ce remède n'a rien de violent, & que c'est la nature qui le détermine, on ne doit pas se faire de scrupules ni sur le temps qu'on le prendrait de suite, ni sur la dose plus ou moins forte. Enfin

il rend la nature maîtresse de tout ce qui l'opprime pourvu (comme on a dit) qu'il y ait de la possibilité, c'est-à-dire, que l'humide radical ne soit pas épuisé par les débauches, les fréquentes saignées & les remèdes violents.

Il est nécessaire de remarquer qu'il agit encore avec plus d'efficace, lorsqu'il est secondé par l'Élixir & l'huile de vie, comme il sera dit ci-après en découvrant leurs vertus.

DOSE DU PURGATIF.

Pour les enfants depuis l'âge de trois mois jusqu'à un an, l'on donnera le quart de la prise; depuis un an jusqu'à trois, le tiers; depuis six ans jusqu'à neuf les deux tiers & depuis neuf jusqu'à l'âge décrépît, on donnera la dose entière qu'on peut donner aux tempéraments les plus délicats. On ne prescrit ces doses que pour se régler en général & à l'ordinaire car il se trouve quelques fois des personnes si difficiles à émouvoir, qu'il leur en faut donner une prise & demi & même deux, mais il n'en faut venir là que par degrés & après avoir éprouvé que la dose qui est de

Quarante grains, n'a pas fait l'effet qu'on en attendait, laissant le tout à la prudence du Médecin.

Manière de s'en servir & régime qu'il faut garder.

La veille on soupe légèrement, ne mangeant rien de cru, ni d'indigeste. Une heure & demi après on prend les deux tiers d'Élixir avec la moitié de sirop de capillaire, le tout bien mêlé plein une cuillerée à café & on se couche quelque temps après.

Le lendemain on prend du matin dans le lit cette médecine démêlée avec une cuillerée de ce sirop de capillaire, ou dans trois cuillerées de bouillon de thé, de café ou en bol, qu'on fait avec du sirop ou avec de la pomme cuite qu'on enveloppe ensuite dans du pain à chanter, ayant soin de ne rien perdre de la dose. Mais de quelque façon qu'on le prenne, il faut d'abord avaler un petit bouillon par-dessus & à son défaut une tasse de thé, de café ou d'eau chaude, avec un peu de sucre, trois heures après il faut prendre un bouillon. Si l'on est sans fièvre, on peut se lever à midi. S'il fait chaud, dîner le plus légèrement que l'on pourra & souper de même. Si l'on est altéré pendant la journée, qu'il y ait de la fièvre ou non, il

ne faut pour toute boisson que du vin, avec les deux tiers d'eau ou environ. Il faut garder la chambre tout le jour, se tenir chaudement & mettre une serviette chaude sur son estomac & sur le ventre, dès qu'on aura avalé ce remède. Il faut prendre ce purgatif de deux jours l'un jusqu'à guérison, tant dans les maladies lès plus sérieuses, que dans les moindres. On doit exclure toute nourriture solide & ne pas quitter le lit, pour peu qu'il y ait de fièvre, ou de disposition à suer & particulièrement l'hiver. Comme il arrive souvent que ce remède fait encore son effet le lendemain qu'on l'a pris, il sera à propos de garder le lit. Les bouillons les plus convenables aux malades qui prendront ce purgatif, se feront avec le bœuf, le mouton & la volaille, sans veau ni légumes, le veau étant une viande indigeste qui coagule le sang & l'empêche de circuler. Si on est assoupi après avoir pris la médecine, on peut dormir, sans craindre de troubler ses effets ; au contraire on doit suivre les mouvements de la nature que ce remède règle parfaitement en remplissant toutes ses indications il s'agit seulement d'avoir attention aux crises, surtout à la transpiration sensible que le froid peut arrêter. Il ne faut rien manger de tout ce qui peut charger l'estomac & aigrir le sang. Sur la fin de la convalescence on peut manger de la soupe, du bouilli & du rôti & pour le dessert des compotes en petite quantité, observant toujours de souper légèrement de ne pas trop boire de vin, & d'y mettre les deux tiers d'eau ou au moins la moitié, de n'écouter aucune passion, de ne point faire d'exercice violent, ni aucun excès. Il faut se tenir chaudement l'hiver & l'été éviter le serein, car ce remède, après ses opérations sensibles, continuant d'agir pendant quelque temps, par la transpiration insensible, il y aurait à craindre que le froid resserrant les pores n'empêchât son effet, ce qui pourrait causer une rechute, ou quelque fâcheux accident dans la suite, comme rhumatisme, &c.

Il faut bien remarquer qu'entre les différentes maladies, il s'en trouve qui sont absolument incurables ; mais pour peu qu'il y ait de ressource & que la nature soit assez forte pour être rétablie par le secours d'un bon remède, celui-ci agissant peu à peu, & d'intelligence avec elle, la fortifiera & la remettra dans, son premier état, mais dans un tel cas, il faut agir courageusement, & ne pas oublier l'Élixir pour concourir à la fin qu'on se propose, & il ne faudra pas se borner à cinq ou six prises du purgatif, il faut pour peu que l'on

voit d'amendement, continuer jusqu'à la guérison.

On avertit qu'il y a des cas si extraordinaires que les premières prises de ce remède faisant toujours déclarer le mal, & trouvant certaines dispositions dans un malade, le rendent en apparence plus mal qu'il n'était auparavant, mais on n'a qu'à continuer ce même remède & on verra infailliblement le malade soulagé & enfin guéri. Cela arrive lorsque les humeurs acrimonieuses qui s'étaient amassées en quantité & qui étaient restées dans l'inaction par le défaut de la faculté expultrice, étant émues par ce remède & mises dans le mouvement convenable pour être évacuées, se font sentir avec plus de violence, pendant la fonte que ce remède en fait & alors la nature par le secours quelle en reçoit redouble ses efforts pour le débarrasser au plutôt d'une cause très dangereuse & souvent mortelle. Un Médecin expérimenté & non prévenu, sent la valeur du remède dans le cas que je viens d'expliquer, mieux que dans toute autre occasion & même sans être Médecin, le bon, sens & la raison, font juger que pour évacuer les humeurs il faut nécessairement les mettre en mouvement & que les humeurs d'une si mauvaise nature & qualité, ne peuvent s'émouvoir sans se faire sentir, n'étant pas absolument possible à aucun remède de les corriger tout à fait, à cause de leur quantité, & du peu de temps que la nature donne lors de l'évacuation, il doit donc suffire au malade d'être assuré de sa guérison ayant prévenu un accident mortel.

On fera encore attention à quelques circonstances particulières de ce régime, concernant la petite vérole. Au premier avant-coureur de cette maladie, on donnera dès le matin, pendant trois jours de suite une prise de purgatif, & dans la journée deux ou trois prises d'Élixir, plus ou moins selon le besoin, & les défaillances que le malade pourrait avoir. Le lendemain des trois prises on donnera de bon matin dix gouttes de l'huile de vie, deux heures après un bouillon, le soir vers les dix heures encore une prise ou deux de l'Élixir dans la journée. On continuera ainsi pendant neuf jours & enfin étant convalescent, on prendra encore deux ou trois prises de purgatif, à un jour d'intervalle, selon la proportion de l'âge. On remarquera enfin que les malades qui auront rendu quelque abcès, ceux qui auront été guéris de la gravelle & de la rétention d'urine, seront obligés de prendre encore pendant cinq à six mois de quinze en quinze jours, une ou deux prises de purgatif.

Par ce moyen on pourra s'assurer d'avoir détruit entièrement la cause de ces maladies, d'avoir corrigé les défauts du tempérament & d'avoir rétabli parfaitement les digestions.

EFFET DU PURGATIF.

Ce remède agit différemment, selon les différents états du malade, & selon l'exigence de la nature ; quelquefois, mais rarement, par la voie supérieure, mais presque toujours par en bas plus ou moins selon la quantité, ou la qualité des humeurs, souvent par les urines, les sueurs, les crachements & par l'insensible transpiration. Ses effets sont ordinairement prompts, quoique très doux ainsi il procure infailliblement la guérison, à moins que le malade ne soit inguérissable, par l'âge trop avancé, par la grande faiblesse de la complexion, ou par le défaut des principaux viscères. Alors il n'y a point de remède, quelque souverain qu'il puisse être, capable de rétablir la nature absolument détruite ; car enfin on le répète encore, il faut de la possibilité. Il faut user du purgatif au lieu d'autre médecine, en prenant des eaux minérales ; il n'y en a point au monde qui convienne mieux pour les faire passer, & il concourt efficacement à la guérison de ceux qui les prennent.

ELIXIR.

Ses vertus & son usage.

C'est un puissant corroboratif & le plus souverain de tous les cordiaux. Il est très agréable au goût & à l'odorat ; il recrée les esprits, fortifie le cerveau & le cœur & les préserve des vapeurs contagieuses ; il aide la nature dans toutes les évacuations, il fait des progrès dans tous les accidents les plus sérieux, comme dans les attaques d'apoplexie, paralysie, léthargie, évanouissement &c. Mais dans ces occasions il faudra recourir au purgatif, d'abord qu'on aura repris connaissance ; il est propre aux estomacs paresseux & aux indigestions, on continue d'en donner jusqu'à ce que le malade soit un peu rétabli, proportionnant toujours l'intervalle d'une prise à l'autre, selon les cas & les besoins où il se trouve ; il seconde merveilleusement le purgatif, surtout quand il y a du venin, qu'il faut exciter des sueurs & des crises & lorsque des mauvaises humeurs, agitées &

disposées à s'évacuer, causent des défaillances aux malades, & quelque fois même des mouvements convulsifs; c'est dans ce temps-la principalement qu'il faut le donner, mêlé seulement avec le tiers ou le quart de sirop de capillaires, & si la défaillance continua, ou si elle revient, il faut toujours avoir recours à l'Élixir, jusqu'à ce que le malade soit remis, mais pour l'ordinaire on doit le donner le jour & le lendemain de la prise du purgatif à deux heures de distance entre les bouillons, on en prendra deux prises par jour, ou davantage, s'il est à propos, c'est-à-dire, une cuillerée à café chaque fois. Il est bon d'avoir une petite bouteille où il y ait parties égales d'Élixir & de bon Sirop de capillaires qu'on aura soin d'agiter assez pour le bien mêler. On prend plein, une cuiller à café de ce mélange à chaque fois ; mais il faut remarquer que dans les attaques d'apoplexie, léthargie, & évanouissements il faut d'abord donner l'Élixir tout pur & sans sirop, & aller jusqu'à trois ou quatre prises, ou petites cuillerées dans une heure, s'il était nécessaire, c'est pourquoi il est bon d'en avoir toujours de deux façons.

HUILE DE VIE.

Ses vertus & ses usages.

Cette Huile de vie, comme l'Élixir seconde le purgatif, principalement dans les fièvres malignes, petite vérole, rougeole, & généralement dans toutes les maladies où il faut exciter les sueurs & les urines. Elle est un grand spécifique pour les pleurésies, & esquinancies, en mettant jusqu'à vingt gouttes de cette huile sur le purgatif, dans la cuiller, après l'avoir démêlée avec le sirop de capillaires ; ou bien si on aime mieux, on fera une pâte du purgatif avec les vingt gouttes, d'huile de vie que l'on enveloppera dans du pain à chanter, & un bouillon par-dessus. L'on frotera la gorge bien chaudement de ladite huile dans les squameuses & le côté dans les pleurésies, mettant un mouchoir bien chaud autour de la gorge & une serviette bien chaude dans les pleurésies & sur le ventre dans les coliques, & on continuera d'en donner quinze gouttes soir & matin les jours d'intervalle.

Elle est cordiale, pectorale, & céphalique. Elle est très propre aux léthargies, & paralysies, au scorbut, aux vertiges, & à la manie; elle excite les règles, les modère quand elles sont trop abondantes, &

apaise les vapeurs hystériques. Elle est efficace & souveraine aux accouchements difficiles, & aux accidents les plus sérieux des nouvelles accouchées, comme certaines suppressions, coliques violentes, vapeurs, & mouvements convulsifs. Elle nettoie parfaitement les reins & la vessie des glaires & des graviers qui s'y forment par les impuretés du sang, & fortifie les vaisseaux. Elle est très vulnérable, & guérit tous les accidents des chutes, des coups, des contrecoups, résout & évacue tout le sang extravasé. Elle est bonne aux maladies vénériennes, très bonnes aux épileptiques en la prenant au commencement du paroxysme, & à tous les déclin des lunes. C'est aussi un vermifuge très assuré. La dose est depuis douze gouttes jusqu'à vingt pour les grandes personnes, & pour les enfants depuis trois jusqu'à six. On fait chauffer trois cuillerées de bon vinaigre, dans lequel on fait fondre du sucre de la grosseur d'une petite noix, on met dans une cuillerée de ce vinaigre chaud & sucré, la dose prescrite d'huile qu'on prend d'abord & par-dessus le reste du vinaigre chaud & sucré, on en prend pour l'ordinaire une ou deux fois par jour, soir & matin.

Il faut, bien remarquer de ne point donner de cette huile aux femmes grosses, excepté dans le temps de leur accouchement dans lequel elle est d'un grand secours, leur en donnant vingt ou vingt-cinq gouttes dans du vin chaud & sucré, au lieu de vinaigre, dès que les grandes tranchées leur prennent. Elle aide aussi à celles dont les douleurs sont trop lentes. Elle est ainsi très bonne après l'accouchement, quand les suites ont de la peine à s'évacuer.

Il ne faut pas la donner dans du vinaigre à toutes les femmes sujettes aux vapeurs & aux maux de mer, parce que les acides leur sont contraires, mais on la leur donnera dans du vin chaud & sucré, de même qu'avec le vinaigre. Il ne faut point faire bouillir le vinaigre, ni le vin avec ladite huile. Cette huile de vie agit dans les maladies contagieuses que nous avons désignées, lorsqu'on s'en sert extérieurement. Pour cet effet il faut en faire chauffer un peu toute pure, dans une cuiller & en frotter la région du cœur, le nombril & les poignets. L'on imbibe un peu de coton, qu'on introduit dans le nez & dans les pleurésies on en frotte souvent le côté.

OR POTABLE.

Ses vertus & ses usages.

L'Or potable est un merveilleux mélange des parties de certains corps les plus balsamiques, chargées du soufre de l'or, dissous radicalement, du mois autant qu'il le peut être par l'art, sans le mélange d'aucune chose corrosive. Ce dernier remède sert à soutenir & à relever souverainement les malades languissants, surtout lorsqu'ils sont épuisés par la longueur ou la rigueur des maladies. Il avance & assure davantage, le succès du purgatif, & en fortifiant l'évacuation il réveille en même temps toutes les forces du malade, & lui en procure de nouvelles ; on mêle la petite bouteille avec six fois autant de sirop de capillaires. La dose de ce mélange est plein une petite cuiller à café. On le prend dans le même cas que l'Élixir & avant que d'en prendre, il faut toujours bien agiter la bouteille. Ces cinq remèdes renferment les propriétés nécessaires pour remplir parfaitement les vues de la nature, qui, par le secours qu'elle en reçoit, combat & surmonte les maladies les plus rebelles. Ils sont inaltérables, & ne perdent jamais rien de leurs vertus en quelque lieu qu'on les porte, & quelque temps qu'on les garde. Ils conviennent à tous les âges & à tous les tempéraments, on les peut prendre à toute heure & dans l'instant même de la première attaque du mal.

Il faut bien remarquer que ces remèdes doivent être employés seuls, qu'ils ne souffrent point mélange d'aucuns autres remèdes & que ce n'est qu'à cette condition qu'on doit s'assurer de leurs bons effets.

FIN.



DISCOURS
HERMÉTIQUE
SUR LA MATIÈRE

& sur le dissolvant.

L'auteur du Spectacle de la Nature dans son Discours sur la matière première & de son Histoire de la physique systématique, après avoir rapporté succinctement les sentiments d'Épicure, de Démocrite, d'Aristote, de Gassendi, de Descartes, de Newton & autres, très embarrassé lui-même de prendre un parti, convient néanmoins de plusieurs faits qui démontrent d'autant plus la certitude de notre système.

Nous ne devons les aveux qui lui sont échappés malgré lui qu'à la force de la vérité, car il ne cesse de se déchaîner contre l'Alchimie, et lance des traits satyriques contre cette Science qu'il n'entend point.

Il a d'ailleurs un si grand nombre de belles connaissances qu'il se doit croire dédommagé de ce qu'il ignore & méprise.

L'on pourrait facilement le relever de plusieurs négligences où il est tombé; car lorsqu'il parle des minéraux des métaux, des eaux fortes, de la dissolution, de l'argent, de la décomposition de l'or, il n'y entend rien. Ce qu'il y a de plus surprenante, c'est que en certains endroits de son discours, il dit vrai, sans le savoir : il dit « que les Alchimistes sont admirables de chercher l'analyse de l'or & de le réduire en ses principes pour le pousser jusqu'à la matière première. N'est-il pas admirable lui-même de faire cette belle réflexion ? Il vaudrait autant, dit-il, analyser des fleurs au fourneau des Chimistes dans l'espérance de trouver en dernière décomposition, une fleur en général, au fond du récipient. » *Spect. nat Ent VIII pag. 550 T. IV.*

Il n'est pas possible de voir sans regret dans l'erreur un si grand homme l'Auteur du Spectacle de la Nature sait tout & ne sait point les effets surprenants & presque miraculeux de la *palingénésie*. On a pour cet Auteur une estime si tendre qu'on craindrait de lui faire de la peine, si on lui montrait en détail les bévues où il est tombé, au contraire on est tout prêt à l'excuser.

En effet est-il possible que tous les arts & les sciences soient

renfermées dans une seule tête ? Non, dans le grand ouvrage que cet Auteur a entrepris avec tant de succès, il a fallu en quelque sorte se servir de bien à autrui (ce qui rarement prospère) il a fallu dis-je, s'en rapporter à certains décisions & à des expériences imaginées & supposées avoir été faites, il a été trompé. Qu'il lui suffise donc d'avoir mieux fait que ceux qui l'ont précédé, ils ont échoué parce que qu'ils ont trop embrassé.

Voyons donc avant d'entrer en matière & de lui exposer nos raisons, de quelque façon il conclut son raisonnement. Pour le faire d'une manière qui ne puisse pas être suspecte, nous allons nous servir de ses propres termes.

« Les Alchimistes pour se mettre en état de faire de l'or & de préparer le restaurant qui empêche de mourir ou du moins qui doit beaucoup allonger la vie, ont été obligés d'étudier le fond de la nature ; ils ont cru trouver que le sel, le soufre & le mercure, avec quelques autres ingrédients sur lesquels ils ne sont pas encore d'accord étaient à la vérité, les éléments immédiats des, métaux, & de tous les corps, mais qu'il y avait réellement une matière première qui prenait toute sorte de formes, comme tous les sages d'Égypte & de Grèce, & tous les Philosophes de tous les âges l'assuraient; qu'ainsi il ne s'agissait que de travailler sur cette matière première, que de lui présenter différents moules, que de lui donner un certain tour pour avoir de l'or des pierreries & l'Élixir vivifiant. » *Ibid.* pag. 544.

Continuons de l'entendre parler à son élève. « Jusqu'ici, Monsieur, vous voyez un consentement parfait parmi toutes ces sectes de Philosophes sur le principal point. Ils en reviennent tous quoique sous différents termes à un chaos de matières premières & des parcelles innombrables, qui ne sont ni or, ni argent, ni sel, ni germe, ni fruit ni quoique ce soit de déterminé, mais qui serviront à tout composer par leur mélange & en quoi tout se peut résoudre en dernier lieu. La seule différence que je trouve entre eux à cet égard, c'est que les Alchimistes sont beaucoup plus sensés que tous les autres, & font un bien meilleur usage de la sagesse. Les Aristotéliens, & les Corpusculistes, sont toujours prêts à s'égorger sur le plein, on sur le vide, sur la matière, & sur la forme, sur les principes des corps, & sur le dernier terme des décompositions & tout cela sans fruit. » *Ibid.*

Un tel raisonnement de pareils aveux ont-ils besoin de glose &

de commentaire, & ne sommes nous pas en droit de dire que c'est s'abuser gratuitement, à tout le moins, dès que l'on est parvenu jusque-là, que de convenir que toutes les différentes sectes des Philosophes sont en discord, en fureur les unes contre les autres, que les seuls Alchimistes sont tranquilles & d'accord entre eux, que la paix cette fidèle compagne de la vérité y règne ? Ne vaudrait-il pas autant dire que ce sont les seuls qui ont raison & par conséquent les seuls vrais Philosophes. Si cela est, pourquoi lancer contre eux avec tant de colère & de véhémence, des traits de satire & d'ironie & ne pas reconnaître au contraire que la science hermétique est vraie, que si l'on n'a pu parvenir à la savoir, ce n'est pas la faute de la science, mais la nôtre, que nous n'avons ni assez médité ni assez travaillé, en un mot que nous n'avons pas assez fait pour en être dignes ? Et sûrement c'est s'égarer du droit chemin, que de se déchaîner à tort & à travers contre cette divine science.

En voilà sans doute suffisamment pour servir de réponse préliminaire à l'excellent Auteur du Spectacle de la Nature, tâchons présentement de lui exposer des choses qui puissent le faire convenir que c'est avec raison que nous sommes d'une opinion contraire à lui à ce sujet, quelques égards que nous ayons d'ailleurs pour lui.

Pour savoir de quelle manière les Philosophes anciens se sont servis pour la confection de leur pierre, il est nécessaire de connaître la nature en général & en particulier & de savoir comme elle travaille, sans cela on ne peut arriver au but qu'on se propose.

Mais pour bien entendre ce que c'est que la nature générale & particulière il faut 1°. remarquer que rien n'agit au monde que par elle ; 2°. que c'est un esprit invisible, caché dans tous les corps, soit dans la matière universelle, soit en chaque matière de tous les trois règnes ; 3°. que les éléments sont la matière première de laquelle toutes les choses du monde sont faites, & que c'est cet esprit qui fait mouvoir tous les corps, si bien qu'il est universel dans l'universalité, spécifié dans chaque chose déterminée, c'est la semence, c'est l'âme du monde à laquelle les quatre éléments, ou la matière déterminée servent de vaisseau, c'est cette précieuse matière, à laquelle les Philosophes ont donné tant de noms; les uns l'appellent leur mercure, les autres l'esprit ou la quintessence, les autres l'agent universel, unique nature, feu naturel, nature céleste, esprit de vie, lumiè-

re, vertu intrinsèque, grand trésor, influence des cieux.

Il sera donc facile de comprendre par ceci ce que c'est que la matière & la forme; que par exemple, dans l'animal, ce que l'on voit, n'est pas le véritable animal, quant à ses actions génératives. Elle nous montre comme elle travaille, elle commence par la putréfaction pour la conservation de l'espèce, & ensuite tout son soin est de cuire, & digérer la matière jusqu'à sa perfection, laquelle Dieu a limitée à la maturité de la semence multiplicative & parfaite, & où la nature a achevé son ouvrage, comme au règne minéral dans l'or, car les autres métaux ont trop tôt fini leur circulation, & n'ont pas achevé le chemin qu'ils avaient à faire, selon l'intention de la nature, au règne végétale dans le grain de blé mur, & à l'animal dans l'homme à l'âge viril.

Mais il faut observer que toutes les choses du monde sont engendrées par le mâle, & la femelle, que les minéraux n'étant point semés, ils sont faits d'un mercure, ou eau minérale en puissance, contenant corps, âme & esprit, c'est-à-dire, les trois principes qui font un milieu entre les éléments & la puissance métallique & où l'humidité, & la froideur de l'eau dominant c'est la femelle, où au contraire la chaleur, & sécheresse du feu, ou soufre dominant, c'est le mâle. Cette matière étant hermaphrodite se détermine par des coctions, & devient sperme, qui est le principe ; alors ce qui est à la superficie vient au centre, & ce qui est au centre, vient à la superficie, & ainsi se forme le métal qui est la fin.

Cette première humidité radicale est l'arbre, l'espérance est la fleur, & le métal le fruit. Toute la différence qu'il y a du commencement à la fin, n'est autre chose que crudité, détermination & maturité ; c'est-à-dire, que la puissance par décoction, se détermine, devient en acte & n'est qu'une même nature & une même chose, aux végétaux, le grain de blé est le mâle & l'eau lui sert de femelle & aux animaux l'expérience nous fait assez connaître quels ils sont.

On pourrait objecter qu'il y a des animaux qui sont engendrés dans les maisons & autres lieux, sans mâle ni femelle. À cela il est aisé de répondre que qui contient toutes choses en puissance se condensant, & se mêlant à quelque matière qui lui sert de ferment ou de levain, pourris avec la chaleur cette matière humide, & delà s'engendrent plusieurs sortes de vermines & insectes la matière sert de

femelle & l'air chaud de mâle.

Je dirai aussi que les minéraux, & les végétaux ont également deux façons d'agir dans leur génération & que les animaux en ont trois.

Le premier règne, & le n'ont que la circulation, & la végétation ; c'est pourquoi ils ont l'essence & la croissance & les animaux en ont trois, la circulation, la végétation, & la sensitive. La circulation est pour la coction, la végétation est pour la nourriture & la sensitive est pour les animaux, lesquels ont le feu plus dégagé de la matière, & qui domine plus qu'aux deux autres règnes. Dans les minéraux la qualité de la terre, surpasse les autres ; dans les végétaux c'est l'eau, & dans les animaux c'est l'air aux plus grossiers & le feu aux supérieurs qui font les hommes. Il y a lieu de croire qu'après avoir ainsi parlé de la nature sans détours, ni énigmes, il est aisé de la connaître & que l'on concevra facilement ce discours.

On doit être aussi persuadé que les quatre éléments sont un vaste océan d'où sortent plusieurs ruisseaux & rivières, desquelles toutes les choses du monde sont faites, ainsi qu'il a été dit.

« Toutes choses tirent leur origine de cette source & rien ne naît en ce monde que de cette source universelle. *Cosmopolite* ».

Les minéraux en sont formés immédiatement par l'intervention des trois principes & par l'action que les éléments ont les uns sur les autres & voici comme ils s'engendrent.

Cet esprit universel étant excité par la chaleur qui lui est interne, fait mouvoir l'élément du feu qui de sa nature agit sur l'air; de-là s'engendre le soufre, l'air agissant sur l'eau, engendre le mercure & l'eau agissant sur la terre engendre le sel, qui font les trois principes qui par après engendrent le sperme ou matière première des métaux, car les métaux & tous les autres règnes, ont pour matière première les quatre éléments & les trois principes. Les quatre éléments sont la matière éloignée & les trois principes la matière prochaine. Mais il faut concevoir qu'ils sont seulement première matière, des premières matières ; l'eau simple, qui contient les quatre éléments & les trois principes, sel, soufre & mercure, sont le mercure des mercures.

Il faut aussi savoir que d'abord que les quatre qualités élémentaires sont altérées & qu'elles ont fait une démarche hors de l'état de leur simple commixtion, des lors ce sont les trois principes universels & par conséquence elles ne sont plus appelées éléments

mais bien substances élémentées ou principes généraux, formés par la nature pour entrer dans les trois règnes. Plus l'eau est raréfiée, plus elle est dégagée des corps qui ne sont point de la nature, plus elle est simple, plus elle approche de l'état de la création & lorsqu'elle se convertit en air, elle commence à rentrer dans l'abîme du néant dont elle est sortie.

En cette raréfaction de l'eau les quatre éléments, ou pour mieux expliquer ce système, les quatre premières qualités qu'elle contient se trouvent confondues, & dans le repos ainsi qu'au commencement après leur création dans l'humidité qui doit être appelée humide radicale, puisqu'il est la racine de toutes les humidités & le mercure des mercures dans lequel la nature commence à se mouvoir, & à se loger.

C'est de cet humide radical que toutes les parties essentielles de tous les mercures, & de toutes les choses qui sont au monde sont faites, & cette matière fait croître, & nourrit tout ce qui a croissance, & nourriture.

Touchant cette première partie générale, je dis hardiment, que je ne fais aucune différence & entre toutes les eaux que nous voyons dans la nature pour ce qui est de la matière ; toutes les eaux des puits, des rivières, des fontaines des étangs, de la pluie de la rosée sont une même matière & afin qu'on l'entende mieux, il les faut considérer toutes comme un corps homogène & comme le menstrue que la nature tient en différents réservoirs pour s'en servir au besoin. Cependant la rosée est préférable à toute autre dans le travail par sa simplicité, par sa pureté & parce qu'elle est empreinte plus particulièrement & comme engrossée des vertus astrales & des influences célestes.

S'il se trouve dans ces eaux, on trois principes, quelques esprits acides ou inflammables ou quelque autre substance, cela n'est plus simplement de l'eau ou trois principes de la nature des Philosophes, mais bien une matière déterminée qui s'engendre de cette double matière par l'action des quatre premières qu'elle contient, ou bien ce n'est qu'un, eau damnée qui n'est qu'excrément donc tout ce qui se trouve différent de l'eau simple ou des trois principes est une chose spécifiée qui n'est plus dans l'universalité indéterminée, que les Philosophes considèrent, car ils repassent & remontent jusqu'à la nature générale qui se plaît au changement, & qui se délecte aussi

bien à détruire qu'à composer ; car après avoir contribué à la génération & à l'entretien de tous les individus, elle travaille elle-même à leur corruption pour les ramener dans son sein, quoique chaque forme particulière résiste à la corruption de son composé, & se soutienne autant qu'il lui est possible. Mais tous les corps élémentés étant sujets à cette vicissitude ils sont comme un ruisseau qui retourne dans ce vaste océan, excepté l'or, qui est le seul incorruptible par la voie naturelle sans l'aide de l'art.

Ainsi avec le temps toutes les choses élémentés, après la corruption & destruction de leur forme se convertissent en vapeurs ou en air, qui après se condense en eau, pour derechef entrer en une nouvelle génération.

Il faut faire grande attention à ce qui hors de ces principes il n'y a plus de raisonnement solide. Voici pour me faire mieux entendre comme s'explique Geber.

« Celui qui ignore les principes naturels de la Philosophie est bien éloigné de la connaissance de notre art n'ayant pas la vraie source sur quoi fonder son jugement & appuyer ses sentiments. »
Geber.

Toute la Philosophie consiste donc dans la parfaite connaissance de cette double racine, ou source des éléments, dans ce miroir l'on voit toute la nature à découvert.

« L'eau me paraît visiblement un miroir dans lequel je considère toute la nature à découvert. » *Cosmopolite.*

Il me semble que cela doit suffire pour faire connaître que l'eau simple a les trois principes de toutes choses, qu'elle, est une matière homogène c'est-à-dire qu'elle n'a pas des parties dissemblables, à son tout.

Qu'elle contient les trois autres éléments inséparablement ; qu'elle ne doit avoir d'autres qualités actuelles que d'être froide & humide, qui sont proprement celles du centre, & que les trois principes en font la quintessence.

Maintenant il n'y a autre chose à considérer que la matière de l'eau qui est bien véritablement le sperme du monde, mais qui nous serait inutile s'il ne contenait une semence générale & universelle.

« Un esprit subtil & pénétrant, pourrait, découvrir plusieurs miracles de la nature dans élément de l'eau comme, dans la semence : mais il faudrait considérer cette semence; dans le sujet

imaginé, comme une semence qui reçoit,, ses forces par l'influence des astres. » *Cosmopolite*.

C'est-à-dire, une semence des astres d'une certaine force & vertu.

J'ai dit que toutes les eaux qui sont ici bas comme dans divers réservoirs & celles qui viennent du ciel, sont bien une même matière, & le menstrue du monde, cependant il y a une différence non seulement en ce que celles-ci sont plus subtiles & plus dégagées des substances particulières spécifiées que les autres mais encore en ce qu'elles ont reçu dans leur raréfaction les influences célestes selon le plus ou le moins & cette vertu astrale qui donne la vie à toutes choses, fait principalement la différence des eaux, car la plupart de celles qui demeurent en ici bas sont des eaux mortes, au respect de celles qui sont élevées du ciel.

« Le ciel & les étoiles influent une vertu formative, parce que le ciel est le principe mouvant qui fait agir toute la nature, quand la pluie tombe du ciel, elle reçoit de l'air cette force de vie pour la communiquer. » *Raimond L.*

Les eaux qui viennent du ciel, ayant contracté quelque vertu, il faut considérer les plus excellentes pour en profiter.

Les pluies sont engendrées des vapeurs grossières mais l'eau céleste vient d'une vapeur subtile, élevée dans un temps serein, sans violence par les rayons du soleil dans une saison tempérée, pour être réduite & convertie en air, par la prévoyance de la nature, afin qu'étant dégagée de toutes les qualités étrangères qu'elle pouvait avoir contractées ici bas, elle soit capable de concevoir sans contrariété dans cette cène raréfaction, toutes les vertus astrales, principalement celles du soleil, source de vie, qui lui verse dans son plus profond, ses divines influences ; puis la nuit, mollement condensée par la par la froideur de la lune, elle s'abaisse insensiblement comme elle est montée; enfin se ramassent en soi-même, elle se présente à nos yeux imprégnée de cette vertu astrale, invisible, qui est l'âme du monde & l'esprit universel dont le soleil est le père & la lune la mère & air l'a porté dans son ventre.

Disons donc que l'eau est la matière, c'est esprit invisible, la forme.

« O nature, puissante créatrice de toutes les natures, laquelle engendrée dans une nuée obscure & née par la lumière est la mère

de tout. » *Trismeg.*

Il est aussi à remarquer qu'il n'appartient qu'à Dieu ou à la nature de créer.

« *Quia Deus in natura & natura in Deo est*, parce que Dieu est dans la nature & la nature en Dieu », & au Philosophe de produire. C'est pourquoi il ne peut pas des éléments, ou de leur quintessence créer un homme ou un arbre, mais de multiplier la semence des métaux lui est facile. Quant aux deux premiers, l'expérience le prouve, quant au minéral il le peut, quand il connaît parfaitement sa nature, c'est-à-dire, ce qu'il peut faire, par son propre sel, soufre & mercure.

Il faut aussi croire que Dieu a créé les animaux, végétaux, & minéraux de cette première matière universelle qui a les quatre éléments, & qu'il a formé, donné, & mis en chaque chose spécifiée une semence particulière, afin que toutes choses pussent produire leur semblable multiplier & étendre leur espèce chacune dans la sienne.

Que cette divine puissance a fait toutes choses différentes dans leur forme, car elle s'ensuivrait, si cela n'était pas, que d'une chose on en pourrait faire une autre & Dieu l'a fait afin que chaque chose engendre son semblable.

Et si l'intention du Philosophe est de faire de l'or, il faut chercher le règne minéral & prendre dans icelui pour base l'or même, puisque chaque chose engendre son semblable & qu'il est le seul des métaux qui soit parfait & en cette qualité, rempli de semence multiplicative qui est l'or vif, soufre, âme ou forme métallique, autrement il ne serait pas parfait, ce qui ne lui peut être dénié, puisqu'il est la plus noble créature qui soit au monde, sans le mettre pourtant en comparaison avec l'âme raisonnable, qui vient de plus haut.

Il s'agit présentement de connaître quelle est la semence & sont dissolvant, afin de les unir ensemble inséparablement d'un amour de mère & de fils, c'est-à-dire, par une dissolution naturelle, & radicale, & réveiller cette âme, ou cette semence qui est assoupie dans ce corps sec & compact où elle ne peut mouvoir sans humidité, étant comme hébétée dans son corps ce qui s'appelle réincruder, par les Philosophes, ramener le corps à sa première matière, afin de pouvoir régénérer ce corps sec par une nouvelle addition de sa

partie humide de laquelle humidité & sécheresse qui séparément sont deux choses étant unies ensemble par la putréfaction, il s'engendrera une matière plus digne que celle que la nature avait formée en première lieu, laquelle n'avait à travailler que sur une matière crue. C'est pourquoi elle n'a pu faire que de l'or, lequel est plus de six cents années à se former & perfectionner dans les entrailles de la terre; étant remis & réuni par l'artiste avec cette même matière il s'en fait en imitant la nature un or bien plus puissant & plus digne que la première.

« Il faut dissoudre pour purifier & lorsque la corruption se fait, il en paraît de l'amendement & l'un & l'autre est une marque & un effet de l'art. »

Trismégiste dit encore ailleurs, « lorsque la forme est changée, il commence d'être ce qu'il n'était pas & cesse d'être ce qu'il était auparavant. »

Cependant il sera le même qu'il était ci-devant & encore quand il parle de la jonction des matières, il s'explique ainsi.

« O bénite eau Pontique qui dissoudre les éléments, il faut donc qu'avec cette eau nous possédions une forme pour la mêler avec notre matière, afin d'en faire un dissolvant car la vertu de cette eau, qui par la dissolution du composé, est la clé d'une restauration & pour lors de la mort & la noirceur se retirent & il en naît une matière qui démontre la sagesse de l'art. »

Ces paroles sont grandes & sublimes cependant très faciles à entendre pour les enfants de cette sainte science &, pour convaincre les prétendus savants les esprits forts ou pour mieux dire leur enseigner cette première matière qui est le dissolvant de l'or & qui fait partie du grand secret. Qu'ils lisent donc le grand Trismégiste & qu'ils se départent de cette présomption qui les aveugle.

C'est toujours le grand Trismégiste donc je vais employer les maximes: « Considérez attentivement & voyez si le levain ou ferment de chaque chose n'est pas fait de la même & de sa propre nature, remarquez que sa destruction fait son levain. »

Trévisan sur le même sujet. « Afin que vous puissiez comprendre ma pensée, écoutez avec toute votre attention notre ouvrage se fasse d'une seule racine, & des deux substances mercurielles crues & prises du minéral pur & net & jointes amiablement ensemble par le feu & cuites à propos ainsi que le requiert la

matière, jusqu'à ce que de deux il ne s'en qu'une & que dans cette unité il ait par le mélange un corps & un esprit qui ne fasse qu'un même corps. »

Il est aisé de voir par-là que le dissolvant & le dissoluble ne sont qu'une même chose en leur, nature, mais différent seulement en qualité de puissance & acte, les métaux les étant faits d'une seule matière & distants seulement du principe à la fin.

Donc la réduction de l'or en sa première matière, c'est-à-dire en mercure de quoi il est fait immédiatement, est nécessaire & n'est qu'une réduction, dénouement & rétrogradation de sec en humide, ou séparation de sa matière congelée & unie en sa composition ; par laquelle séparation, les portes & les prisons sont ouvertes par l'entrée d'une nature dans une autre.

« *Nihil tam naturale est unum quodque co generae dissolvi, quo ligatum est.* Il est naturel que chaque chose soit dissoute par ce qui la tient liée & renfermée. »

C'est pourquoi les Philosophes ont dit que l'or n'était autre chose qu'un mercure mûr : mais dans le mercure cru, c'est-à-dire, la terre & l'eau qui sont passifs & les éléments actifs qui sont le feu & l'air y sont seulement en puissance & ainsi par coction & par une digestion, ils deviennent en acte & alors, le sperme se forme, duquel l'or se fait, qui possède les quatre éléments dans une égale proportion, au fond duquel est le soufre mûr & bien digéré.

C'est pourquoi un artiste éclairé aide la nature en administrant l'or mûr & bien digéré au mercure cru, qui par son humidité dissout l'or qui est sec.

Il est constant que tout corps sec cherche son humide. L'or étant dissout & ouvert, la semence (c'est-à-dire son soufre) se glisse dans le ventre physique du mercure qui le cuit, & le digère de sorte que ces deux natures s'aident l'une à l'autre, se dissolvant & se congelant & l'eau les aidant tous deux l'or n'ayant plus d'âme, il meurt, la matière cuisant l'humide, se dessèche, le soufre rentre dans son corps, il ressuscite, devient glorieux, & la composition c'est-à-dire, l'élixir se fait des mercures cuits & crus par une convenable chaleur, se fait la putréfaction, qui n'est autre chose que la corruption des deux matières & d'abord que la forme est détruite, dans l'instant la nature en introduit une autre plus noble & plus digne, plus subtile & meilleure que celle que la nature y avait

introduite en premier lieu & réitérant par nouvelle union chaque fois qu'on dissout, pourrit & congèle, elle se multiplie & s'avance en vertu & acquiert toujours une plus haute qualité qui peut aller à l'infini & à la putréfaction & faction de la matière pourrie, car par la putréfaction toutes choses se purifient & se congèlent & il fait fraction entre le puant & le monde du corps même du pourri, la coction se fait immédiatement & se multiplie en son semblable, comme il paraît au grain de blé qui après qu'il a demeuré quelques jours dans la terre sous le chaleur & l'humide, s'enfle, le puant s'évanouit & vient à néant & du monde il en vient une multiplication par quantité de grains. Il est donc nécessaire qui nous pourrissions dans notre œuvre, pour du monde en faire une multiplication de qualité, exaltation, subtilisation & vertu, par les nouveaux recouvrements & nouvelles émissions de semence, nouvelles actions que nous faisons faire à la nature par jonction, administration & aide. Ainsi par la coction imitant la nature qui d'une seule chose en fait deux, l'artiste de deux n'en doit faire qu'une qui sera meilleure que la première, puisque la nature n'a travaillé que sur une simple matière toute crue & que l'artiste l'aide d'une autre qui est elle-même mais cuite & bien digérée, par conséquent plus forte.

Mais pour faire ceux qui veulent prendre un autre dissolvant que celui qui se trouve dans l'universalité, on est en droit de leur demander si ce n'est pas l'or qui est le levain & la base de cet ouvrage divin, s'il n'est pas hermaphrodite, s'il n'est engendré d'une seule matière homogène, s'il ne faut pas le réduire en sa première matière ne pouvant le multiplier sans rétrograder, parce qu'il n'a aucune partie dissemblable qui puisse être séparée de tout & pour cet effet, s'il ne faut pas le dissoudre radicalement, c'est-à-dire par sa racine, ils sont obligés de demeurer d'accord de tous ces principes. L'or donc ne se peut réduire que par lui-même par les raisons susdites, il faut donc joindre le commencement à la fin, c'est-à-dire l'humidité avec le sec, la mère avec le fils, car par la coction dans les entrailles de la terre, cette mère humide sans addition est devenue elle-même son enfant sec, parce qu'elle est cause & non principe, eu égard à son sperme, quoique c'en soit un, eu égard à la fin, qui est l'or & l'enfant avant cette coction était la mère.

« Ma mère m'a engendré, mais je suis plus vieux que ma mère,

je suis le même que j'ai été, mais mes âges sont différents de mon commencement j'ai été adolescent & je commence à être vieux, mais je suis toujours le même que j'ai été. » *Cosmopolite*.

C'est cette jonction très étroite des matières qui s'embrassent très tendrement, qui fait & forme un amour inséparable dans notre dissolution unique puisque ce n'est qu'une même chose, seulement différente en qualité, mais de même nature en action & passion.

Et pour faire une très prochaine comparaison sur la Sainte Trinité Dieu le Père a engendré son Fils, il est certain que le Fils *alius est quam Pater sed non aliud*, c'est-à-dire, autre personne distincte que son Père, mais non pas autre nature : ainsi l'or *siccum*, c'est-à-dire, l'or est *aliud quam or humidum qui id genuit, sed non est aliud*, c'est-à-dire, l'or est autre chose que le mercure qui est son principe qui l'a engendré, mais n'est pas d'une autre nature, & tout ainsi que le Saint Esprit procède du Père & du Fils, de même en est de l'amour qui procède du mercure & de l'or ainsi ces trois choses ne sont qu'une même essence & si l'on voit que dans le grand arcane, l'or vaut mieux que l'eau minérale en puissance & que la pierre est plus précieuse que l'or par conséquent on peut admettre cette comparaison, quoique éloignée, & non semblable, je l'avoue la chose que nous mettons en comparaison étant une chose créée & Dieu un esprit increé, mais on peut en quelque sorte raisonner de l'un comme de l'autre, à cause de cette unité trine, puisque dans l'œuvre il se trouve trinité, principe, génération & procession.

« D'une chose il s'en fait deux & de deux il s'en fait une troisième. L'unité engendre une unité, & se repliant dans elle-même, elle engendre l'amour. » *Cosmopolite*.

Et comme Dieu a envoyé son Fils pour le salut des hommes qui a pris chair humaine dans les entrailles de la Sainte vierge, & par son moyen le péché originel, & tous autres sont effacés; qu'il est mort, & ressuscité & qu'il a envoyé son Esprit procédant de lui, de même pour la pure libéralité de Dieu pour la santé des hommes, il a ordonné au Soleil, source de vie, d'envoyer son Fils unique, qui est l'or, qui a pris matière dans les entrailles de la terre, puis dans notre œuvre il meurt par la putréfaction, il ressuscite par la génération & de deux, c'est-à-dire, du principe & de la fin, il en résulte ce corps spirituel & glorieux, plein de vie, d'amour & de feu y qui est la pierre, laquelle chasse & expulse toutes les impuretés des corps &

les tient dans un équilibre si égal par une analytique proportion des qualités, qu'il est impossible même de mourir naturellement, si la volonté du Seigneur tout-puissant n'y était contraire.

C'est le levain universel qui égalise & rectifie toutes choses par sa composition tempérée.

Il y avait une si parfaite connexion & concordance dans le corps de notre Seigneur Jésus-Christ des éléments, tant à cause qu'il était impeccable, qu'à cause de l'admirable union de l'essence divine à la nature humaine, qu'il ne serait jamais mort de sa mort naturelle, s'il n'eût désiré la subir pour le salut des hommes ; de même il y a une telle harmonie, & égalité des éléments dans le corps de l'or, à cause de la grande union que les principes ont entre eux par la subtilité & rareté des parties, & par l'égalité de la chaleur naturelle qui l'a cuite & digérée dans les entrailles de la terre selon l'existence de sa nature & autant que la matière l'a requis, qu'il n'y a rien d'impur dans lui, ayant cette prérogative sur toutes les autres choses.

C'est le Roi & le premier des astres qui ne peut être corrompu par la terre, ni endommagé par le feu, ni souffrir altération par l'eau, ni diminution par l'air, parce qu'il est d'une complexion tempérée & que la nature est réellement proportionnée du chaud, & du froid « du Sec & de l'humide, qu'il n'y a en lui ni de plus, ni de moins.

Revenons à notre dissolvant, & disons que si l'or se trouve dans la mine étant la fin de la nature minérale, il faut que son commencement y soit, puisque c'est sur ce principe que la nature commence & finit tout ensemble, il ne faut pas croire qu'il agisse & prenne matière ailleurs que dans la mine. Or avouant qu'elle commence là, où elle finit, il faut donc croire que le dissolvant, & le dissoluble sont au même endroit, sont une même chose, une même matière, & par conséquent c'est dans la mine où sont l'un & l'autre.

Mais les Philosophes aveuglés ne voient pas que les Sages leur parlent des quatre éléments, parce que toutes choses en sont faites, & que si les pauvres en ont autant que les riches, il est encore vrai que cette première matière se trouve dans les mines, dans l'air, & sur la terre & se donne aux uns comme aux autres, mais il la faut connaître.

Après avoir parlé suffisamment de la matière première, & du dissolvant qui sont les choses de la plus grande conséquence, nous allons donner une idée de l'ouvrage. Il faut unir les, deux matières

les cuire, les congeler à l'imitation de cette très puissante mère qui fournit pour lors le fruit qui est la pierre si désirée : car l'ouvrage de la nature est un ouvrage d'intelligence qui ne peut se tromper.

Cette première est la racine le sperme, la fleur, en un mot le principe déterminé ou matière première de l'or, & matière seconde, eu égard aux éléments, ou leur quintessence qui les précède, qui est la matière première du monde dont cette fleur est un médium entre la matière universelle, & les métaux.

La source & l'origine de l'or c'est le mercure & l'eau est la maison du mercure, dit le Cosmopolite.

Et comme notre eau pontique est la femelle, étant froide, humide, & crue & que l'or qui est mâle, est terre, chaud, sec, & cuit, il se fait un médium par la jonction naturelle qui devient chaud, froid, sec, & humide, les uns ne dominant plus sur les autres : car ce froid & humide dominant en l'eau dans laquelle le chaud & le sec sont cachés potentiellement, & dans l'or, le chaud & sec dominant, malgré le froid. & l'humide qui en sont les contraires actuellement, & tellement que l'eau physique & sa terre minérale qui est le corps de l'or, étant joints ensemble par une dissolution, & liaison radicale, se sont prêtés, l'un à l'autre leurs qualités. Si bien qu'en cet état, cette matière métallique double s'appelle matière prochaine de la P. Car dans cette dissolution, l'eau dissout la terre dans laquelle le feu habite, & terre coagule l'eau, dans laquelle l'air eu logé de sorte que le feu, & la terre qui sont en puissance dans l'eau deviennent en acte par le moyen des deux mêmes qualités qui sont dans la terre & par ce moyen toutes les qualités tant en acte qu'en puissance qui sont en ces deux matières unies, ne sont qu'une même chose, étant même nature par même opération, car la dissolution ne se peut faire que la coagulation ne se fasse & en imitant la nature qui au commencement n'avait qu'une simple matière crue, aussi n'a-t-elle pu faire que de l'or, il faut donc cuire la matière indiquée qui est double, & de même nature en ajoutant à cette eau céleste crue sa terre vierge, & eau congelée, afin que le mûr aide le cru & que parce nouveau mouvement la vertu s'augmente aussi fait-on un or glorieux qui surpasse le premier en qualité par son exubérante teinture, laquelle est le véritable or potable, l'élixir des Philosophes, & la pierre tant vantée par les Sages, qui s'appelle l'or vif, fils unique & légitime du Soleil, première cause efficiente de toutes les générations, concou-

rant avec tous les âges particuliers, c'est-à-dire avec tous les mâles, qui cuit toutes les semences agit avec tous les ferments pour la production de leurs semblables ainsi toutes les choses engendrées ont deux pères.

Sol & homo generant hominem. Le soleil & l'homme engendrent l'homme ; mais l'or le plus parfait de tous les composés, ne reconnaît point d'autre père que le Soleil, c'est lui qui l'a engendré ; il coopère bien avec toutes les puissances du monde, qui produisent leur semblable, mais ici ne la seule puissance infinie, il produit un autre soi-même, aussi est-ce dans l'or seul que son image est empreinte, l'or est donc le fils unique du Soleil, & en porte le nom à juste titre, puisque son corps quoique très solide, n'a eu pour principe & matière, que l'air puisque sa forme vient immédiatement de ce Monarque de l'univers, Roi des astres.

« Son père est le soleil & l'air l'a porté dans son ventre. »

Il est vrai que l'esprit universel est enclos dans toutes les choses du monde: mais aussi des qu'il a pris le caractère des différentes espèces qui sont dans la nature, & qu'il s'est revêtu de leur livrée par la vertu des semences ou ferments particuliers, il est obligé de suivre leurs inclinations bonnes, ou mauvaises, &, par tout ailleurs que dans l'eau simple trois principes, première matière minérale, or & pierre il est déchu de son droit de Souveraineté & restreint dans une servitude de vassal qui n'a qu'un pouvoir limité & de peu d'efficace quoique l'art y puisse apporter du sien.

Mais quand cette âme du monde se détermine par son propre mouvement, quand cette lumière de vie s'épaissit de soi même, quand cet esprit universel se spécifie par sa vertu singulière, ainsi qu'il fait dans le corps de l'or, ou pierre, il ne perd pas pour cela la qualité de grand Maître de l'univers, & retient toujours le caractère, & le pouvoir de son père, imprimé sur le front. L'or doit prendre la place du Soleil, ayant & portant toute la puissance de son père dans la terre, or le père a donné tout son pouvoir, à son fils, & le fils est notre soleil dans lequel est notre âme & non dans autre chose.

C'est pourquoi Raymond Lulle dit de prendre de la terre seconde du soleil qui est matière où l'or est caché. Respectez donc sa nature, ayant connaissance de sa vertu après l'avoir trouvée où cette pierre si précieuse est cachée, considérez-la comme un très grand secret & comme un trésor enchanté.

Cette âme qui est cachée & très étroitement enfermée dans l'or vulgaire, est la pierre tant vantée des Philosophes, laquelle ne peut se trouver nulle part & quoique les métaux, les minéraux & les pierres précieuses, & la plupart des mixtes soient engendrés dans la terre, par la même vertu astrale qui a formé l'or, ce ne sont néanmoins que des avortons, & des monstres, qui n'approchent en aucune manière de sa perfection d'autant que dans l'or, il y a un pur écoulement de cette source de lumière & un assemblage & un comble sincère de toutes les vertus astrales, & pour multiplier cette vertu, il faut continuer par nouvelles réitérations, & nouveaux mouvements, qui par conséquent augmentent cette digne qualité, & ainsi continuer à ouvrir & fermer, dissoudre, & resserrer.

Je ne parlerai point dans ce discours se la terre damnée ou condamnée qui ne vaut rien, qui se trouve inhérente dans toutes choses, excepté dans l'or &, qui empêche la dissolution ; je parlerai point non plus du poids de nature, du feu ni du fourneau, parce que ce sont des choses qui ne se disent jamais par écrit à moins que ce soit de bouche à un véritable ami, dont on connaisse la pureté de ses mœurs & qu'on sache capable de garder le silence.

Pour ne rien dire que de vrai dans ce discours, j'ai suivi exactement les sentiments des Philosophes hermétiques, j'ai rapporté même scrupuleusement leurs propres termes, par conséquent j'ai été assujetti de me servir de leurs expressions, & façons de parler particulières, ce qui pourrait servir de sujet à quelque critique de mauvaise humeur de le plaindre : je veux bien lui expliquer plus clairement autant qu'il me sera possible, les endroits qui peuvent paraître obscurs.

Voici donc comme je crois que la nature travaille en général & en particulier. Par la nature, j'entends un esprit universel qui anime la matière selon qu'il la trouve disposée, & par la matière, j'entends un composé des quatre éléments dont tous les corps sont faits. Cet esprit universel a eu autant de noms qu'il y a d'Auteurs qui en ont écrit ; mais il suffit que l'on convienne qu'on ne peut trop louer cette âme du monde, cette source de vie, ce feu invisible qui meut toutes les choses visibles.

Les quatre éléments considérés comme ne faisant qu'un corps, ce qu'on appelle la matière universelle non déterminée ; mais du moment que la moindre partie de l'un se joint aux autres, l'esprit

universel spécifie cette partie des éléments, suivant qu'il l'a trouvée disposée & cette partie ainsi déterminée, l'esprit universel l'amène par degrés à sa perfection, Que si cette matière est d'une spécification qui ne puisse subsister longtemps dans sa perfection & maturité le même esprit universel le ramène par les mêmes voies jusqu'à ce qu'elle soit toute décomposée ; elle rentre dans la masse indéterminée des éléments & l'esprit qui était déterminé à cette spécification particulière après en être dégagé, est comme auparavant esprit universel.

De tous les corps que l'esprit universel tâche de conserver dans l'état de perfection où il les met, on peut dire qu'il ne réussit qu'à l'or ; car tout ce qui est (excepté l'or) a sa décadence, comme son accroissement. Puis donc que l'or est le plus parfait & celui qui résiste le mieux à l'empire des temps, aussi c'est de lui seul dont je veux parler.

Entre les corps simples des quatre éléments & le métal parfait, je m'imagine un milieu qui consiste en une humidité & une subtile fraîcheur, qui est comme une semence, à qui le feu tient lieu de mâle, & comme dans le commencement les natures sont confuses, & peu distinctes il y en a qui ont dit que cette matière était hermaphrodite. Pour moi je considère cette légère humidité imprégnée de l'esprit minéral comme une fleur qui produit son fruit dans son temps, ou comme une chose crue qui se mûrit & se perfectionne.

Je sais que dans la génération des végétaux, des animaux, il faut qu'il y ait beaucoup plus de choses qui concourent, que dans la génération des minéraux ; du moment que l'esprit universel s'est déterminé dans cette humidité métallique, il n'use plus de circulation pour l'amener à la maturité.

Si l'on me demande ce que c'est que cette première humidité métallique, je dirai que c'est un composé d'une terre très subtile, d'une eau fort raréfiée & d'un air très épuré, rempli d'influences animées par un feu invisible, qui tient lieu à ce composé d'humide radical qui donne vie à ce sel, à ce soufre & à ce mercure.

Pour me faire mieux entendre, je comme je crois, que la première actions des éléments se fait dans l'eau & que tous les corps se réduisent en eau pour rentrer dans l'abîme de la matière universelle dans le flux & reflux dans la vicissitude de la génération & de la corruption & que ce sont des miroirs où l'on voit la victoire à

découvert. J'ai dit qu'un feu invisible se joint à cette eau : voici comme cela ce fait. Lorsque les éléments sont dégagés d'un corps où ils avaient été spécifiés & que la plus subtile partie s'élève en vapeurs dans un temps serein, cette vapeur se raréfie à mesure qu'elle s'élève en l'air & acquiert à l'aide des rayons du soleil un si grand degré de continuité & de pureté, que les influences célestes qui l'entourent. Mais de la même manière que le soleil en raréfiant cette vapeur l'a rendue susceptible des influences du ciel, la nuit qui survient commence à condenser les vapeurs par sa fraîcheur & comme cette condensation leur donne plus de poids, ce poids les porte en bas, & plus elles entrent dans un air grossier & impur, plus cet esprit & ce corps épuré se resserrent en eux-mêmes, ce qui a fait dire à quelques Philosophes, que cet embryon avait le soleil pour père, & la lune pour mère, & que le vent l'avait porté dans son ventre

Or il ne faut pas s'imaginer que les vapeurs ainsi imprégnées, se spécifient toutes dans la même superficie de la terre, une partie s'enfonce jusque dans la terre, & produit là des choses plus riantes, plus précieuses, & plus durables que ce qui s'engendre sur la terre. Comme l'esprit de l'homme n'a point de bornes, après avoir acquis cette connaissance, il a cru pouvoir aider la nature, & lui ôter les obstacles qui lui empêchent d'amener les métaux à leur perfection, si toutefois on peut nommer obstacles ce qui est un grand avantage dans le monde ; car sans ces obstacles nous n'aurions ni fer, ni cuivre ni étain, ni plomb, ni argent, ni mercure au lieu que ce ruisseau métallique étant arrêté en plusieurs & divers endroits dans son cours, nous fournit mille commodités préférables à l'or.

Pour qu'un Philosophe aide à la nature, il faut qu'il soit persuadé qu'elle renferme dans toutes les choses spécifiées une semence spécifique pour produire, & perpétuer son espèce, afin que par cet abrégé toutes choses aillent plus promptement de leur commencement à leur perfection.

Or les Philosophes pour seconder l'intention de la nature, qui est d'approcher le commencement de sa fin & perfection, ont fait leur essai sur les métaux qui de toutes les productions de la nature est la plus simple ; ils ont pour cet effet étudié la nature de l'or, afin de porter le métal parfait à produire son semblable & comme ils ont reconnu que ce n'est pas un phénix qui se peut perpétuer de soi-même, ils lui ont cherché une femme qui lui convînt, qui le réveillât ;

qu'il le mût & qui l'engageât à coopérer à la multiplication de son espèce. Après avoir long temps cherché, ils n'ont trouvé de femme qui convînt mieux à l'or que sa mère, elle seule a le pouvoir de le faire rétrograder & le ramener dans son sein & dans l'état de sa plus tendre jeunesse & de convertit sa sécheresse en humidité, car il se fond dans les entrailles & dans les embrassements de sa mère qui est composé d'une humidité unie & permanente, capable d'amollir son cœur, c'est-à-dire, sa sécheresse & sa dureté.

Or quoique le sec & l'humide soient fort opposés dans ce mariage, néanmoins l'alliance n'en est pas moins étroite, & indissoluble, la terre quoique renfermant le feu, est dissout par l'eau, & quoique l'eau contienne l'air, il est congelé par la terre ; car la dissolution ne peut se faire, que la coagulation ne se fasse. Ainsi de cet or humide, on en fait un or glorieux, qui vaut dix fois mieux que son père, & si vous voulez qu'il vaille cent fois & dix mille fois mieux encore, continuer de donner la mère à l'enfant, & à force d'ouvrir, & de fermer, de coaguler & de dissoudre, vous multiplierez son mérite à l'infini.

Souvenez-vous que pour avoir les surprenants effets de ce dissolvant & de ce dissoluble pour bien joindre le commencement & la fin, souvenez-vous dis-je, qu'où la nature commence ces sortes d'ouvrages, elle les y achève & qu'ainsi le dissolvant, & le dissoluble sont au même endroit, puisque ce n'est qu'une même chose, & par conséquent ce n'est que dans les mines qu'ils se trouvent tous, ce qui est général & commun à tous les mortels ; bien entendu que ceci est dit des d'éléments, ou de cette première matière qui est dans les mines.

FIN.



RÉPONSE

À LA LETTRE DE M. D.

Ami de l'Auteur.

MONSIEUR,

Il faut que vous soyez autant de mes amis que vous l'êtes, & que vous ayez un génie bien supérieur au mien pour m'engager à faire ce que vous me demandez. Inconnu, comme je suis, & comme je veux l'être tout ce que vous me marquez que l'Auteur du Spectacle de la Nature critique ouvertement dans mon écrit qui est entre les mains de l'Imprimeur, & ce que l'on reprend dans mon système dans les points que je suppose, ou que j'établis, ne peuvent me toucher que très faiblement ; si j'y suis sensible, ce n'est que parce que d'un côté, on parle contre la vérité qui nous doit toujours être chère & respectable, & que de l'autre celui qui est ainsi prévenu est un Auteur d'ailleurs si estimable, que je le regarde presque comme un autre Salomon, qui connaît depuis le Cèdre du Liban, jusqu'à l'Hyssope &, qu'on ne saurait assez le louer d'avoir répandu à pleines mains dans son ouvrage tant de sublimes connaissances, & de véritables beautés, soutenues par un style noble & une morale pure, ouvrage qui fait honneur à notre siècle, & que sûrement on ne cessera jamais de lire avec plaisir & utilité.

Cet Auteur cependant tel que je viens de le dépeindre, n'a pas jugé à propos de mettre à profit ses grandes lumières ; il s'est laissé entraîner par le torrent par conséquent il chancelle, s'égare, en ce qu'il fronde & se déchaîne mal à propos contre la chimie & ses sectateurs.

Qu'il me permette de lui répondre, & de me servir de ses propres termes contre lui-même, dans les leçons qu'il nous a données ; il dit fort élégamment qu'on ne risque jamais à faire des expériences, mais que ce n'est pas la méthode ordinaire, qu'on commence à condamner tout ce qu'on n'a point coutume de pratiquer, & nous supposons presque toujours que ce que nous faisons, est la règle de ce qu'on doit être. *Spect.nat. Ent 12, pag.298*

J'applique cette maxime au commun des hommes. Pour faire les beaux esprits, ils montrent; une parfaite ignorance, n'argumentent que par sophismes, en supposant ce donc il n'est pas que ques-

tion, veulent se donner pour Philosophes, & ils font voir que bien loin de savoir la vraie physique, ils n'en ont pas seulement les premiers principes, & qu'ils ne savent pas même ce que c'est que la doctrine des Philosophes, ni de quoi il s'agit entre eux.

L'on croit être bien habile & l'on acquiert la réputation de savants dans le monde, parce qu'on fait imprimer un ouvrage en plusieurs volumes ; que ce livre a de la vogue : on y annonce la découverte générale & particulière de la nature on y raisonne sur tout ce que l'on fait qu'elle renferme, le public le croit de bonne foi & malheureusement l'on n'y découvre que les traits faibles & légers qui sont répandus sur l'écorce des productions de cette mère nature.

L'on croit avoir découvert sa face & l'on ne lui a pas ôté son voile. D'où vient cela ? C'est que l'on ne la connaît pas, parce que l'on ne l'a jamais bien étudiée & que l'on a toujours ignoré ou négligé la route qu'il fallait prendre d'abord & suivre constamment pour arriver dans son palais, où adorée & servie par les Philosophes & par leurs sages disciples, elle leur étale toute la magnificence de ses merveilles, & après avoir orné leur esprit de son éclatante lumière, elle leur distribue tous les autres dons pour en faire part à ceux qu'ils en jugeront dignes. Ainsi, Monsieur, la critique que vous m'annoncez ne doit me faire d'autre impression que celle de voir qu'un génie si lumineux & si digne d'estime ait pris le mauvais parti.

Je ne vous en dirai pas davantage ici, puisque tout ce que vous me marquez que l'on m'objecte, suppose ou que ceux qui s'attachent à combattre ma doctrine ne la comprennent pas & se battent en l'air ou que s'ils font quelques observations qui viennent au fait elles sont si triviales qu'elles ne peuvent toucher que les sophistes, les chercheurs & les donneurs de recettes, en un mot les chymiastrs, donc la maudire engeance pullule de toutes parts ; mais vous avez un tel pouvoir sur mon esprit & sur mon cœur que je ne puis vous refuser ce que vous me demandez avec tant d'instance j'espère que ceux qui liront ces essais, déjà séduits ou éblouis par l'éloquence & la façon d'écrire de l'Auteur du Spectacle de la Nature, cesseront de parler contre un art qu'ils ne connaissaient pas, lorsqu'ils le combattaient, & qu'il conviendront qu'il y a dans le monde des personnes qui connaissent véritablement la nature & dans elle-même & dans ses productions & dans les moyens qu'elle emploie pour parvenir à ses fins ; ils conviendront aussi qu'ils man-

quent eux-mêmes de cette vraie & unique science, ils conviendront parce que la vérité se fait sentir & que sa force est si grande qu'elle oblige les plus rebelles à se soumettre.

Ils en conviendront d'autant plus aisément que notre Auteur dans l'endroit où il s'efforce de prouver que le grand œuvre, ou l'art, comme il l'entend de faire de l'or, est vain, faux, & impossible ; que cet Auteur donne lui-même le seul moyen de parvenir à la réussite de ce grand œuvre, en prétendant le décrier, & le détruire. On va voir ce qu'il dit après avoir fait quelques railleries, & avoir rapporté des contes & des histoires qui ne signifient rien, car on lui abandonne sans regret son homme sec, & le Chandelier de Laiton; en fait d'histoires vraies ou apocryphes, nous pourrions, si nous voulions nous en prévaloir, le faire souvenir de celle rapportée avec tant d'authenticité par l'homme le moins crédule de notre temps, M. de Voltaire dans la vie de Charles XII. Roi de Suède : mais il vaut mieux s'en rapporter à ce que dit le Spectacle de la Nature lui-même : voici donc ses propres termes.

« Que nous né pouvons produire artificiellement un métal tel que l'or, tant que nous ne connaissons pas la nature des principes simples qui le composent, & quand nous les connaissons aussi bien que nous les connaissons peu, l'union de ces principes est encore une opération qui passe notre portée. *Pag 11 Tom III pag 462.*

Donc selon cet Auteur, si l'on connaît les principes simples qui composent l'or & si, l'on sait faire l'union, l'on peut faire véritablement de l'or par art ; donc, ce grand œuvre n'est ni vain, ni faux ; donc il n'est question que de savoir & de connaître la nature intimement, donc de ce que cet art lui est impossible, aussi bien qu'à cette multitude d'artistes, de compositeurs, ou d'exécuteurs de recettes, il ne s'enfuit pas qu'il n'y ait dans le monde, de véritables Savants, des Philosophes qui peuvent faire & qui font non seulement de l'or, de l'argent & des pierreries, mais qui peuvent encore opérer sur les végétaux les rendre plus parfaits, prévenir les saisons, abréger les temps, faciliter la production & la maturation des fruits & en augmenter le produit.

Ils peuvent travailler très utilement en faveur des animaux soit pour les guérir de toutes sortes d'infirmités, soit pour les conférer une santé & une vigueur parfaite, soit pour la prorogation de leur vie au-delà du terme ordinaire.

Nous convenons avec l'Auteur & c'est que nous entendons établir que pour parvenir à produire ces grandes & surprenantes merveilles il faut connaître la nature à fond, qu'il faut connaître les principes simples, dont elle fait ses composés, & qu'il faut savoir le moyen de faire l'union de ces principes, mais de ce qu'il ne connaît personne qui sache ces choses, il ne s'ensuit pas que personne ne les fait, que la science est vaine, & que l'art est impossible.

Cet Auteur a encore raison, lorsqu'il dit que si cet art était divulgué, les liens qui unissent les Hommes eux seraient rompus, toute la terre serait couverte de Philosophes solitaires, concentres, en eux mêmes qui trouvant tout sous leurs mains, se rendraient totalement indépendants & ne voudraient ni servir les autres, ni en rien recevoir, Parmi des hommes uniquement occupés d'eux-mêmes, ou absorbés dans l'étude de la nature, par la facilité de tout comprendre il n'y aurait plus de secours ni de besoin mutuels ; en un mot une plus grande étendue de lumière serait suivie de l'anéantissement des vertus, qui avec les besoins, sont l'âme & le mobile de la société.

Aussi pour prévenir ce dépérissement & empêcher de si grands maux, le Dieu souverain Créateur & disposeur de l'univers, qui a établi l'ordre & la correspondance dans les créatures & qui a formé les différentes sociétés parmi les êtres doués d'intelligence, ce Dieu qui est la vraie lumière & qui en distribue les rayons à qu'il lui plaît dans la proportion, & de la manière qu'il le juge à propos, n'a-t-il pas voulu éclairer de ce vif & brillant éclat un grand nombre de personnes, il a choisi par miséricorde ceux qu'il voulait éclairer, leur imprimant en même temps un cœur droit, il a choisi ce petit nombre pour que la vérité ne fut pas entièrement banni du monde & il n'a pas donné la connaissance de ces hautes vérités au commun & au grand nombre pour éviter l'abus & la profanation.

Concluons donc que de ce que tant de milliers de personnes travaillent inutilement à faire de l'or & que de tous ceux qui ont suivi les différentes recettes qu'ils ont trouvé écrites dans les livres des Philosophes, personne n'a réussi ; il ne suit que l'art soit faux & la science vaine ; qu'au contraire elle est véritablement en soi, mais qu'il faut qu'elle nous soit donnée, qu'en cherchant par nous même, nous n'y parviendrons jamais ; qu'il faut être enseigné par un homme qui sache véritablement & que ce serait un crime que de

divulguer ou d'enseigner sans de grandes & longues épreuves les profonds mystères de cette divine science, suite & image de l'opération du Créateur.

Que l'on ne s'attende point à trouver ici les points essentiels, entièrement dévoilés, ni même un traité complet de la chimie ou une suite des principes & des règles de l'art spagyrique, ni de même une méthode pour opérer, je me borne à ce que vous me demandez, Monsieur, par votre lettre ; c'est assez de vous donner un discours sur la première matière. Plût à Dieu, que ce faible essai puisse servir non seulement de réponse à celui de l'Auteur du Spectacle de la Nature, mais le toucher assez pour le faire changer de sentiment, & qu'il daignât ensuite nous donner un traité sur ce sujet, c'est alors qu'on verrait les choses dans leur plus beau jour, la vérité, cette divine fille du ciel serait son plus beau lustre mise en œuvre par un si beau génie.

Nous pourrons, Monsieur, en dire davantage tête-à-tête dans nos entretiens particuliers, soit sur ce qui dérive de cette première matière, ce que je ferai le plus clairement qu'il m'est permis, de façon que vos vues & les miennes soient remplies ; contentez-vous quant à présent du discours qui suit cette lettre. Je suis très sincèrement.

MONSIEUR,

Votre très humble & très
obéissant serviteur,
E.J.D.P.

STOMACHIQUE

DE

POTERIUS.

La plupart des grands hommes qui se sont adonnés à la science de la médecine se sont attachés à quelques remèdes particuliers de leur composition, & soit amour propre, ou quelque autre motif, ils en ont caché soigneusement le secret au public. Hippocrate avait un spécifique contre la peste, Silvie possédait un sel d'une grande vertu, Rivière un fébrifuge qu'il a donné sous le voile d'une énigme, Van Helmont, Poleman, Helvétius de notre temps avaient aussi des spécifiques merveilleux ; entre autres, Poterius, célèbre Médecin d'Angers, en avait trois ou quatre, son Antithectique Stomachique est celui qui a fait plus d'éclat & qui a été plus salubre au public ; mais cet Auteur en a été toujours si jaloux, qu'il n'en a jamais écrit toutes les préparations, il a même affecté d'en exprimer la matière en termes obscurs &, par des paroles couvertes qui jusqu'à cette heure ont donné beaucoup de peine à tous ceux qui se sont appliqués à la recherche de ce remède, car cette façon de parler mystérieuse a été cause que l'on se l'est imaginé dans une infinité de sujets étrangers, & si quelqu'un a réussi à découvrir la véritable matière, il n'en a pas su découvrir la véritable préparation, qui suivant les termes de l'Auteur, paraît entièrement impossible.

On aurait pu néanmoins y parvenir si l'on avoit suivi la route que j'ai pratiquée, qui a été de faire exactement la concordance de quelques endroits de ses livres. Il est difficile de ne point parler souvent de ce qu'on aime, de ne le pas faire même avec complaisance & à force d'en parler, on se découvre malgré soi il est ensuite aisé d'achever de tirer le voile, ce que je fais en suivant pied à pied notre Auteur.

Il ne faisait cet admirable remède que du sel nitre très pur & tel que nous en avons donné la composition, car dans l'appendice de la pharmacopée traitant de ce sel stomachique, il dit expressément que la matière s'en trouve partout en un endroit toutefois plus abondamment que dans un autre, qu'il engraisse la terre, & la rend fertile, qu'il fait végéter les plantes, & fructifier les arbres, ce qui ne peut être légitimement attribué qu'au Nitre qui est le seul sel dans la nature, qui ait cette vertu : il dit encore au même endroit touchant la

préparation de cette matière, qu'après qu'on l'a purifié des ordures de la terre donc on le tire, il ne lui reste plus que la seule coction pour le perfectionner & en faire son spécifique pour l'estomac.

Dans le second livre de la pharmacopée au chapitre du Nitre, il fait pareillement consister la principale préparation de ce sel dans la même cuite par le moyen de laquelle il acquiert une vertu admirable qui fait qu'il embrasse, & qu'il ouvre les corps & auxquels on le joint, dont il attire & exalte les forces, ce qu'il dit presque mêmes termes, dans l'appendice en faveur de son, Stomachique qu'il rend universel ou particulier, pour la résolution ou réunion de tous les corps de l'astronomie & souterraine, & ainsi il est facile à connaître que la matière du Stomachique & le Nitre ne sont tous deux qu'une seule & même chose que Poterius appelle tantôt corps sec, & dissoluble, tantôt sel sulfureux, eau sèche, & bain-marie & tantôt sel balsamique, sel hermaphrodite, pour le mieux déguiser, suivant les endroits où il s'en sert, & les différents usages & mélanges qu'il en fait.

Voici donc suivant les termes de l'Auteur, la raison & l'expérience de la façon qu'il faut préparer ce remède.

Prenez du Nitre bien purifié de la terre, & séparé de tous autres sels étrangers & superflus, conformément à ce que vous dit notre Auteur dans le dernier article de son appendice.

Mettez-en telle quantité qu'il vous plaira dans un bon creuset, faites-le fondre, & lorsqu'il sera fondu, jetez-y un peu de charbon pilé que vous verrez aussitôt s'allumer avec le Nitre & se mouvoir sur la superficie de ce sel, jusqu'à ce que qu'il soit entièrement consumé, remettez en d'autres, continuez jusqu'à ce qu'il ne se fasse plus d'action entre le charbon & le sel, vous casserez alors votre creuset & ferez une lessive de toute votre matière ; filtrez-la, & évaporez & vous aurez un Nitre fixé par l'union du Soufre du charbon que vous lui avez donné dans cette calcination. Réitérez sur ce sel cette même opération jusqu'à trois ou quatre fois, ainsi que l'Auteur le prescrit dans le second livre de la pharmacopée. Après l'avoir chaque fois disposé à cette calcination, par l'inversion de ses principes, & suivant la méthode donc use Glauber, pour son miracle du monde vous aurez pour lors un sel doux & agréable & un aimant qui a la puissance d'extraire & d'exalter la vertu des choses auxquelles on le joint. Mettez ce sel ainsi préparé dans une cucurbite, avec autant de

bonne eau de vie, la quantité suffisante pour le dissoudre, fermez & lutez bien ce vaisseau avec un autre de rencontre, mettez-le en digestion, soit dans le fumier chaud de cheval, ou au bain-marie, pendant l'espace de huit jours, puis après l'avoir retiré, placez-le à la cave ou autre lieu froid & votre sel se congèlera en cristaux doux & agréables. Que si vous le désirez d'une plus grande douceur, dissolvez-le dans une nouvelle eau de vie & faites derechef cristalliser & vous aurez enfin ce que vous avez souhaité.

C'est ce que Poterius enseigne dans le deuxième livre de sa pharmacopée, où après avoir montré que les cristaux doux & balsamiques du sel commun, doivent se tirer par l'eau de vie, il fait de cette extraction le modèle de celle qu'il prescrit de faire du Nitre fixe, lequel après, cette préparation, faisait le fondement de ce qu'il avait de plus précieux, & de plus excellent pour la médecine. Si ce remède est appelle stomachique parce qu'il est spécialement destiné pour le secours de l'estomac, ce qui toutefois ne doit pas être entendu, seulement du ventricule ou se fait la première digestion des viandes, mais encore de tous les autres endroits, ou parties du corps où le suc alimentaire est distribué, & particulièrement digéré & converti en la substance de chaque membre. C'est pourquoi il guérit non seulement les indispositions du ventre, que vulgairement on appelle estomac, comme sont les froideurs, crudités, inappétences, dégoûts, pesanteur, faiblesses, douleurs, inflammations, puanteurs, &c. mais encore toutes espèces de cacochysmes & dépravation d'humeur dans toutes les autres, parties, éteignant ce qu'il y a d'acre & styptique, ou de contagieux, procurant à chaque membre une digestion & assimilation parfaite du suc alimentaire que la nature lui envoie. Il est excellent contre ce qui cause extravasion & la maigreur du corps, contre l'atrophie les fièvres lentes, les douleurs fixes, vagues, & toutes sortes d'affluences d'humeur chaudes, froides, & mordicantes.

Ce médicament est d'une saveur très agréable, on le donne au poids de 10, 15, 20, 25, jusqu'à 30 grains, selon la constitution & l'âge de la personne à qui l'on l'administre & la prudence du médecin, dans peu de conserve de rose, ou de violette. L'on en peut prendre presque dans toutes sortes de maladies, le joignant avec les autres remèdes, desquels il augmente la vertu, en fortifiant l'estomac qui est le principal organe dont la nature se sert pour mettre tous les

remèdes de puissance en acte. Il opère en nous sans aucune altération manifeste, on le peut prendre si longtemps qu'on veut sans appréhender qu'il arrive aucuns mauvais effets de son usage, parce que la plus grande partie de nos maux procède ordinairement du défaut de nos digestions ; ainsi il n'y a point de remèdes qu'on doive rechercher avec plus de soin à cause qu'il règle par tout le corps, l'action des ferments, dont la nature se sert pour entretenir toutes les parties, & aider à détruire ce qui peut faire obstacle aux fonctions de la vie.

Quelque nombre de digestions qu'on admette, il est certain que Dieu par un effet de sa bonté, & de sa sagesse infinie, les a tellement sous-ordonnées l'une à l'autre, & les a engagées chacune à des fonctions si indispensablement nécessaires, que si la première qui se fait dans l'estomac ne communique pas aux aliments le caractère requis pour être admis dans la seconde, cette matière ainsi privée des dispositions nécessaires pour la vie, ne peut causer que du désordre en quelque lieu que la porte son mouvement, les digestions ne peuvent point entre elles suppléer au défaut les unes des autres, celle qui suit dépend absolument de celle qui précède, chacune a son effet limité, suivant le rang qu'elle occupe. Ainsi la nourriture acquiert par degrés sa perfection & la rupture & transgression de cet ordre cause en nous des défauts que la nature a peine à réparer, si elle n'est secondée par quelque excellent stomachique, qui adoucissant les humeurs & pacifiant les esprits, remette toutes les puissances vitales en leur devoir & harmonie. Ainsi de tous les stomachiques qu'il a plu aux Savants de donner au public, il est certain qu'il n'y en a pas de comparable à celui de Poterius donc nous faisons présent à ce même public, pour lequel avec plaisir nous sacrifions nos veilles, nos travaux, nos recherches, & nos expériences.

Préparation de la terre vitriolique ou de l'aimant astral.

Ayez du bon vitriol d'Angleterre que vous mettrez dans un grand vaisseau de bois de chêne & vous y verserez par-dessus six parties d'eau de pluie distillée contre une de vitriol ; laissez dissoudre le vitriol, & la dissolution faite ajoutez-y des cailloux calcinés réduits en poudre fine, autant pesant que pèse votre vitriol, laissez toute cette dissolution digérer à une chaleur très douce comme à une étuve pendant l'espace de quarante jours. Durant cette digestion deux sortes de fèces se sépareront de la matière, les unes pesantes & terrestres, qui se déposeront au fond des vaisseaux, les autres légères & sulfureuses qui surnageront en forme d'écume, il faut ôter cette écume ou crasse avec une écumoire de bois à mesure qu'elle se forme, & après les quarante jours de digestion, versez tout doucement la dissolution à clair dans des terrines de grès & rejetez comme inutile tout ce qui s'est amassé au fond du vaisseau. Filtrez bien votre dissolution, & faites évaporer très doucement jusqu'à sec, faites sécher à une très douce chaleur votre matière jusqu'à blancheur, ajoutez-y alors poids égal de bon régule d'antimoine martial réduit en poudre impalpable. & autant pesant de nitre très pur, fixé par le soufre ou par le charbon, & purifié par la dissolution, filtration & dessiccation, mélangez, par une bonne trituration ces trois matières ou poudres, & les, ayant mises dans une bonne & forte cornue, donnez-y le feu par degrés pour faire rougir à blancheur la cornue que vous entretiendrez ainsi pendant quatre heures, l'eau forte qui en sortira vous pouvez la garder pour toute autre chose, étant inutile pour notre opération. Retirez & laissez refroidir la cornue, prenez la matière & l'exposez en un lieu couvert, perméable à l'air & point au soleil pendant cinq jours & cinq nuits, faites-la ensuite dissoudre dans de l'eau de pluie distillée, filtrez & évaporez, desséchez & calcinez comme ci-devant, ayant ajouté à la matière desséchée & avant la calcination un demi-poids de même nitre ci-dessus. Réitérez encore le tout cinq fois de la même manière exposant à l'air après, chaque calcination, en sorte qu'en tout il y ait sept calcinations précédées de dissolution, filtration & dessiccation.

Ces sept calcinations étant faites, & votre matière réduite en poudre fine, vous aurez votre terre vitriolique dûment préparée & aimantée. Votre terre vitriolique ainsi préparée il faut avoir un ins-

trument de fer blanc comme un entonnoir qu'il faut mettre à, moitié plein de l'aimant ci-dessus, l'exposer à l'air de la manière qui suit. Il faut placer & accommoder votre entonnoir de façon qu'il soit à l'abri des injures du temps & par conséquent de la pluie dans le temps des équinoxes en mettant votre entonnoir à la fenêtre du côté du levant, le cou ou tuyau en dedans de la fenêtre, auquel vous adapterez précédemment un récipient que vous luterez aux jointures.

Au bout d'un certain temps on aura plus de deux pintes d'esprit universel. Il faut distiller cet esprit sept fois, très méthodiquement & à chaque distillation il restera une terre inanimée qu'il faut calciner aussi méthodiquement & en extraire un sel plus blanc que la neige aussi transparent qu'un cristal, & avec le même dissolvant l'ayant fait circuler dans un pélican pendant un mois, alors il sera parfait. Vous le garderez dans une bouteille de cristal bien bouchée pour vous en servir selon l'occurrence, avec le dissolvant on fait l'or potable.

Prenez une once d'or en chaux, mettez-le dans une cucurbite de verre, faites trois différentes lotions avec l'eau, ou esprit ci-dessus y laisser pendant 24 heures chaque lotion, ensuite la verser par inclination, & la rejeter parce qu'elle emporte avec elle toute l'acrimonie que l'or peut avoir à l'occasion de sa réduction en chaux, distillez la quatrième au bain-marie, ou de sable à un feu réglé, il en sortira une liqueur citrine qu'il faut conserver précieusement. C'est un excellent remède qu'on peut appeler à juste titre Médecine universelle, nom que lui avait donné M. de Grimaldy.

APROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier in Manuscrit intitulé, *Œuvres Posthumes de Grimaldy* & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. À Paris ce 31 Mai 1744.
CASAMAJOR.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRÂCE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : À nos amés & féaux Conseillers les Gents nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé Laurent Durand, Libraire à Paris nous a fait exposer qu'il désirerait faire imprimer & donner au public un ouvrage qui a pour titre, *Œuvres Posthumes de M. de Grimaldy, premier Médecin du Roi de Sardaigne*, s'il nous plaisait de lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaire. À ces causes voulant favorablement traiter l'exposant, nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer le dit Ouvrage ci-dessus en un ou plusieurs volumes & autant de fois que bon lui semblera & de les vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de neuf années consécutives à compter du jour de la date desdites présentes, faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris & l'autre tiers au dit exposant ou à celui qui aura droit de lui & de tous dépens, dommages intérêts, à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles,

que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle que l'impétrant se conformera en tout aux Règlements de la Librairie & notamment à celui du 10 Avril 1725. Qu'avant que de les exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très cher & féal chevalier le Sieur D.... Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notre dit très cher & féal Chevalier le Sieur DACUESSEAU, Chancelier de France le tout à peine de nullité des présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayants causes, pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin du dit Ouvrage soit tenue pour dûment signifiée & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires, car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-sixième jour du mois de Juin, l'an de grâce mil sept cent quarante quatre & de notre règne le vingt neuvième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre 11 de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris N 347 Fol 293, conformément aux anciens Régiments confirmés par celui du 7 Février 1722. À Paris le fin Août 1744.

SAUGRAIN.

Syndic.

Grimaldy Œuvres Posthumes

TURQUOISE

2014

